JACQUELINE GASPAR

WASSILA BOURGUIBA



Entretiens à Carthage
de novembre 1972 à mars 1973

Réflexion / Poches

DÉMÉTER

Jacqueline Gaspar

ENTRETIENS AVEC WASSILA BOURGUIBA

À Carthage
de novembre 1972 à mars 1973

Poches
DÉMÉTER

Photographie de couverture : DR

EAN : 978 9973 706 47 8

Les entretiens de Jacqueline Gaspar et de Wassila Bourguiba ont eu lieu entre novembre 1972 et mars 1973.
Un petit rappel des principales étapes historiques de la Tunisie «Bourguibienne» vous est proposé en fin de cet ouvrage. Certains événements antérieurs ou contemporains aux « Entretiens » sont longuement évoqués dans ce livre. Il en est ainsi, entre beaucoup d'autres :

- *Du voyage de Bourguiba, en 1965, au Moyen Orient. Nous vous en proposons des extraits du discours de Jéricho en fin d'ouvrage.*
- *De l'état de santé du président Bourguiba physiquement diminué par des problèmes hépatiques et cardiaques et par une grave dépression.*
- *De la période Ben Salah, promoteur des coopératives et du socialisme tunisien. Ministre tout puissant puis destitué et condamné à 10 ans de prison, il s'évade et s'exile en Algérie.*
- *Du congrès du PSD de Juin 1971 donnant la primauté aux libéraux de Mestiri.*
- *De la visite de Kadhafi, de son discours au Palmarium et de l'arrivée impromptue de Bourguiba, dont nous vous proposons des extraits du discours en fin d'ouvrage.*
- *Des manifestations d'étudiants lourdement réprimées...*

Le reste des entretiens dévoilent le côté humain et, d'après nous passionnant, de celle qui fut plusieurs années première dame de Tunisie et restera, pour toujours, une femme libre.

L'éditeur.



Aux femmes de Tunisie.

Ces entretiens ont été préparés en vue de l'édition par Jacqueline Gaspar et par Sophie Daoud Périac

Certaines redites ont été supprimées, certains textes ont été regroupés pour rendre plus claire, nous semblait-il, l'évolution du récit.

Les propos de Wassila *Bourguiba* ont été respectés dans le fond bien sûr, mais aussi dans leur forme si spontanée qui en fait toute la saveur et pour un instant redonnent vie à leur auteur.

JG

PRÉFACE

1939 En Europe c'est «la drôle de guerre».

Deux étudiants tunisiens, amis d'enfance se retrouvent à Marseille, je connais un peu l'un d'eux, nous avons l'an passé fréquenté les mêmes amphis à Paris. Je l'épouserai six ans plus tard et c'est lui qui m'ouvrira les portes et les cœurs de la Tunisie. L'autre c'est *Mondher Ben Ammar*.[1]

Nous sommes donc trois «exilés» dans cette ville inconnue. Nous deviendrons bientôt trois amis et nos vies resteront étroitement mêlées.

Dix ans plus tard, guerre et études terminées, en 1951, trois enfants venus, nous nous sommes installés en Tunisie «pour la vie». Mais ceci est une autre histoire, comme disait Kipling et si j'ai commencé par l'évoquer, c'est pour expliquer comment *Wassila, Mondher* et *Naila Ben Ammar*, comme d'ailleurs *Habib Bourguiba Junior*, Naila son épouse et quelques autres m'ont été et me restent proches et comment de Marsa Cubes à Carthage Présidence j'en suis arrivée à m'entretenir si intimement avec Madame la Présidente *Wassila Bourguiba*!

Lorsqu'elle habitait La Marsa je la rencontrais souvent, plus épisodiquement lorsqu'elle s'est installée au Palais de Carthage, suffisamment pour comprendre qu'elle avait beaucoup à raconter et que, connaissant l'acuité de ses jugements et sa

---

1 Les noms, mots ou phrases en italique dans le texte renvoient aux notes en fin d'ouvrage, page 161.

grande liberté de parole, ce qu'elle avait à dire méritait d'être recueilli.

Je lui ai donc proposé de rendre nos rencontres moins éphémères et elle a accepté et accepté qu'on les matérialise. Nous nous sommes donc retrouvées le matin de bonne heure dans sa chambre au Palais de Carthage, pendant quelques semaines.

Elle parlait facilement, avec plaisir, me semble-t-il, et ses souvenirs se mêlaient à ses jugements anciens ou du moment. Elle ne m'a sans doute pas «tout» dit, mais dit on jamais «tout» et elle m'en a dit beaucoup.

J'avais conscience que c'était un privilège de recevoir de la bouche de cette femme forte et sensible, de cette «participante» d'exception, de cette femme libre, un peu de la petite histoire mais aussi de la grande Histoire de la Tunisie et c'est à ce titre que je trouve licite, quarante ans ayant passé, de confier ce texte au Lecteur.

I

PALAIS DE CARTHAGE, le 23.11.1972

- Qui es-tu ?

- Je suis *Wassila* fille de M'Hamed Ben Ammar et de Fatma Dellagi.

- Qui étaient- ils ? Des paysans ? Des ouvriers ? Des bourgeois ?

- Ma mère venait d'une famille bourgeoise de Tunis. Mon grand-père était maire pendant le *protectorat*, il était un peu patriote, il n'a pas voulu trop « marcher » avec les français. Son frère a pris sa place. Dans la famille on dit qu'il y avait un vendu et un résistant! !

La famille de ma mère habitait rue de la Carrière, là où habitaient les familles bourgeoises, tandis que nous, nous habitions le Morkadh, à l'époque le « Quatrième Zouave ».

Disons que dans la famille de mon père les gens étaient un peu plus évolués.

Mon père a perdu ses parents très jeune, à l'âge de neuf ou dix ans. Au début il n'a pas été à l'école parce qu'il vivait avec un oncle fanatique, illettré qui ne voulait pas envoyer ses neveux à l'école. Arrivé à l'âge de quatorze ans, mon père a fait un procès à son oncle pour obtenir la permission d'aller à l'école et à cette époque pour faire un procès à son oncle, il lui a fallu un grand courage c'était affreux! C'est ainsi qu'il a obtenu

l'autorisation d'aller à la Mosquée car pour l'école c'était trop tard. Il a donc fait des études à la Mosquée pour devenir Oukil, c'est à dire avocat arabe et il a été travailler à Gafsa, à Gabes puis à Tunis où il a épousé ma mère.

- Ta mère a été à l'école ?

- Il existait des écoles pour filles, mais dans ces familles bourgeoises, les filles n'allaient pas encore à l'école et donc elle n'y est pas allée.

- Quand es-tu née ?

- En 1912, le 24 Avril. Ma mère avait quinze ans quand elle s'est mariée ; mon père l'avait vue à l'âge de dix ans au mariage de sa sœur et dès ce moment il a pensé à se marier avec elle. Il l'a attendue des années. Ils sont partis à Sfax où j'ai été conçue mais je suis née à Tunis.

- Es-tu l'aînée des enfants ?

- Oui, j'ai un frère, *Mondher* de cinq ans plus jeune et une sœur, *Naila* qui a quatorze ans de moins que moi.

- Quels sont tes premiers souvenirs ?

- Je crois que c'est ma première journée d'école, à l'âge de cinq ans. Je n'ai pas supporté. Je ne comprenais pas ce que ça voulait dire d'aller à l'école. Je pleurais tous les jours. Ma mère était enceinte, je m'accrochais à son ventre, je m'en souviens bien et elle me disait, attention tu vas tuer ton frère!....Et quand mon frère est né, j'ai été jalouse.

- Mais enfin, tu as été à l'école et tu as cessé de pleurer ?

- J'ai cessé de pleurer. J'ai pris le rythme.

- Donc dans ton enfance, les filles allaient à l'école ?

- Oui, oui, bien sûr. Tiens, quelque chose qui n'est pas un sou-

venir mais qu'on m'a raconté, j'avais neuf ou dix mois j'étais seule dans une pièce, tout le monde était occupé. Entre une mendiante, elle me voit, là toute seule et elle m'emporte.... Mon père était comme fou. Heureusement on nous a rattrapées, après les portes étaient fermées, personne ne pouvait plus entrer dans la maison.

- As-tu eu une enfance heureuse ?

- Oui, mais j'ai été malade une grande partie de mon enfance, ça devait être quelque chose de tuberculeux, il me fallait du repos, du soleil, des U.V.

J'ai été très gâtée par mon père. Ma mère ne voulait pas que je sorte, même pour aller au cinéma... Mon père lui disait, mais laisse là aller avec son frère. Ma mère disait, avec son frère on va la reconnaître, la laisser sortir comme ça, personne ne voudra l'épouser ...et puis à partir de quinze ans j'ai été malade pendant des années.

- Qui voyais-tu, qui étaient tes amis ?

- Tous mes voisins et puis je sortais avec mon père, en voiture ; à cette époque quand on avait une voiture, c'était quelque chose !

- A quoi t'intéressais-tu ?

- Dés ma jeunesse, je m'intéressais à la couture et à l'architecture. J'étais la couturière de toute la famille. Je faisais des foutas et des blouzas, le costume traditionnel, surtout l'été à La Marsa où tout le monde se rencontrait. Je me souviens de la construction de la maison de La Marsa. Je venais surveiller les travaux avec mon grand père, j'avais neuf ans. Je me souviens de beaucoup de choses parce que j'aimais beaucoup mon grand père. Il fabriquait des chéchias, ce n'était pas un homme riche.

- Dans ton enfance, le protectorat, la politique, ce qui se

passait dans le pays, cela t'intéressait ou tu n'y pensais pas ?

- Si, si, cela m'intéressait beaucoup. Quand j'allais dans le bureau de mon père, je voyais passer *Bourguiba*. C'était en 1927. Mon père me disait que c'était un homme très actif, très intelligent mais qu'il aurait des déceptions, qu'il resterait seul.

- Ton premier souvenir de Bourguiba ?

- Un souvenir éclair, voir passer cet homme jeune actif... Mon père lui, était de l'ancien *Destour*. Il y avait déjà un parti mais pas révolutionnaire. Pourtant mon père a été suspendu de son travail parce qu'il était allé avec d'autres porter une protestation au *Bey* et une autre fois à propos d'un procès, ils n'ont pas voulu faire plaisir au *Bey*...enfin je ne sais plus exactement de quoi il s'agissait mais il a perdu son travail.

- En somme, à part tes années de maladie, tu as plutôt un bon souvenir de ton enfance ?

- C'est vrai, à part ma maladie, mon enfance a été heureuse. Je ne manquais de rien. Je faisais tout ce que je voulais grâce à mon père. Et même je me souviens que mon frère était jaloux !

- Tu étais le garçon de la famille ?

- Oui, et ma mère ne savait quoi faire de moi ! Elle s'inquiétait surtout pour mon avenir.

- A cette époque, tu t'intéressais aux garçons ?

- J'ai commencé à dix huit ans. Quand je vois maintenant les filles de douze et treize ans qui s'intéressent aux garçons ! Moi, à mon époque, j'ai commencé à 18 ans seulement. C'était trop tard, non ? Peut-être est-ce ma maladie qui m'en a empêchée. Tiens, sais-tu comment j'ai commencé ? A côté de chez nous il y avait un jeune homme honnête et sérieux. Il avait passé son bac il m'a tout de suite plu, pourtant il n'était pas beau, il avait des traces de variole, mais moi je le voyais très beau.

J'ai commencé à penser au mariage. C'était un intellectuel, il allait partir en France pour continuer ses études, tout cela me paraissait extraordinaire. Il montait aussi à cheval, et tous les matins j'attendais devant la maison qu'il passe. Voilà, on bavardait, c'était un ami et puis j'ai décidé qu'il viendrait donner des leçons à mon frère...mon frère n'a rien compris.

- Au moins est-ce que ton frère a fait des progrès ?

- Oui !

- Alors c'est une histoire morale !

- Oui. C'était un garçon sérieux, j'avais l'idée que je me marierais un jour avec lui. Après il est parti en France et ses parents, qui étaient des bourgeois très traditionnels ne voulaient pas marier leur fils dans un milieu comme le mien, nous étions un peu trop évolués à leur goût. Ils n'ont pas voulu. Voilà.

- En somme c'est ton premier amour. Est-ce que cela t'a marquée ?

- Oui, oui, même maintenant j'ai parlé de lui au Président.

- Il a été jaloux ?

- Sais-tu ce qui s'est passé ? Comme il faisait partie d'une commission de l'agriculture, le Président a invité tout le comité pour le voir.

- Quarante ans après !

- Oui quarante ans ...Mais il avait changé complètement. Enfin ce mariage ne s'est pas fait. J'ai eu beaucoup de peine à l'époque mais devant le choix d'être enfermée dans une maison et de ne plus voir personne ou la liberté, j'ai choisi la liberté. Alors là, en 1930 je suis partie pour la France avec mon oncle. A cette époque c'était un scandale qu'une jeune fille parte pour la France. Ma mère était malheureuse de cela. Je suis montée sur le bateau avec le voile et je l'ai enlevé sur le bateau. Au

retour, un domestique m'a apporté le voile pour que je sorte voilée du bateau. Là je ne l'ai pas remis. Je l'ai remis plus tard pour faire plaisir à ma mère mais jamais par conviction. Donc je suis allée à Vichy avec mon oncle. Nous allions tous les soirs au théâtre. J'ai vu Cécile Sorel, La dame aux Camélias, Œdipe Roi et bien d'autres choses. Tout m'amusait. Loin de mes parents, j'ai commencé à me farder. J'avais les cheveux très longs, ma mère n'avait jamais voulu que je les coupe, alors là, de Vichy, j'ai télégraphié que je voulais couper mes cheveux et qu'un refus me ferait beaucoup de peine. C'est comme ça que je les ai coupés. En France je voyais des femmes évoluées, libres, qui vivaient tout à fait autrement que moi dans mon pays.

- Justement, le problème de la femme voilée, les filles qu'on empêchait de sortir...est ce que cela t'a fait souffrir ou bien es-tu passée à travers tout cela ?

- Non, non cela m'a concernée, cela m'a fait souffrir. J'étais quand même privée de beaucoup de choses, du cinéma par exemple. D'ailleurs quand on est privé de quelque chose on est toujours malheureux. Mais moi j'avais quand même la chance que mon père m'emmène partout avec lui. Bien qu'il ait été de la Grande Mosquée, il était libéral il me disait de ne pas être fanatique, ni superstitieuse, de ne pas croire aux Marabouts, que c'étaient des morts et que je ne devais pas leur demander quoi que ce soit. Il était certes un homme de la Grande Mosquée mais évolué. Ma plus grande peine a été sa mort. Il a été très malade pendant six mois, je ne l'ai pas quitté, et puis il est mort. Je pensais ne jamais sortir de ce deuil. Je croyais que tout était fini pour moi !

- A vingt deux ans ?

- A vingt deux ans. Cela a été le plus grand chagrin de ma vie mais aussi cela m'a formée. J'ai dû prendre des responsabilités. J'avais un frère et une sœur plus jeunes que moi et nous avions des dettes. On a vendu la propriété. On a pu garder

la maison de La Marsa. Nous nous sommes retrouvés six orphelins à la maison. Six parce que le frère de mon père était mort et ma tante que j'aime jusqu'à ce jour comme ma mère et leurs trois enfants habitaient avec nous. Je me sentais responsable. Après, je me suis mariée. Mon père voulait que mon frère devienne avocat, alors j'ai tout fait pour l'aider à y arriver. Mon mari n'était pas riche, il était agriculteur et j'ai travaillé moi même à la ferme pour que mon frère puisse continuer ses études. Il lui fallait 1500 francs par mois pour vivre à Marseille. C'était beaucoup. Tiens, je me souviens, le blé se vendait 40 francs le quintal. Combien de quintaux fallait-il ramasser pour ne pas laisser mon frère manquer d'argent ? Toute une récolte...Je faisais tout pour y arriver et lui aussi et nous avons tous les deux atteint notre but !

- A propos de Marseille, à l'époque, Bourguiba était enfermé au Fort Saint Nicolas ?

- Oui, il était toujours prisonnier quelque part, à Marseille, à Bordj Le Bœuf, partout. Mon père disait, vous allez voir, *Bourguiba* ne connaît pas les gens, il va rester seul, tout le monde va l'abandonner. C'est un homme rayonnant, courageux, mais il ne trouvera personne pour le suivre.

- As-tu gravement manqué d'argent ?

- Après la mort de mon père, oui.

- Est-ce que tu as beaucoup souffert de ce manque d'argent ?

- Pas vraiment. Avant la mort de mon père, je ne manquais de rien. Il travaillait une journée par an pour moi et c'était toujours une bonne journée. Avec cet argent je me sentais libre, j'avais mes économies personnelles. Après la mort de mon père c'est devenu plus difficile. J'étais très jeune et j'avais des responsabilités. Après j'ai pu travailler à la ferme et plus ou moins difficilement me débrouiller.

II

- Veux-tu me parler de ton premier mariage ?

- J'avais vingt six ans, je voulais me marier. Les médecins m'avaient empêchée de le faire parce que j'étais malade. Ils m'avaient dit que je ne pourrais pas avoir d'enfant...Tu vois la médecine ! Je connaissais sa famille, ses sœurs étaient mes amies, lui c'était le frère aîné, je le voyais derrière la porte, plus ou moins en cachette. Il ne m'a pas vue officiellement jusqu'au jour du mariage, je me suis mariée d'une façon tout à fait traditionnelle, il fallait que je me marie, je voulais enlever le mot de vieille fille.

- Dans quel état d'esprit étais-tu ? Comment se marie-t-on avec quelqu'un qu'on ne connaît pas ?

- C'est difficile, il faut s'habituer petit à petit. C'est très choquant. Je me suis mariée pour me marier et en plus, d'une certaine façon pour aider ma famille. Mais aussi, j'aimais bien la famille de mon mari, c'est la famille au fond que j'épousais. Eux pauvres et moi pauvre, on était dépassés, mais on s'amusait bien quand même.

- Pardon d'insister, mais comment peut-on épouser quelqu'un qu'on ne connaît pas ?

- On s'incline en se disant que ce sont les coutumes, que c'est toujours comme ça que ça se fait, mais c'est choquant. La première fois que j'ai embrassé mon mari, c'était très choquant !

il y a des détails que l'on n'accepte pas, ça fait rire et ça fait pleurer et puis à la longue on s'habitue, c'est de l'amitié et de l'affection qui s'installent, mais même cela ne vient que petit à petit et on n'a d'ailleurs aucune raison d'en avoir au début ! On se dit qu'on se marie pour avoir un foyer, des enfants et surtout pour se libérer mais ce n'est pas vrai, une fille n'est jamais libre, même maintenant est-ce que je suis libre ?

- Crois-tu que les mariages traditionnels marchaient plus mal que ceux de maintenant ?

- Moi, je pense que quand on est bête on est plus heureux. L'ignorant est plus heureux que l'intellectuel. Je pense qu'il fallait être idiot pour se marier comme ça et pourtant plus on évolue et plus on est cultivé et plus on est malheureux !

- Peut être que l'homme ne cherche pas le bonheur

- Prends un imbécile et un homme intelligent, celui qui souffre le plus, c'est l'intelligent. Malheureusement on n'est pas des imbéciles ! Mais moi, j'ai été une imbécile de me marier comme ça. Pour avoir ma liberté, me marier avec n'importe qui, c'était vraiment de l'imbécillité. Enfin j'ai travaillé à la ferme avec mon mari, il ne m'a jamais fait de mal. Et je ne lui en ai jamais fait moi non plus.

- Es-tu sentimentale ?

- Très sentimentale et cela me fait souffrir. Il ne faut pas être sentimental cela fait souffrir !

- Mais c'est aussi une joie ? Cela fait vivre.

- Peut-être mais c'est dur à supporter, c'est souvent dur !

- Pourquoi ?

- Être sentimental c'est difficile. On a beau dire, voilà, je ne pense plus à telle chose ! Ce n'est pas vrai, on y pense et on

souffre. Être sentimental c'est vraiment une maladie grave.

- Et ça se soigne ?

- Non, j'ai soixante ans et je ne suis pas guérie. Ça ne se soigne pas.

- Est-ce que tu as beaucoup aimé ?

- Ma famille, oui !

- Raconte-moi un peu la vie que menait en 1938, une jeune femme comme toi, qui se mariait d'une façon tout à fait traditionnelle et qui avait une personnalité telle que la tienne. Bon tu t'es mariée, tu es arrivée dans cette maison ? Que s'est-il passé ? As-tu vécu seule avec ton mari ou dans sa famille ?

- J'ai vécu dans sa famille J'avais préparé une maison à Tunis pour que nous habitions seuls. La famille habitait Sidi Bou Saïd. Nous avons quand même habité seuls dans cette petite villa pendant un ou deux ans et puis peu à peu, sa famille (sa mère, trois sœurs et trois frères), jour après jour, les uns après les autres sont venus habiter avec moi. Cela ne me choquait pas parce que je les aimais beaucoup, c'était des amis mais je n'avais plus de liberté et puis mon mari était l'aîné, il dépensait pour toute la famille et dans cette villa qui avait trois pièces, nous avons très vite été dix personnes et mon mari payait pour tout le monde avec l'argent que rapportait sa propriété de famille. C'est la tradition dans nos pays et puis je te l'ai dit, je les aimais, nous sortions ensemble, nous allions au cinéma ou nous promener l'après midi. Au bout d'un an j'étais épuisée, moi j'avais aussi ma famille et je m'étais mariée en partie pour l'aider et avec toutes ces charges nous n'arrivions même plus à payer le loyer. Nous vivions donc sur l'argent de la propriété qui était à toute la famille de mon mari, nous avions des dettes et plus un sou. Alors j'ai dit qu'il fallait liquider la villa et habiter la propriété. Une partie de la famille est restée

à Sidi Bou Saïd, les jeunes filles sont venues à la campagne avec moi, ainsi que ma belle mère et nous avons vécu comme des campagnards. J'ai acheté un troupeau avec mon argent personnel et j'ai pu avec cela aider ma famille. J'aimais cette vie, je faisais tous les travaux de la ferme et même je conduisais le tracteur. A la ferme, je travaillais pour mon mari mais avec mon troupeau acheté avec mon argent personnel j'ai pu par exemple aider mon frère à payer ses études. Dans la propriété, malgré tout le travail nous arrivions à peine à joindre les deux bouts. Les ouvriers gagnaient leur vie, nous vivions mais nous ne pouvions pas mettre un sou de côté C'était une propriété de céréales, il y avait peu de choses et elle était hypothéquée. Je suis restée là pendant quinze ans. J'aimais bien cette vie mais je faisais cela surtout pour gagner mon pain. Mon rêve c'était d'avoir une maison rien que pour moi et un cuisinier ! Peut- être parce que je faisais la cuisine pour tout le monde je me disais, le repos ce serait d'avoir un cuisinier ! Mais c'était impossible ! Nous étions vraiment pauvres à cette époque, c'était toute une histoire pour moi d'acheter une boîte de lait pour ma fille, elles coûtaient 50 francs, je voyais la boîte finir et j'avais une peur bleue de ne pas avoir les 50 francs pour la boîte suivante. J'avais de vrais soucis d'argent mais je n'étais pas triste. J'avais une seule robe qui me durait un an et puis un jour, il y avait un mariage où je devais aller, alors je vendais l'un des bijoux de mes fiançailles dans les souks ou je les mettais au Clou dans une banque franco-musulmane et j'étais toujours bien habillée ! Je ne montrais pas ma misère. Je me sentais deux devoirs, élever ma fille et ne pas abandonner ma famille. J'ai pu remplir ces deux devoirs et vraiment pour cela je faisais volontiers n'importe quoi ! Je ne pensais pas à m'enrichir mais à vivre.

Finalement mes belles sœurs se sont mariées et je suis restée seule avec mon mari à la ferme mais la famille venait souvent, nous avons gardé de bonnes relations ; cela m'agaçait, par exemple quand je n'arrivais pas à acheter une boite de lait pour

ma fille et que mon mari nourrissait quarante personnes. Mais il n'y avait pas de friction parce que j'aimais bien tout le monde et ma belle mère était très gaie et très libre. Moi aussi je me sentais libre, cela n'a jamais été pour moi un vrai problème d'être pauvre. Je m'occupais de tout, je conduisais l'auto, je partais faire les courses... et puis on a partagé entre les frères et sœurs, alors j'ai vécu sur notre morceau et c'est ce morceau que j'ai travaillé. Après l'indépendance les banques m'ont prêté de l'argent comme elles en prêtaient aux colons français avant l'indépendance et j'ai investi beaucoup d'argent. Après j'ai arrêté un temps de m'occuper d'agriculture et puis le virus m'a rattrapée, le Président m'a poussée à reprendre. J'avais des scrupules parce que je pense qu'il faut habiter la propriété dont on s'occupe. Je disais au président que ce ne sont pas des coups de téléphone qui remplacent la présence mais petit à petit j'ai repris, j'ai planté de la vigne, j'ai acheté du bétail, c'est une chose que j'aime beaucoup. Ma fille n'est pas intéressée mais je pense que mon petit fils qui a quinze ans fera une école d'agriculture !

- Et tu es arrivée à rembourser la banque ?

- Oui jusqu'ici, sauf l'année dernière parce qu'il n'y a pas eu de récolte de raisin, tout a pourri à cause des pluies et cette année il faudra payer double ! Maintenant la propriété rapporte juste pour payer les dettes et cela jusqu'en 1980. Je ne le verrai peut être pas !

- Quelle vie quotidienne menais-tu dans ta ferme ?

- Celle de toutes les femmes qui ont le souci de la nourriture et de la maison.

- Étais-tu amie avec ton mari ?

- Oui mais de quoi voulais tu que l'on parle, lui illettré, moi illettrée. Mais illettrés tous les deux, nous n'étions quand même pas sur le même plan. Ce qui me choquait chez lui, c'était sa paresse, c'était moi qui travaillais et cela me rendait

malheureuse de voir un homme jeune et bien portant qui ne faisait rien. Je ne comptais que sur moi, comme si ça avait été moi, l'homme de la maison. Je me sentais responsable de tout, c'était dur, mais j'avais la joie de vivre, je n'étais pas malheureuse. Tiens, je te raconte, j'ai habité un gourbi pendant dix ans, tout le monde habitait la maison, amenait ses amis et ça devenait infernal, alors un jour, j'ai décidé de vivre seule, j'ai fait moi même le gourbi avec les ouvriers, en vingt quatre heures, c'était une pièce, je vivais exactement comme les paysans et j'aimais cela. Un gourbi c'est chaud l'hiver et frais l'été et c'est aéré par son toit de paille. C'est beaucoup mieux que les maisons en aggloméré.

- Ta fille était avec toi ?

- Non, la plupart du temps elle était à Tunis chez ma mère, mais moi j'ai vécu là dix ans dans un gourbi !

- Et maintenant, regarde où tu es ? Qu'est ce que tu penses de tout ça ?

- Ça ne me change pas... Personnellement je ne me sens pas changée, je suis plutôt choquée d'habiter dans un palais et même *Bourguiba*, je le vois toujours comme le «Combattant Suprême» plutôt que le Président de la République. Je le vois comme je le voyais il y a trente ans, l'ami, le combattant, lui non plus, en réalité n'a pas changé mais parfois il devient méticuleux, il s'habitue, lui, moi non. Moi, si je vais déjeuner dans un gourbi avec des paysans c'est ma joie.

- Donc tu sais comment ça se fait un gourbi, raconte moi.

- On prend de la terre et de la paille coupée, on mélange avec de l'eau, on met cette paille dans des formes, on laisse sécher deux ou trois jours. Avec quelques pierres, on fait des fondations et on monte les murs avec les blocs préparés, moi j'avais fait deux rangées, des murs doubles. Pour couvrir on met des

madriers sur lesquels on pose des roseaux attachés, on recouvre les roseaux de pâte de terre et de paille et on enduit plusieurs fois. Moi, j'ai blanchi dehors et dedans, par terre j'ai mis une couche de ciment pour pouvoir laver le sol. Et après trente ans, ce gourbi, il est toujours là ! Je t'assure que les paysans sont beaucoup plus heureux là dedans que dans ces maisons en aggloméré plus chères et bien moins confortables. On aurait pu faire un plan de gourbis, améliorer la construction, l'hygiène mais pas les remplacer comme cela a été fait. Je ne suis pas d'accord. De plus les paysans n'ont pas d'argent pour rembourser les maisons. J'ai vécu comme eux, 1000 francs, c'est 1000 francs, je sais ce que c'est, ils n'ont pas d'argent. Bien sûr, maintenant j'aime bien le confort, j'ai construit à la ferme une maison avec tout le confort mais le gourbi ça me rappelle des souvenirs heureux. Dehors on se lavait et on faisait la cuisine sur un "Primus", on ne mangeait pas de viande tous les jours, l'ordinaire c'était couscous et légumes, le paysan fait le couscous tous les soirs. Quand nous pouvions, nous ajoutions un poulet. J'avais de très bons rapports avec mes voisins, ils étaient très contents de me voir vivre comme eux, moi qui venais de la ville et qui avais une maison. L'été les nomades montaient du sud pour venir travailler. Un beau matin, on trouvait des tentes installées, même ceux qui travaillaient ailleurs, dans la région, s'installaient chez moi. Ils disaient, on va chez Wassila. Alors on faisait des fêtes pour circoncire les enfants. Les femmes étaient parfois d'une très grande beauté, en particulier celles qui venaient de Jbeniana près de Sfax, mais quelle misère ! Je me souviens qu'elles avaient les dents vertes parce qu'elles avaient mangé de l'herbe, ils crevaient de faim dans ce temps là, les femmes travaillaient comme des hommes et s'occupaient en plus de leurs enfants et de la nourriture. Le soir, souvent elles recevaient des coups, quand je voyais cela, j'étais furieuse, j'appelais les gendarmes, vraiment c'était révoltant. Les femmes aimaient venir chez moi parce que je les défendais. Ces femmes si belles, si gentilles me racontaient

leur vie, leurs malheurs. Elles avaient une terrible peur des hommes. Maintenant cela a vraiment changé, c'est l'œuvre de *Bourguiba* et c'est un immense progrès. Une autre chose était frappante. Chez eux dans le Sud, c'était la peur du gendarme, ils se sauvaient quand ils en voyaient un. Maintenant, tous ces nomades sont fixés, ils ont leur travail et leurs enfants vont en classe.. De tout temps ils avaient soif d'instruction pour leurs enfants, ils faisaient tous les sacrifices possibles pour cela, maintenant c'est beaucoup plus facile. Quand on pense aux sacrifices qu'ils faisaient, on est plein d'admiration, et beaucoup de leurs enfants sont arrivés parce que les gens du Sud, sont intelligents et travailleurs. Plus que ceux du Nord ! Ce n'étaient pas de vrais nomades mais l'été chez eux tout était sec, alors ils partaient sur la route avec ânes et chevaux et ils se donnaient rendez vous là ou là, par exemple ils disaient, rendez vous chez Wassila et un jour, la ferme était envahie, ils vivaient là, sous la tente pendant trois mois et ils repartaient chez eux. Souvent ils étaient malades, beaucoup avaient la syphilis alors on les traitait. Ils repartaient avec des sacs de blé et je les aidais à repartir en train, ils étaient contents. Dans la région d'où ils venaient, ils sont souvent blonds, les femmes sont très belles mais elles s'abîmaient très vite. Je me souviens d'une fille de dix huit ans Jazia qui était merveilleusement belle. Je l'ai revue quelques années après, il n'y avait même plus sur elle le souvenir de cette beauté.

Sais-tu ce que faisaient les hommes quand ils repartaient avec un peu d'argent et quelques sacs de blé ? Ils épousaient une autre femme et l'année d'après je les voyais revenir avec de nouvelles femmes et de nouveaux enfants et tout ce monde vivait ensemble. Le *Statut de la Femme* a changé les choses en Tunisie. S'il y a deux millions de femmes il y a là deux millions de Bourguibistes. Quel changement ! D'ailleurs il n'y a pas que les femmes, le peuple aime *Bourguiba* ! L'autre jour, le directeur de la Radio m'a téléphoné, il m'a demandé si j'avais suivi le voyage du Président. à Gafsa à la télévision et si j'avais

vu l'enthousiasme du peuple, je lui ai répondu qu'en 1968, quand le peuple était si mécontent partout avec *Ben Salah* et les coopératives, le Président avait été reçu partout avec le même enthousiasme. Je lui ai conseillé de revoir ce film. Ça ne veut rien dire, c'est l'accueil personnel fait à *Bourguiba*, comme toujours ! Le peuple l'aime, c'est cela sa vraie sécurité. Il est protégé par lui même ! L'accueil de la foule, ce n'est pas un jugement sur la situation du pays ou du peuple, c'est un témoignage d'affection envers *Bourguiba*. Aucun autre homme ne peut remplacer *Bourguiba*. Dans ce pays, il est unique et celui qui viendra après lui, quel qu'il soit, ne pourra jamais hériter de sa popularité !

- A propos de gourbis, que penses-tu de l'état de Melassine ? Comment se fait il qu'on laisse ainsi des gens croupir dans l'eau, sans rien faire ?

- Ils sont cinquante mille, il faut vingt ans pour les reloger. Pendant la nuit, ils construisent des maisons sans autorisation et sais-tu qu'en vingt ans, Tunis est passée de trois cent cinquante mille habitants à un million. C'est un grave problème.

- Mais on risque des épidémies !

- Oui, on a d'ailleurs dépisté deux ou trois cas de choléra à Melassine.

Il faudrait pouvoir faire quelque chose, mais quoi ? En Pologne communiste, la population de la ville ne peut pas augmenter d'une personne, les gens peuvent aller en ville mais pas y habiter. Les gens de Melassine sont très pauvres et c'est un grand souci de voir cette population augmenter de façon sauvage, de jour en jour.

III

- Et aujourd'hui, qui es-tu ?

- Aujourd'hui...Je suis la première dame de Tunisie, épouse du premier chef d'état de la première république tunisienne.

- Et cela ne t'étonne jamais ?

- Étonnée ? C'est à dire que je ne me suis jamais habituée. C'est comme si j'étais toujours la même jeune fille ! Ca me choque toujours autant de m'entendre appeler, Madame la Présidente et ça me choque jusqu'à ce jour. A madame de Gaulle, on ne disait pas Madame la Présidente ; madame Pompidou, c'est madame Pompidou...alors moi, pourquoi, Madame la Présidente ?

- Comment les choses se passent elles pour toi ? Comment te sens-tu ? Comment est ta vie ? Et la vie pour toi ?

- Ma vie n'est certes pas monotone...Ce que je peux dire, c'est que l'expérience m'a rendue beaucoup plus mûre... J'ai les pieds sur terre. Il y a des choses que j'accepte, d'autres non. J'essaye de me retirer de la politique, mais la politique est autour de moi, c'est elle qui s'occupe de moi.

- Qu'est ce qui t'a déçue ? Sont-ce les hommes ? Les événements ?

- Je t'assure que ce sont les hommes ! *Bourguiba* n'a pas formé d'hommes, il n'a compté que sur lui même...Oui je peux le dire, il n'a pas formé d'hommes.

- C'est dommage.

- C'est très dommage ! Peut-être est-ce parce qu'il était le plus fort, le plus intelligent. Il voit l'avenir mieux que les autres et pourtant il n'a rien prévu dans ce domaine là. Peut-être y aura-t-il dans la jeunesse des hommes compétents...Actuellement, bien sûr, il y a des hommes propres, honnêtes mais on peut être propre et honnête et incapable de diriger un pays.

- Parles-tu de tout cela avec le Président ?

- Par respect pour le Président, je le laisse en paix. Je ne lui dis plus rien de ce que je pense. Il peut dire noir quand je pense blanc. S'il n'accepte pas mes idées, il ne me fait pas de mal, je ne vais pas être contre lui parce qu'il ne m'a pas écoutée et puis je me dis, de quoi tu te mêles... c'est lui le chef de l'état, c'est lui qui dirige le pays, c'est lui qui prend les responsabilités... Mais il ne peut pas m'empêcher de juger ce qui se passe. Beaucoup de choses m'ont déçue, j'ai vu bien des bassesses, des règlements de comptes. *Bourguiba* a toujours jugé les gens par rapport à lui même...Quand on n'est pas voleur, on ne peut pas croire que celui là vole, quand on n'est pas menteur on ne peut pas croire que celui là mente...Alors il croit tout ce qu'on lui dit. S'il est entouré de gens honnêtes tout est bien mais il y a partout des gens honnêtes et des gens malhonnêtes, des ambitieux aussi...mais l'ambition c'est peut-être une qualité et tout le monde a le droit d'être ambitieux...

- A ton avis, y a-t-il parmi ces ambitieux des hommes capables de prendre la relève ?

- Je pense que tous ces gens qui sont là, autour de *Bourguiba*, seront dépassés par des jeunes et des intellectuels...par des hommes durs, propres qui travailleront pour leur pays. Maintenant, on n'en est pas à ce stade. Pour moi, tant que *Bourguiba* sera là le pays restera stable. Je le souhaite ardemment, mais ce qui va se passer après lui, m'inquiète beaucoup.

- Qu'est-ce qui a fait que tu aies décidé de ne plus te mêler de politique. Toute ta vie cela t'a passionnée et puis tout d'un coup tu es déçue, tu décides de ne plus te mêler de rien ? Pourquoi ?

- L' une des choses a été le dernier Congrès du Parti, l'an dernier. Tu es au courant de la maladie du Président, il a été bien fatigué, bien malade et tout le monde a profité de son état pour se précipiter sur le pouvoir... A commencer par *Ben Salah* que pourtant j'aimais bien. Donc, il y a eu le congrès du Parti, ce parti que *Bourguiba* a créé de toute pièce. Il était seul à la tête du Parti, c'est vrai, mais enfin, il y avait des militants, des gens qui se sont sacrifiés, qui sont morts. On ne fait pas un parti tout seul, ces gens là avaient foi en *Bourguiba*. Moi même, si j'ai suivi le Parti Destourien, c'est que j'avais foi en *Bourguiba*. S'il n'y avait pas eu *Bourguiba*, je te jure que je n'aurais pas pris ma carte du Parti et que je ne me serais jamais engagée comme je l'ai fait. Et pour moi, quand il a été malade, le parti est mort ! Il est mort avant *Bourguiba*.

Après dix sept ans d'indépendance, au lieu de voir des jeunes dans le parti (comme je vois en France des jeunes gaullistes qui vivent encore de De Gaulle) on remet à la tête du Parti, *Ferjani Bel Hadj Ammar* qui est certes un homme gentil, je ne veux pas le critiquer, il a un passé, au début, il était contre *Bourguiba*, puis il est allé avec *Ben Youssef*...il est allé ...il est allé...et comme il y a eu un vide, il est revenu. Il ne fait pas de mal, c'est un «beni -oui -oui» mais ce n'est pas un lâche. C'est un homme qui ne fait pas de mal mais comment veux-tu que des jeunes soient attirés par un *Ferjani Bel Hadj Ammar* ?

- Tu penses que les jeunes sont déçus par le parti ?

- Comment déçus ? Ce n'est pas le mot. Ils savent à peine ce qui s'est passé. La lutte pour l'indépendance c'est pour eux de la vieille histoire, cela ne les intéresse plus. Il n'y a pas

de jeunes cadres pour les attirer, les réunir, les retenir. Les cadres actuels ne pensent qu'à devenir ambassadeurs, gouverneurs, etc... Il n'y a plus que des règlements de comptes et la course pour les postes.

Pour en revenir à ce congrès... à cette époque, *Bourguiba* était très malade, il avait une dépression nerveuse, je ne pensais pas qu'il pourrait se sortir de cette maladie, alors j'ai souhaité l'union du peuple pour que s'il arrivait un jour difficile, tout le monde uni continue la politique de *Bourguiba*, pour que les choses se passent le mieux possible et je me suis aperçue que ces gens là étaient tous des ambitieux et que chacun ne pensait qu'à jouer son propre jeu. Par dessus le marché ils ont commencé à faire du régionalisme...Ils ont pensé que *Bourguiba* était fini et chacun a joué son propre jeu ! Au moment de ce congrès, on s'est aperçu que deux clans se formaient et qu'ils se haïssaient entre eux. Le président a dit que ce congrès avait été préparé par *Mestiri*. Mais c'est toujours comme ça, le précédent, c'est *Ben Salah* qui l'avait préparé. Tant que le peuple est ignorant il vote pour celui qui parle.

- Toi, considères-tu qu'il aurait été normal de charger du gouvernement, ceux qui avaient eu le plus de voix ? C'est la démocratie, non ?

- Oui bien sûr et quand *Mestiri* qui était le deuxième en nombre de voix après *Bahi Ladgham*, a vu que le président choisissait comme Secrétaire Général *Hedi Nouira* qui était cinquième sur la liste, il a perdu la tête !

- Pourquoi le président a t-il fait cela ?

- Il a pensé que ces gens qui avaient organisé le congrès à leur profit étaient des ambitieux et il leur a préféré *Hedi Nouira*. Le peuple a accepté. Il avait mis *Ben Salah* et le peuple avait accepté. Demain, il en mettra un autre et le peuple acceptera parce qu'il a confiance en *Bourguiba*.

Ce qui m'étonne de *Mestiri* et des autres c'est qu'ils agissent comme s'ils ne connaissaient pas *Bourguiba*, pourtant ils ont travaillé quinze ans avec lui et ils agissent comme si ils ne le connaissaient pas ! Par exemple, le bureau du Parti doit être élu ?...*Bourguiba* a dit, je ne peux pas travailler avec des gens que vous m'imposez, je dois choisir mes collaborateurs, je ne peux travailler qu'avec des gens que j'aime. Les autres lui disaient, vous devez prendre les élus, ils ont été choisis par le parti, le peuple les a élus, ce groupe élu de quatre vingt personnes, c'est lui qui doit élire le bureau politique...En définitive ils n'étaient pas d'accord...Pour en élire dix, ils en ont pris vingt, mais sur les vingt, le Président a désigné dix incapables, donc c'est comme si il les avait nommés.

La plus grande erreur qu'a faite *Mestiri*, c'est sa déclaration vingt quatre heures après le Congrès. Cette déclaration condamnait tous les gens valables. Bien sûr, *Mestiri* pense que c'était à ceux qui avaient eu la majorité d'être chargés des responsabilités. Le Président lui, pense que c'était un congrès arrangé et que de toute façon on ne fait pas de la démocratie avec des illettrés qui disent oui à n'importe qui. Le peuple qui applaudit aujourd'hui *Hedi Nouira*, a applaudi *Ben Salah* et *Mestiri*, comme ce sont les mêmes poètes qui louaient hier le Bey et aujourd'hui, *Bourguiba* !

Mais en vérité ce qui se passait c'est qu'ils savaient *Bourguiba* malade et que sans lui le pays était en danger, alors ils ont voulu hâter les choses. Moi je suis contre *Mestiri* pour avoir fait cette déclaration. Je juge qu'il est un homme droit et honnête mais je ne crois pas qu'il soit un homme politique, s'il l'était il n'aurait jamais fait cette déclaration. C'est un homme intègre, mais aussi instable, il ne sait pas vraiment ce qu'il veut.

Pendant que le Président était à Genève, malade, on lui a dit que *Mestiri* et *Hassib Ben Ammar* préparaient un coup d'état. Il est rentré de Suisse avec l'idée de les mettre en prison. Moi au téléphone, je lui disais que s'ils avaient été malhonnêtes,

rien ne les aurait empêchés de le faire, ils avaient l'Intérieur et l'Armée. Je lui disais, ce sont les gens malhonnêtes qui vous disent cela, il ne faut pas les écouter. *Mestiri* et *Hassib Ben Ammar* ne sont pas capables de faire couler le sang. Mais lui, il y croyait. Quand il est rentré, il parlait toujours de les mettre en prison. J'essayais de le convaincre. Je lui disais, qu'ils voulaient peut-être le pouvoir, qu'il y avait peut-être beaucoup de choses à dire sur eux, mais que même dans l'opposition, ils n'étaient pas capables de faire un coup d'état. Protester, ce n'est pas faire un coup d'état. On ne peut pas dire que parce qu'ils protestent, ils ne sont pas honnêtes. Ce sont des gens propres et même plus propres que beaucoup d'autres.

Bourguiba a 70 ans, il fuit la réalité. Il ne veut pas entrer dans une bagarre, il n'est plus capable comme avant de faire des discours tous les jours, de convaincre rien qu'en parlant au peuple, de lutter contre l'opposition. Quand je pense à tout ce qu'il a fait pour son pays et avec quel courage ! Maintenant il fuit la réalité. Par exemple s'il y a un malentendu avec les médecins ou les professeurs, je lui dis , appelez ces gens, il faut les recevoir, discuter avec eux. Même s'ils sont dans l'opposition, je sais qu'ils vous respectent, qu'ils aiment leur pays.

Tu sais, l'année dernière il y a eu des grèves d'étudiants, si la police n'était pas entrée dans les Facultés, les jeunes n'auraient rien fait du tout, ils parlent, ils parlent ...mais la police est entrée et il y a eu des rapports de police, la police parallèle...et les choses se sont envenimées. Quand un rapport de police arrive, ce n'est pas toujours la vérité...

- Pourquoi penses-tu que parfois, les rapports de police ne sont pas exacts ?

- Je ne veux pas critiquer la police, mais j'ai vu des rapports qui racontaient des choses qui n'ont jamais existé. On peut attaquer n'importe qui en l'accusant d'avoir injurié telle ou telle personne et que ce ne soit pas vrai. Mais le Président c'est

son caractère, il croit tout, jusqu'à ce jour !

- Il a toujours été comme ça ?

- Toujours, et aussi il a toujours choisi pour travailler avec lui, les hommes qui marchent avec lui, qu'ils soient bons, qu'ils soient mauvais. Il a travaillé avec tout le monde, depuis Ben Saïd, au début de l'indépendance, depuis *Jellouli Fares* ...à l'enseignement, tu t'imagines ! Actuellement, ceux qu'il a éloignés après le congrès, laissent un grand vide. Pourtant ils connaissent son caractère et moi je leur ai dit qu'ils faisaient des bêtises, mais ils sont butés, ils disent qu'il faut que *Bourguiba* change, qu'il faut qu'il voit la réalité ! Il faut...il faut... il faut... et bien ils peuvent attendre !

- Tu veux dire que Bourguiba préfère travailler avec des gens qui sont toujours de son avis, quitte à travailler avec n'importe qui ?

- Oui et eux voulaient qu'il prenne les dix qui avaient eu le plus de voix, ceux pour qui le peuple avait voté. Eux veulent la démocratie, lui, dit que ce n'est pas encore le moment et puis il faut dire aussi que ce n'est pas dans son caractère.

C'est difficile d'être démocrate dans un pays sous développé ! Ce qui est malheureux c'est que pour une personne, on en a condamné beaucoup. Parce que *Mestiri* a fait cette déclaration tous ces gens là ont été écartés, mais ces gens là, ce sont ceux qui ont travaillé quinze ans avec lui, si ce sont des cancres, alors il a travaillé quinze ans avec des cancres. En réalité, il s'est isolé de tous ces gens qui ont travaillé avec lui. Il les laisse à l'écart, il a écarté aussi beaucoup de militants qui l'aiment vraiment et il travaille avec les gens d'un bureau politique qui n'existe plus pour les jeunes. Il s'écarte de ceux qui l'ont toujours soutenu, il pleure quand il les voit, ils se rappelle des souvenirs mais il ne les emploie pas. Ce serait pourtant une bonne chose parce qu'il faut rajeunir les cadres, mais à condition de choisir des jeunes valables et pas des arrivistes !

IV

- Aujourd'hui, si tu es d'accord, nous pourrions parler de Ben Salah. Il me semble qu'avant d'être ministre, il avait été écarté de l'UGTT ?

- Oui, *Farhat Hached* pour l'éloigner l'avait fait nommer délégué à Bruxelles, c'était pendant l'absence du Président, pendant la résistance. Quand le Président est revenu, il y a eu une scission de l'*UGTT*, une partie avec *Ben Salah* et une partie avec *Habib Achour*, créée par *Bourguiba* et qui était la seule représentative.

- Comment Ben Salah qui ne représentait rien est-il arrivé au centre des choses ?

- Il était en visite officielle au Maroc où il représentait l'*UGTT* et par la radio il a appris qu'il y avait eu une scission de l'*UGTT* et qu'on avait créé l'UTT. Cela l'a rendu furieux et en rentrant en Tunisie il est passé par Rome où mon frère était ambassadeur ; moi, j'étais de passage à Rome. *Ahmed Tlili* qui était aussi de l'*UGTT* est venu à Rome pour le calmer, lui dire de ne pas faire de scandale en rentrant. Il lui a dit qu'il fallait accepter, que c'était le Président qui avait décidé cela. Donc, moi, j'ai fait sa connaissance à ce moment là. Il se plaignait, il était malheureux d'avoir été écarté, j'ai discuté avec lui et après notre retour à Tunis, nous avons continué à nous voir et nous sommes devenus amis. C'est un homme intelligent, brillant, moi j'apprécie toujours les jeunes, même maintenant je cherche la compagnie de la jeunesse. Je discutais politique avec lui. Je lui demandais

pourquoi il ne voulait pas soutenir le Président et pourquoi quand *Bourguiba* avait été Premier ministre il n'avait pas voulu collaborer avec lui, en disant que le pouvoir usait. Je lui disais qu'il voulait que le pouvoir use *Bourguiba* pour qu'il laisse la place aux jeunes. Enfin on discutait toujours, parfois on se disputait mais toujours amicalement. Un jour je lui ai dit, il faut être le fils du père, il ne faut pas rester à l'écart et dire du mal de *Bourguiba.* Il m'a répondu, quel mal puis je faire ? Qu'est ce que la souris devant le lion ? Cette phrase m'avait frappée et rassurée alors j'ai raconté tout cela au Président et je lui ai conseillé de récupérer *Ben Salah.* Le secrétaire du parti *Allala Laouiti* qui était présent, m'a dit, Vous êtes sûre qu'il n'était pas saoul quand il vous a parlé comme ça ? Je lui ai répondu que je ne savais pas ce qu'il faisait ailleurs mais que quand il venait chez moi il n'était jamais saoul.

Quarante huit heures après, le Président lui a offert le ministère de la santé. Et de là, *Bourguiba* s'est attaché à lui. Il a trouvé que c'était un homme jeune, actif, travailleur et il s'est accroché à lui, car il faut bien l'avouer, les autres sont peut être droits et honnêtes, aucun n'était aussi actif que lui. Mais il est ambitieux, le Président trop confiant. Il lui a confié quatre ministères et lui a accepté les quatre et tout a mal tourné. Le pire c'est qu'il s'est brouillé avec le peuple. Il pouvait faire tout ce qu'il a fait dans les terres domaniales, dans les terres reprises aux étrangers, mais il ne fallait pas toucher à celles qui appartenaient au peuple tunisien. Je lui ai dit tout cela, alors il s'est fâché avec moi. Je pense que le socialisme peut être une bonne chose, mais que pour réussir il faut que le pays soit évolué. Le rendement n'est possible que dans ce cas et de toute façon les paysans veulent avoir leurs propres bouts de terre.

Il a fait beaucoup de mal au socialisme et aux gens. Le Président est très monté contre lui, il ne veut rien savoir pour alléger son sort, il est le seul en prison de tous ceux qui ont travaillé avec lui, ce n'est pas très juste, ils sont tous en place,

parfois ministres, gouverneurs. Lui il paye les pots cassés.

Il y a beaucoup d'interventions en sa faveur, ainsi *Mendès France* a écrit au Président pour intervenir, sans le nommer, en faveur d'un apaisement, il dit qu'ainsi *Bourguiba* se montrerait « le *Bourguiba* de toujours ». *Bourguiba* m'a dit, qu'est ce que c'est que ça, j'aime bien *Mendès France* mais il me fait une allusion à *Ben Salah* ! J'ai répondu, oui, pendant votre voyage officiel à Paris, *Mendès France* voulait vous en parler mais on lui a demandé de ne pas le faire pour ne pas vous ennuyer pendant le voyage. Le président a dit, mais il ne savait pas que *Ben Salah* était contre moi, qu'il voulait ma place !

- Comment Ben Salah en est il arrivé là ?

- Ce qu'on peut reprocher justement à *Ben Salah*, c'est de ne pas avoir eu l'intelligence d'attendre. Il a été trop pressé. Il voulait la fin de *Bourguiba*, mais *Bourguiba* était encore là. Ce qui est malheureux, c'est qu'il a condamné le socialisme pour un siècle, en Tunisie, aux yeux du peuple. Je dis que c'est malheureux parce que le vrai socialisme, à la suédoise, par exemple c'est une bonne chose. En Suède, je l'ai vu de mes propres yeux. Je pense que si notre pays avait suivi ce chemin là, nous serions la Suisse de l'Afrique !

- Tu considères que Ben Salah a raté son coup parce qu'il a été trop pressé, trop ambitieux ?

- Oui, trop ambitieux et trop pressé. Il voulait arriver au pouvoir, pendant la vie de *Bourguiba* et ça personne ne peut le faire. Tant que *Bourguiba* est en vie, personne ne peut prendre sa place, parce que le peuple l'aime. Le peuple l'adore jusqu'à ce jour et ce n'est pas artificiel. Le Peuple, bien sûr, on le guide encore où l'on veut .Tu l'as vu applaudir *Ben Salah* aussi, mais sincèrement, le peuple, je le connais bien, je le vois de près, il adore *Bourguiba* et même s'ils ont des raisons d'être mécontents, ils disent ...Pourvu qu'il dure ! Pourvu qu'il dure !

- Ben Salah a mis apparemment tout le monde contre lui,

aussi bien les bourgeois que les intellectuels, que les paysans et les ouvriers.

- Tu sais, il n'aimait pas les bourgeois, quand il voyait quelqu'un avec un complet neuf ou une cravate il le critiquait et pouvait même lui faire des réflexions désagréables.

- As-tu quelque chose à rajouter sur Ben Salah ? Comment cela a-t-il commencé ?

- Je t'ai déjà raconté que j'ai connu *Ben Salah* à ses débuts, un homme du peuple, membre de l'*UGTT*, un homme jeune, brillant. Pour l'histoire, je peux te dire ceci, Que le peuple soit contre moi ! Quand j'ai vu cet homme là, je me suis dit, C'est quelqu'un qui doit aider *Bourguiba*, il peut rallier la jeunesse, il peut être utile dans l'avenir pour beaucoup de choses, c'est dans cette idée que je l'ai rapproché du Président. Beaucoup de militants m'en ont voulu de cela. Surtout *Taieb Mehiri* qui était ministre de l'intérieur et *Ahmed Tlili* de L'*UGTT* qui le connaissaient bien. Moi c'est vrai je ne le connaissais pas vraiment. Mon idée c'était de pousser un homme jeune et intelligent à travailler pour son pays.

- Ce n'était pas une si mauvaise idée, au départ.

- Mais je ne le connaissais pas à fond ! *Ahmed Tlili* me disait, je vous assure Lella Wassila, vous ne le connaissez pas, il passerait sur le corps de son fils pour arriver. J'avoue que je ne le croyais pas et il me disait que j'étais la responsable et la cause de son ascension, et peut-être, maintenant, le peuple m'accusera d'avoir favorisé cette ascension. Je ne peux pas le nier. J'ai fait cela et petit à petit je l'ai vu changer, mais il faut bien dire que celui qui l'a rendu comme ça, c'est le Président, qui lui a donné tout le pouvoir, il lui a donné quatre ministères, il croyait tout ce que qu'il lui disait comme il croit maintenant n'importe qui, c'est son caractère et c'est triste ! *Ben Salah* était vomi par le Peuple et, en principe, ce qu'il faisait c'était

pour le Peuple, mais il n'a pas su y faire, il s'est entouré, lui un homme honnête, de gens malhonnêtes et profiteurs, on parlait même de corruption dans son gouvernement. Je suis sûre que s'il avait eu le pouvoir, il n'aurait pas gardé ces gens là. Il se servait d'eux pour arriver à ses fins. Il n'a vraiment pas su y faire, finalement il s'est attaqué aux pauvres. S'il avait seulement mis en coopératives les terres de l'État récupérées des français, tout le monde aurait trouvé cela bien, s'il avait fait une réforme agraire, au bénéfice du peuple, tout le monde aurait été content, mais il s'est attaqué aux pauvres paysans, il les a fait entrer de force en coopératives. La paysanne, avait sa vache, sa chèvre, ses poules, elle n'était pas riche mais elle vivait heureuse... les paysans voulaient la propriété de leur terre, si petite soit elle, ils aiment avoir un papier, un titre à eux. Alors les mettre ouvriers dans une coopérative dirigée par un inconnu qui est payé deux cent cinquante dinars, a une auto et regarde sa montre pour partir...le mécontentement a commencé comme ça et il a mis le Peuple entier contre lui, *Ben Salah*.

- Et cela ne l'a pas fait réfléchir ?

- Beaucoup l'ont prévenu, moi même, je lui ai dit, fais attention, ce n'est pas cela le socialisme. Mais il n'écoutait plus personne et il s'est passé des choses très tristes, des gens sont devenus fous, ils ont perdu la tête. Ainsi par exemple, au Kef, c'est un exemple parmi d'autres, il y avait une propriété de quatre cents hectares, bien travaillée le propriétaire n'avait plus qu'à semer. Le gouverneur téléphone à *Ben Salah* pour lui raconter que cette propriété était mal travaillée, la loi permettait de prendre les terres non travaillées. L'état a pris cette propriété et le propriétaire est devenu fou il est depuis à l'hôpital, il a perdu l'esprit. Ce qui est triste aussi c'est que le socialisme est condamné en Tunisie.

Et depuis que *Ben Salah* est en prison, aucun de ceux qui ont travaillé avec lui, qui étaient pour lui, et comme lui ambitieux,

ne l'ont soutenu. Ils l'ont abandonné complètement, ils continuent à travailler, ils sont restés dans le pouvoir.

- C'est ça les hommes !

- C'est ça les hommes. C'est ça la politique. C'est ça la vie. Tu sais, j'ai vu beaucoup de périodes dans ma vie. La plus belle, c'est celle de *Taïeb Mehiri*, c'était un homme honnête, droit, irremplaçable, qui se faisait respecter, dur aussi. Du jour où il a connu *Bourguiba* à l'île de Groix il n'a plus travaillé que pour *Bourguiba* et pour son pays. C'est *Mongi Slim* qui l'avait formé.

- Malheureusement il est mort.

- Oui et depuis sa mort, il n'y a personne pour le remplacer. Vraiment *Bourguiba* n'a pas formé d'hommes. En dix sept ans il aurait dû y avoir cinquante mille *Taïeb Mehiri*.

- C'est grave ! En fait il n'a pas voulu former d'hommes.

- Sûrement.

- Parce que s'il avait voulu, il aurait trouvé. Non ?

- Je le pense, mais plus jeune, *Bourguiba* avait la santé, il avait la force, il ne croyait pas qu'il vieillirait, il se voyait éternel. D'ailleurs il ne reconnaît ni la maladie, ni la vieillesse. Il faut dire qu'il fait jeune pour son âge, jusqu'à ce jour, c'est lui qui voit le plus clair, qui est le plus conscient de la réalité, et même après sa maladie, surtout cette année, moi je le vois bien.

Autour de lui, bien sûr, il y a des gens honnêtes, comme *Hedi Nouira*, par exemple, il est incapable de faire du mal. Mais d'autres...Il y a bien des sanguinaires, j'en suis sûre ! *Bourguiba* ne me croit pas quand je le lui dis, mais je suis convaincue que certains sont capables de règleménts de comptes et même de bassesses.

J'ai trouvé très triste, par exemple ce qu'on a fait à *Cherifa Messadi* qui est une militante de la première heure, qui a combattu, qui a été arrêtée... Et tout le monde sait que *Messadi* quand il

était ministre a toujours été honnête, mais il est passé à l'opposition et parce qu'on n'aime plus le mari on s'acharne sur la femme. On a suscité des témoignages contre elle. Elle se serait servie de la voiture de service, elle aurait fait un puits dans son jardin avec les matériaux de l'état pendant la période où son mari était ministre etc. Elle a été convoquée pour des confrontations...Tout cela parce que son mari est passé à l'opposition...J'en ai été malade pour elle parce que si il y a des comptes à régler, ce qui est vrai, ce n'est pas avec une femme comme elle qu'il faut commencer. Et je ne veux même pas en parler au Président parce qu'on ne sait jamais comment il peut réagir.

Tu vois, on dirait parfois que je suis dans l'opposition... et bien, c'est vrai, pour beaucoup de choses je ne suis pas d'accord et je suis dans l'opposition...

- Et pourquoi pas ?

- Je ne peux quand même pas être dans l'opposition ! Mais il y a des choses qui me dégoûtent d'un côté comme de l'autre d'ailleurs et c'est ça qui me pousse à me retirer de la politique.

Je me dis qu'il y a des gens capables de faire vraiment du mal, d'autres non, mais être ambitieux, vouloir être président de la république, ou premier ministre, qui ne veut pas ? Ce n'est pas un crime. L'autre jour, *Hassen Belkhodja*, à qui je disais, vas-tu prendre le poste de l'Agriculture, m'a répondu, premier ministre ou rien ! Et bien c'est franc, beaucoup d'autres pensent la même chose mais ne le disent pas. *Hedi Nouira* lui, ne voulait pas être Premier ministre, il a accepté pour faire plaisir au Président, mais une fois qu'il y est, il est content d'être premier ministre. C'est humain.

V

- On va passer à tout autre chose ! Comment as tu été amenée à épouser le Président ?

- Et d'abord je dois te raconter comment je l'ai connu. Depuis toujours j'étais nationaliste et pour moi, il était le symbole de la Tunisie, c'était l'homme qu'il fallait voir de près. La première fois que je l'ai rencontré, je devais avoir vingt ans...tu sais, nous sommes un peu parents. J'étais allée chez lui et à cette époque les hommes et les femmes étaient séparés pour les repas. Avec lui, il y avait des hommes qui venaient de l'intérieur du pays et moi, on m'a fait manger à la cuisine et cela m'a frappée, je m'en souviens encore. Il était marié à l'époque, c'est sa première femme qui m'a reçue. Ca m'est toujours resté d'avoir mangé à la cuisine avec les femmes.

Après cela je l'ai revu pendant la guerre. Les allemands avaient occupé le sud de la France et la Tunisie. Ils ont libéré *Bourguiba*, qui était en prison à Marseille et ils l'ont d'abord envoyé à Rome, mais lui n'était pas pour l'Axe et il envoyait des lettres secrètes à Tunis pour leur recommander de ne surtout pas collaborer avec les Allemands. Ici, on disait qu'il était fou, qu'il avait été longtemps prisonnier, qu'il ne mesurait pas la force des Allemands. Mais lui continuait à dire qu'il ne fallait pas marcher avec l'Axe. Les tunisiens qui étaient sans guide, marchaient avec les Allemands surtout par opposition aux français qui étaient les colonisateurs, ils disaient, le principal c'est que les français partent d'ici... après on verra !

Ils voyaient là un moyen de se débarrasser des français, sans voir plus loin.

Bourguiba envoyait des lettres qu'on lisait en cachette et on avait peur...et puis le 8 avril, il a été libéré et il a été rapatrié. Quand il est arrivé, je suis allée avec la foule, à sa rencontre mais l'avion s'est posé à Menzel Bouzelfa ... Enfin le lendemain de son retour, il est venu à Hammam Lif voir sa famille. Moi je suis allée l'attendre avec la foule le matin, et l'après-midi je pensais m'habiller correctement et aller rencontrer le père de la nation. Tout à coup sa belle sœur qui est ma cousine, nous envoie dire que *Bourguiba* était chez elle...J'ai tout laissé et je me suis précipitée comme j'étais. Je me souviens que j'avais une robe de chambre faite dans une couverture militaire, parce qu'à l'époque, il n'y avait pas de tissu et pourtant j'avais préparé ma blouza et ma fouta mais j'ai couru pour le voir. Et tout de suite je me suis aperçue qu'il avait eu un coup de foudre. Il m'a embrassée. Il s'est levé et puis il s'est assis et il m'a encore embrassée et je me suis tout de suite aperçue de ce qui se passait.

- Alors c'était vraiment un coup de foudre ?

- Oui, le coup de foudre.

- Et toi ?

-Moi, pas du tout. Je l'ai trouvé intelligent, il me plaisait comme combattant, j'aimais l'écouter parler, mais je n'ai jamais pensé pouvoir l'aimer autrement. C'est comme si tu m'avais dit, tu vas aimer le roi...

Après cette rencontre, il venait tous les jours chez mes cousins pour me voir...En France, c'est très galant d'embrasser la main d'une femme, mais chez nous, ça ne se fait pas du tout et personne ne m'avait jamais baisé la main. Lui, quand j'allais le voir, il me baisait la main en me disant bonjour...il me faisait le baise main ! J'étais flattée, je me disais, pas possible...un homme m'embrasse la main !...

Les premières fois je la retirais, je ne m'habituais pas mais j'étais flattée quand même...

Bon ! quelques jours après les Alliés sont arrivés. Lui, il se cachait pour que les Allemands, qui le cherchaient partout ne l'emmènent pas avec eux en partant. Un jour, à Bab Souika, il voit des soldats inconnus, c'étaient des anglais. Alors il est allé se cacher à Metouia qui était très sûre pendant la Résistance. Personne ne savait où il était. Moi même, j'étais inquiète parce qu'à un moment, il avait eu l'idée d'aller au devant des Alliés. Pendant un mois je n'ai eu aucune nouvelle. On me disait qu'il allait bien, mais je n'avais aucune nouvelle directement. Il attendait pour revenir d'avoir des contacts avec les français. Il les a eus par l'intermédiaire du consul américain.

- Quand l'as-tu revu, toi ?

- Tout de suite. Dès qu'il est revenu, il est venu me voir régulièrement. Le jour où il est sorti de sa cachette, il s'est voilé pour rentrer à Tunis. Donc, il venait me voir, moi, je dois dire que j'avais peur, je ne voulais pas montrer que j'avais compris qu'il était amoureux, mais j'aimais discuter avec lui, j'étais flattée de discuter avec lui, mais dans ses yeux je voyais bien qu'il pensait à autre chose et il le montrait ouvertement. D'ailleurs, il n'a jamais su cacher quoique ce soit ! Parfois, il y a des discussions secrètes, il dit qu'il ne faut surtout pas en parler devant telle ou telle personne mais c'est lui même qui en parle. Il parle devant tout le monde, il n'a jamais eu peur de raconter ses secrets, il n'a pas de secrets, au contraire, il en fait de la publicité. Je peux te dire que je ne l'ai jamais vu garder un secret !

- C'est peut-être une qualité !

- Sans doute, mais quelquefois, pour un chef d'État, c'est dangereux. Il a toujours été comme ça quand il a confiance ! Ainsi, quand il est entouré de bons conseillers, il est formidable, mais quand il est mal entouré, c'est grave parce qu'il ne pense jamais

qu'on peut lui mentir et dieu sait pourtant qu'il y a des gens qui lui racontent des mensonges. Ils savent ce qu'il aime entendre et ce qu'il n'aime pas. Moi, à ça je n'arrive pas à m'habituer.

- Qu'est ce qu'il dit quand tu lui dis que ce sont des mensonges ?

- Il est très entier, alors parfois, il attrape le téléphone, il fait un scandale. Ça cause beaucoup d'histoires ! je n'ai pas peur des histoires, mais parfois je me dis «de quoi je me mêle»... surtout quand il me dit que c'est à moi que l'on raconte des histoires parce qu'il pense qu'on ne peut pas mentir au chef de l'État et pourtant on est arrivé à lui faire des mensonges graves.

- Quoi par exemple ?

- Par exemple, pendant la période *Ben Salah*, on lui donnait de fausses statistiques qui montraient que les coopératives étaient gagnantes alors qu'elles étaient perdantes...

- Et alors, quand tu lui disais cela ?

- Pendant une longue période il n'a pas accepté, il jugeait que les gens venaient me raconter des mensonges.

- Comment est il arrivé à accepter que c'est à lui qu'on mentait, que les choses n'allaient pas aussi bien qu'on le lui racontait depuis des mois. Comment a-t-il compris ?

- Il s'en est aperçu trop tard !

- Trop tard, oui mais enfin, brusquement il a compris. Comment ?

- Ce qui est drôle, c'est qu'il n'a pas limogé *Ben Salah* pour ce qu'il avait fait mais pour d'autres raisons, bien que beaucoup de gens soient venus lui raconter ce qui se passait, des combattants, des amis. Il ne croyait personne.

Un jour, en 1968, il était alité après son infarctus et son hépatite, il y avait une discussion publique à la télévision entre *Bahi*

Ladgham qui était Premier Ministre, *Ben Salah* et d'autres. Le Président qui regardait rarement la télévision, a voulu voir ce jour là, il était alité, il s'ennuyait. Il a vu que dans la discussion *Ben Salah* injuriait *Bahi Ladgham*. Ce n'était pas le fait qu'il l'injurie qui le choquait mais le fait qu'un ministre injurie le premier ministre, donc l'État, il a eu une réaction violente ! Il a dit qu'il n'admettait pas cela...Le lendemain à 8 heures du matin, il a appelé le Premier Ministre, il lui a dit qu'il avait regardé la discussion ...

Le soir de l'enregistrement, quelqu'un m'avait téléphoné de l'Information que ce colloque était une chose affreuse, à ne pas montrer. J'avais immédiatement téléphoné à *Bahi Ladgham*. Je lui ai dit, Monsieur le Ministre, j'ai appris que ce colloque était une chose affreuse, que le peuple risquait de réagir... Il m'a répondu que ce colloque avait été intéressant et qu'il n'y avait aucune raison de ne pas le passer.

Donc, *Bourguiba* a appelé le Premier Ministre en lui disant d'apporter les papiers nécessaires pour retirer ses quatre ministères à *Ben Salah*. Il lui a dit qu'il ne pouvait pas accepter un pareil comportement et lui a demandé de le signifier à *Ben Salah*. Le Premier ministre lui a répondu, qu'il ne pouvait pas faire cela et que c'était au Président de le faire. Il a eu peur. Le Président a dit, bon je lui téléphone.

Et il a pris le téléphone...Il a commencé à dire que *Bahi Ladgham* allait lui prendre ses ministères et *Ben Salah* parlait... parlait... sans vraiment comprendre ce qui se passait, il disait, demain, je vais à Sfax, après demain à Gafsa et il continuait à parler de son travail. Alors le Président a insisté, il lui a dit, non, je te retire les trois ministères de l'économie, tu garderas celui de l'instruction publique. *Ben Salah* a répondu, dans ce cas, enlevez moi aussi l'instruction publique... Le Président a dit, bon, je te l'enlève aussi, mais il faut faire la rentrée, tu dois rester encore deux mois. Voilà comment les choses se sont passées et pourtant il avait eu une confiance aveugle en *Ben Salah*.

- Après que s'est-il passé ? Parce que non seulement il lui a enlevé tous ses postes mais il l'a mis en prison ?

- D' abord il est resté chez lui.

- Pourquoi est ce que ça a si mal tourné ?

- N'oublie pas que quand quelqu'un est au pouvoir, personne ne parle et que dès qu'il n'y est plus les vagues commencent à déferler...des vagues de gens sont venues raconter au Président....que... et que....alors il a fini par les croire et il l'a fait arrêter.

Et puis *Bourguiba* est tombé malade et nous sommes partis pour Paris.

On a fait un procès à *Ben Salah* pour avoir trompé le Président de la République avec l'intention de prendre le pouvoir. Moi, je pense que s'il a fait cette politique, c'est qu'il y croyait et que s'il voulait le Pouvoir, ce n'est pas autrement que d'autres qui le veulent actuellement.

Enfin, le Président a voulu faire passer *Ben Salah* en Haute Cour pour montrer au peuple qu'il lui avait fait confiance en lui confiant quatre ministères mais qu'il l'avait condamné quand il s'était aperçu qu'on le trompait.

Les juges, d'après moi, ont été honnêtes, parce que s'ils l'avaient jugé pour atteinte à la sûreté de l'État, il risquait d'être condamné à mort. Il a été condamné pour avoir mal géré le pays, à dix ans de prison, c'est beaucoup mais le Président voulait lui, qu'il soit condamné à mort pour pouvoir le gracier, lui . Je lui ai dit, vous n'aurez même pas le temps de le gracier ! Et j'ai tout fait pour le convaincre d'accepter la décision des juges.

Finalement il a accepté le jugement des juges. Il dit maintenant que c'est mieux ainsi mais sur le moment il n'était pas content.

Ce qui l'a vraiment bouleversé, c'est d'écouter le procès de

Ben Salah. Il était à Marne la Coquette, le directeur du Parti lui a envoyé les bandes enregistrées, il a entendu de ses propres oreilles le peuple témoigner, les uns disaient, on m'a fait ci..., d'autres, on m'a fait ça..., certains ont même dit, nous aurions préféré que les français restent, plutôt que de subir le colonialisme de *Ben Salah...* et aussi, si ça n'avait pas été *Bourguiba*, je l'aurais tué... C'est là qu'il a vu qu'il avait fait une grande bêtise et comment, lui vivant, il avait laissé faire une chose pareille. Dans le temps il avait dit qu'un chef d'état qui se trompe doit s'en aller. Il avait dit cela à propos de Nasser, mais lui, voilà, il s'était trompé et il n'est pas parti. Il est resté.

C'est là qu'il s'est aperçu de ce qu'il s'était passé en Tunisie, il était hors de lui !

- C'est là qu'il a voulu qu'on le condamne à mort ?

- Oui, parce que *Ben Salah* à qui il avait fait confiance, l'avait trompé, parce qu'il avait dressé le peuple contre lui. Parce que de ses quarante ans de lutte, il avait l'impression que *Ben Salah* avait tout effacé...

Je vais retourner un peu en arrière. Je me souviens qu'à Hammamet quand *Ben Salah* voulait que *Bourguiba* signe sa proposition de coopératives totales et sur tout le pays, *Bourguiba*, là, avait dit non. C'était au mois d'août 1968 il a dit non, je ferai le socialisme comme le congrès l'a décidé, il faut le faire accepter par le peuple.

Ben Salah, était pressé d'agir. Il voyait que *Bourguiba* était malade et il voulait que ce soit *Bourguiba* qui signe tout ça, couvre tout ça, fasse tout ça, et *Bourguiba* lui a dit, quarante ans de lutte, tu ne vas pas me les effacer en un jour. Non, je ne signerai pas. C'est là que tout a commencé, il a ordonné aux ministres d'exprimer, chacun, ce qu'il pensait vraiment, d'être tout à fait sincère. Cela s'est passé pendant le conseil des ministres, chacun devait voter pour ou contre la politique de *Bourguiba*. Je n'ai jamais vu un conseil des ministres aussi

franc, aussi logique, ils ont vraiment dit ce qu'ils pensaient.

- Et ça, le Président l'a entendu ?

- Non, il l'a su évidemment, mais il ne l'a pas entendu directement...il était très fatigué, on le lui a raconté ...un peu !

Et tout a commencé comme le voulait *Ben Salah* et les choses sont très vite allées mal. Pendant que le Président se soignait en Suisse, on a tiré sur des gens qui s'opposaient aux coopératives. Au Sahel, il y a même eu des morts !

Quand, plus tard, à Marne la Coquette, il a su cela, c'est là qu'il a voulu la condamnation de *Ben Salah.* J'essayais de le calmer, je lui disais que même *Ben Salah* n'était pas au courant de tout, il l'avait dit pendant le procès. *Bourguiba* disait que s'il l'avait su lui, il ne l'aurait jamais accepté !

A ce moment là, il était très déprimé, il se rendait compte qu'il s'était trompé, il était désespéré, il pensait que le peuple allait l'oublier et il est entré dans une phase de dépression grave. Un jour il a dit, peut-être que seul *Ben Salah* a compris à quel point j'étais malade, alors que personne de vous ne s'en est aperçu. En effet, comment ai-je pu lui donner quatre ministères et voilà ce qu'il a fait !

J'essayais de lui donner mon avis, je lui disais qu'en effet avec quatre ministères *Ben Salah* n'était plus jamais dans son bureau, il faisait trois réunions par jour dans des gouvernorats différents, il se déplaçait en hélicoptère pour pouvoir y arriver. Et comme il ne pouvait pas s'occuper de tout, les autres en profitaient. Il était mal entouré, par des arrivistes de toutes sortes....

Tu sais le peuple tunisien n'est pas rancunier. Regarde ce qui se passe avec les français, on a tout oublié, même après *Bizerte*, après tout le reste... Quand un français met les pieds sur le sol tunisien, on dirait qu'on reçoit un parent.

- Le peuple tunisien aime toujours *Bourguiba*, c'est vrai. Mais pour Ben Salah le peuple a-t-il oublié ?

- Non c'est vrai, certains n'oublieront jamais, ceux qui n'ont pas récupéré leurs biens, ceux qui en ont été malades...mais beaucoup ont pardonné, il y a même une pétition en faveur de *Ben Salah*, signée entre autres par des militants, et aussi par des gens de l'opposition. Ils se placent, disent ils, d'un point de vue humanitaire.

- Et le Président, que pense - t-il de tout cela ? Il est au courant ?

- Pas complètement. On lui dit de temps en temps, que certains demandent l'amélioration du sort de *Ben Salah*. Moi même je lui en parle, je ne lui demande pas de le libérer, parce que c'est impossible, ce serait même dangereux pour lui, mais je lui suggère qu'à l'occasion du trois août jour de son anniversaire, il pourrait lui enlever une ou deux années de prison, c'est le geste qui compte...il a été furieux, j'ai quand même continué à lui parler, je lui ai dit qu'il valait mieux que ce soit lui qui fasse ce geste. Il m'a répondu, il m'a trahi, ce ne sera pas *Bourguiba* qui fera ce geste. J'ai dit, pourtant, il vaut mieux que ce soit *Bourguiba* qui le fasse parce que je suis sûre que si un accident vous arrivait, la première chose que ferait un autre président de la République, ce serait de libérer *Ben Salah*. Il m'a répondu, Et bien qu'un autre le fasse, moi jamais. J'ai insisté, ne le remettez pas dans la rue mais au moins changez le de chambre, remettez le avec les autres...

- Pourquoi ? Est-il isolé ?

- Oui et c'est ce qui le tue, il est seul et il ne le supporte pas !

- Il a des livres ?

- Je ne sais pas exactement...mais je sais qu'au début il avait des livres, il voyait sa femme, mais des gens sont venus le dire au Président et lui a dit, mais alors, ce n'est plus une prison, il faut qu'il sente la prison comme moi je l'ai sentie.
Moi, je sais que ce qui ennuie le plus *Ben Salah* c'est la soli-

tude. Même s'il était avec tous les prisonniers, il préférerait. Pour cela, j'ai continué à insister et le Président m'a dit, si vous voulez que je continue à vous respecter, ne prononcez plus ce nom devant moi. Je ne le libérerai pas, c'est une affaire personnelle, il restera en prison tant que moi je resterai en vie. Ce n'est pas *Bourguiba* qui le libérera.

Je dois dire que les avis sont partagés, les uns veulent qu'on le libère, d'autres pensent qu'il faut le laisser en prison.

- Comment le Président a-t-il pris les pétitions pour la libération de Ben Salah ?

- Il accepte les pétitions humanitaires, mais là, il a reçu une lettre signée par de nombreux cadres de la nation, certains très proches de lui, qui fait de *Ben Salah* un martyr et un héros. On lui dit qu'il a travaillé avec sincérité, construit le pays à ses côtés et que tout ce qu'il avait fait était en accord avec le Président. Ils lui demandent purement et simplement de le libérer. Le Président a très mal pris cela. Ils n'ont pas su ou pas voulu lui parler le langage qu'il comprend. Ils l'ont monté plus encore contre *Ben alah*. Il a dit que ceux qui lui avaient écrit ainsi ne le faisaient pas pour des causes humanitaires mais par calcul, qu'ils préparaient le terrain pour sa succession et qu'ils le préparaient pour *Ben Salah*. Il a dit aussi que *Ben Salah* n'a rien construit avec lui, qu'il n'a pas lutté, qu'il n'a pas fait un jour de prison...

Moi, je lui ai conseillé d'améliorer le sort de *Ben Salah* et de lui enlever plusieurs années de prison ; il m'a répondu que la prison le protégeait de la fureur populaire et que s'il était libre il risquait d'être tué, mais aussi que cela risquerait de partager le pays en deux comme l'avait fait *Ben Youssef*. Il veut répondre à cette lettre devant le bureau politique et les cadres de la nation. Cette lettre l'a rendu furieux, il n'accepte pas ce langage et il veut répondre dans un discours. C'est comme si ces gens l'accusaient, lui, il a été très perturbé et il veut répondre publi-

quement au Palmarium. J'essaye de le dissuader de faire venir ces gens et de leur parler. Je voudrais qu'il fasse prendre la décision concernant *Ben Salah* par les responsables. Il ne doit pas décider seul. J'espère quant à moi qu'il sortira de prison et qu'il se tiendra tranquille.

- Que penses-tu, toi, personnellement de Ben Salah ? Quels ont été vos rapports ?

- Je l'aimais bien, c'était un homme intelligent, actif, courageux, mais le pouvoir l'a changé. Il a écarté tous ses amis. Il croyait, lui aussi, tout ce qu'on lui racontait sur les gens. Il s'est ainsi fâché avec ses amis les plus proches, comme *Filali* ou *Abdallah Farhat* et puis j'ai eu de moins en moins de contacts avec lui...

Un soir, le Président était malade, il était au lit après un malaise cardiaque. J'ai dit à *Ben Salah*, allez y doucement, tous les jours il vous voit à la télévision faire des discours, visiter les gouvernorats, prendre sa place, il faudrait un peu ralentir cela, ne serait ce que par respect pour lui. Alors il s'est fâché, il était furieux. A moi il n'a rien dit face à face, jamais, mais aux autres, il disait, elle se mêle de tout ce qui ne la regarde pas. Je n'accepte pas qu'elle mène la barque...enfin beaucoup de choses désagréables. On est resté en froid. Lui non plus il n'écoutait rien. Mais je ne crois pas qu'il ait eu de la haine pour moi...Lui aussi c'est la politique qui l'a rendu comme ça !

- Le pouvoir !

- Oui, le pouvoir

- As-tu eu des conversations intéressantes avec Ben Salah ?

- Nous avons souvent parlé de socialisme ensemble. Je lui disais, je suis une paysanne, comme les autres, je peux vous dire ce qui heurte le peuple, mais il n'écoutait rien. Tiens, une fois, par exemple, ma nièce qui prépare une agrégation, est allée passer quelques jours au Kef, elle a fait une étude sur une coo-

pérative, c'est lui qui le lui avait demandé. Elle a trouvé que c'était une catastrophe, que les ouvriers ne gagnaient rien, elle le lui a dit, mais il ne tenait plus compte de rien. A son procès, et cela m'a étonnée, il a dit, si j'avais su ce qui se passait je n'aurais pas fait tout cela..mais en réalité il savait bien, il savait tout.

- Et avec le Président, il a eu des discussions ?

- Non, non, jamais. Le président croyait tout ce qu'il lui disait, il avait une confiance aveugle en lui. Maintenant, il lui en veut surtout de l'avoir trompé. *Bourguiba* n'est pas mûr pour pardonner à *Ben Salah*... Même pour alléger sa prison, il ne veut rien entendre.

- Après ce qui s'est passé, aurais tu souhaité que le Président se retire ?

- Depuis qu'il est tombé malade, avec l'âge qui vient et aussi avec cette déception causée par *Ben Salah* qui l'a beaucoup affecté, oui je désirais qu'il se retire. J'ai toujours souhaité qu'il parte en beauté. Personne n'a fait plus pour son pays. Je lui ai toujours conseillé de se retirer en beauté ! De laisser sa place, de son plein gré, à d'autres, en restant un conseiller, le père de la nation ! Je voulais qu'il se repose un peu, il a beaucoup travaillé... mais ce n'est pas possible, il ne se retirera jamais ! Tu peux être sûre que s'il y a d'autres élections, il se représentera et il faut bien dire que même fatigué, malade et vieux c'est encore lui le plus conscient de la réalité.

Je ne sais pas si le pouvoir a usé *Bourguiba*, c'est plutôt la maladie qui l'a usé. Vraiment je voudrais qu'il se repose, je voudrais qu'il ne se représente pas.

- Et tu penses qu'il se représentera ?

- Il continuera jusqu'à son dernier souffle.

- Quand tu lui conseilles de se retirer, que dit il ?

- Je le lui dis tous les jours. Il dit, oui, oui, bien sûr, mais je sais qu'il ne le fera jamais et qu'il se représentera aux élections.

- Et quand tu insistes, il se fâche ?

- Non, parce que je le lui dis quand je le vois fatigué, alors, là, il accepte il dit oui, oui, mais je sais qu'il n'en fera rien ! Et puis il faut le dire, il n'a pas formé d'hommes, il a toujours travaillé seul, ou plutôt, il s'est servi des hommes. Un journal a écrit, *Bourguiba* est un mangeur d'hommes. Il travaille avec des équipes, il gagne du temps. Comme on dit en arabe, il prend le jus du citron, je ne dis pas qu'il jette la peau, mais ce qui est certain c'est qu'il prend le jus.

- Penses-tu qu'il est ingrat ?

- Sincèrement...là, tu me pousses... c'est très délicat ...J'ai beaucoup de respect pour lui... tiens...il parle souvent de ses vieux militants...ce sont des paroles... il leur donne des décorations...mais il y en a qui seraient utiles dans cette préparation, cette lutte de l'après *Bourguiba* mais il ne les emploie pas et c'est dommage parce que beaucoup sont très capables et lui sont très attachés.

Sa vraie force, c'est le Peuple. Le peuple l'adore. Tiens, aujourd'hui, il enlèverait *Hedi Nouira* et il mettrait n'importe qui à sa place, le peuple accepterait. Le peuple est prêt à accepter tout de lui et beaucoup de ceux qui sont en place ne seraient rien sans *Bourguiba*.

- C 'est inquiétant pour l'avenir, non ?

- Qu'est ce que tu veux c'est ainsi ! Les vieux partent, les jeunes arrivent. Espérons que les générations qui montent seront capables de faire aussi bien et même mieux que *Bourguiba*.

Les générations qui ont vu le colonialisme, la lutte pour l'indépendance sont déjà indifférentes, alors les jeunes qui ne savent pas ce que c'était... pour eux c'est de l'Histoire, ils ne réalisent

pas ce qui a été fait. Ils pensent que tout ça ce sont des vieilles histoires, des gens dépassés. Il y a un grand fossé entre la jeunesse et *Bourguiba*, maintenant. Avant, il travaillait avec les jeunes. Tous ses contacts étaient avec des jeunes. En France, par exemple, j'étais avec lui, je l'ai vu, à Grenoble et à Paris... Maintenant, il fuit les choses compliquées, il fuit les problèmes. Je lui dis, vous n'avez jamais eu peur des problèmes, appelez de jeunes professeurs, des intellectuels, discutez avec eux et appelez aussi des paysans, des ouvriers et discutez avec eux. Il ne veut pas. Sûrement dans son propre cœur, il se dit, tout ce que j'ai fait pour la Tunisie, ça suffit. Mais moi, je pense que ce qui compte c'est le présent et l'avenir, il ne faut pas vivre dans le passé. Je vois des hommes valables comme *Messadi*, par exemple, qu'il laisse de côté et qui passent dans l'opposition. Il a été le premier à signer une lettre au Président, assez dure. Elle dit, ce n'est pas un Génie seul qui a fait l'indépendance du pays, il y avait une base, il y avait des militants, vous n'étiez pas seul pour obtenir l'indépendance vous avez été aidé par beaucoup d'autres. Elle dit, cette lettre, que quand *Bourguiba* est entré au parti Destourien, il y avait déjà un parti Destourien, le Vieux Destour *Bourguiba* a rénové le Parti mais il y avait une base avant lui.

Mais lui, le Président, il pense que c'étaient des fumistes qui se contentaient d'écrire des protestations. Il pense qu'il a été le premier révolutionnaire et c'est vrai. Accepter de faire couler le sang, ce n'est pas une chose facile. Lui il a été un vrai révolutionnaire, sincère envers son pays, et aussi, intelligent et courageux... très courageux et beaucoup l'ont suivi parce que c'était lui, *Bourguiba* !

- Comment réagit- il quand il reçoit une lettre comme ça ?

- Jusqu'à ce jour il est le seul capable de lucidité, mais il fuit la réalité. Quand il reçoit une telle lettre...bien sûr cela l'ennuie...il pense que quelques personnes dans l'opposition, ce n'est pas grave mais ça l'ennuie. Parfois il me dit, Je sais que

beaucoup attendent mon départ, maintenant, ils ne peuvent rien faire, c'est comme l'eau qui dort. Après moi, ils agiront et ce ne sera pas la Tunisie que j'aurais souhaitée ! ... Peut-être se fait-il du mauvais sang pour rien !

Il ne parle jamais de mort, on dirait qu'il se pense éternel, il n'admet d'ailleurs pas que les gens meurent, soient oubliés. Quand on parle devant lui de travaux sur des civilisations disparues, ça l'agace. Parfois, même pour la religion, nous ne sommes pas d'accord, il n'accepte pas que Dieu ait fait l'homme pauvre et que l'homme doit accepter cela....son sort !

- Il n'est pas fataliste ?

- Il n'accepte pas le Mektoub. Il juge tous ces gens fanatiques et bornés. Mais c'est le peuple... dans chaque religion il y a des règles de conduite, c'est ça la religion. Mais quand on est adulte on est libre de choisir. Il faut donner aux enfants une base, une morale. La religion musulmane surtout, c'est un guide et elle est très civilisée, ce sont les gens qui la rendent fanatique. Ce n'est pas la vérité car si vous étudiez la religion musulmane, vous comprenez que c'est la plus tolérante, la plus simple... mais les hommes !...tiens, quand je vais à la Mecque et que je vois ce qui s'y passe, je trouve ça terrible ! Pourtant, je pense qu'il ne faut pas empêcher le peuple de pratiquer, ça rend les gens encore plus fanatiques. A la Mecque, les plus fanatiques sont les turcs, ils pleurent, ils font des prières et des prières, ils embrassent les pierres, ils embrassent les lieux saints...et tout ça, parce qu'ils ont été privés de religion par Ataturk qui a voulu les couper de la religion par la force. En Turquie, la population m'a paru très religieuse, les gens font leur prière dans la rue parce que toutes les mosquées sont pleines. J'ai voulu faire une prière un vendredi, je l'ai faite dans la rue. Voilà ce qui se passe en Turquie après tous les efforts d'Ataturk !

VI

- Tu me parais inquiète ce matin....

- ....C'est important de redire les choses importantes et ce sont des choses qui me tracassent, le Président n'a plus de contact avec la jeunesse, il y a un très grand fossé et pourtant je crois que s'il entrait en contact avec des jeunes, même les plus acharnés, les plus fanatiques, ou au contraire, les plus athées, enfin toute cette jeunesse divisée l'écouterait, parce que même les jeunes l'aiment, mais quand on est loin de lui, sans contact, que veux-tu ! Cela me fait beaucoup de peine, mais je vois bien qu'il les évite, c'est dommage mais il y a encore plus grave, il s'isole aussi des intellectuels, des professeurs, des gens de valeur qui aiment leur pays qui pourraient travailler avec lui. Mais on lui dit, celui là c'est un communiste, un progressiste... alors il les écarte, il les surveille de près et si on vient lui dire qu'un professeur a fait, par exemple un cours sur le communisme, il peut le faire mettre en prison, et c'est très grave parce que tous ces intellectuels qui sont là c'est qu'ils aiment leur pays et qu'ils veulent travailler pour lui, autrement, qui les empêcherait de partir ? Ils seraient reçus partout à bras ouverts et c'est dangereux de les écarter et de les poursuivre, il y en a qui ont même été ennuyés par la police parallèle et pourtant ils restent dans leur pays. C'est qu'ils l'aiment, non ?

- Parle-moi un peu de ton mariage avec Bourgiba en 1962

- Tu veux faire du folklore ! Ce que je peux te dire c'est que je n'aurais jamais cru que j'allais me marier avec *Bourguiba* !

- Tu le voulais, toi ?

- Non, non, je ne le voulais pas, lui voulait que je divorce, depuis le premier jour et il voulait que je l'épouse. À un moment, je lui ai dit, bon, je divorce mais je ne me marie pas, mais lui voulait que je divorce pour l'épouser et ça je ne le voulais pas ...D'abord, il avait une femme, un fils et puis il était le symbole du pays, "le combattant suprême"et puis je ne voulais pas...simplement je ne voulais pas. Je n'ai jamais voulu l'épouser.

- Pourquoi ne voulais-tu pas épouser le Président ?

- Je ne voulais pas abandonner ma fille. Depuis que ma fille avait trois ans, je disais au Président je me marierai quand ma fille sera mariée, pas avant. Si on aime comme un fou, on peut, peut-être, abandonner ses enfants, mais moi ce n'était pas le cas. Ma fille s'est mariée très jeune, elle avait seize ans et puis l'indépendance est arrivée, je n'avais plus aucune raison de refuser et je l'ai épousé.

- As-tu jamais regretté de l'avoir fait ?

- Il y a beaucoup de choses que j'ai regrettées.

- Quoi ?

- C'est très délicat à dire.

- Par exemple as-tu regretté ce qui s'est passé avec ton premier mari ? Il ne t'avait rien fait.

- C'était un homme modeste, illettré comme moi et pourtant on n'était pas sur la même longueur d'ondes.

- Tu l'aimais bien, mais tu ne l'as pas tellement regretté ?

- Il ne m'avait rien fait et je trouvais énorme de divorcer comme ça ! J'ai un caractère faible, je ne peux pas faire de mal à quelqu'un, ça me semblait énorme... énorme, mais voilà ce qui s'est passé. Je ne me décidais pas à divorcer et un jour

j'étais avec le Président et d'autres personnes de son entourage, quelqu'un lui a dit, vous connaissez le caractère faible de *Wassila*, elle ne divorcera pas et vous vous êtes malade d'amour pour elle et vous voulez l'épouser, il faut essayer de la convaincre (...) alors j'ai compris que tout le monde commençait à se mêler de cette affaire, il fallait que je prenne une décision. Je suis allée voir mon mari et je lui ai raconté ce que j'avais entendu. Je lui ai dit qu'il valait mieux que l'on divorce, que je ne voulais pas qu'il ait de problèmes. Je dois dire que le Président n'a jamais envisagé que je ne l'épouse pas et qu'il attendait patiemment. Maintenant mon ex mari a accepté son sort, il vit dans une petite maison à côté de sa fille, il est heureux, il n'a aucune haine pour *Bourguiba*. Et même parfois je ris avec ma fille, quand nous l'entendons souhaiter pour la stabilité du pays qu'il vive le plus longtemps possible. Nous rions que son père en soit arrivé là...

- Ça prouve qu'il aime son pays.

- Peut être mais ça m'étonne toujours qu'un homme puisse faire des vœux sincères pour un homme marié à son ex femme, pourtant il m'aimait, lui aussi, à sa façon. Enfin c'est une situation qui m'amuse toujours. Ma fille aussi aime *Bourguiba*, elle le défend même pour des choses qui ne la regardent pas, elle prend toujours sa défense, elle insulte les gens qui l'attaquent, cela lui semble tout naturel, d'ailleurs qui n'est pas fier ici que *Bourguiba* existe, mais c'est un homme difficile à vivre. On peut dire qu'il a toutes les qualités en tant qu'être humain, mais c'est un genre à part et vivre avec lui c'est difficile.

- Est ce que tu sais vivre avec lui ?

- Oui, j'ai toujours su. Avant de signer notre contrat, je lui ai dit qu'une chose pourrait nous séparer, je ne supporte pas qu'on crie, qu'on m'insulte, s'il vous arrivait un jour de vous laisser aller à mal me parler, tout président de la République que vous soyez, j'ouvre la porte et je sors, même si je dois aller

en prison. À ce moment là, prison pour prison, je préfère la vraie. Je ne ferai pas les travaux forcés dans un palais !

Il m'a toujours respectée, je suis peut être la seule personne de son entourage, y compris les ministres qu'il ait toujours respectée. Je dois dire que je ne lui donne pas l'occasion de ne pas me respecter.

Enfin...j'ai divorcé et j'avais décidé de rester ainsi, ni pour l'un, ni pour l'autre, je voulais ma liberté, c'était convenu comme ça. Après mon divorce, j'allais beaucoup plus souvent chez lui, je passais des journées, des soirées là-bas. Lui il avait des scrupules parce qu'il m'avait fait divorcer et qu'il continuait à voir sa femme et qu'elle venait le voir et que dans les cérémonies officielles c'était elle qui était présente.

- Et toi, cela t'ennuyait ?

- Pas du tout ! J'avais ainsi ma liberté et aussi, j'ai beaucoup de respect pour sa femme, elle était dans la lutte à ses côtés et maintenant c'est une femme âgée.

- Alors, qu'est ce qui s'est passé ?

- A ce moment là il y a eu la bataille de *Bizerte.* Pendant ces trois jours je me suis occupée des réfugiés. Il y a eu des morts et des blessés.

Et puis un jour, je rentre à midi et le président me dit, le Procureur de la république est allé voir ma femme et j'ai demandé le divorce. J'ai été très étonnée, je lui ai dit que ce n'était pas le moment, nous avions des blessés et des morts, ce n'était vraiment pas le moment de penser au divorce. J'ai compris qu'il voulait justement faire passer cette chose difficile, la camoufler sous les événements graves des bombardements, des blessés... les gens étaient trop occupés par tout ça pour faire très attention à des histoires de divorce. Ainsi les gens n'ont pas eu le temps d'en discuter. Il a donc obtenu son divorce. Lui libre et moi libre, il a dit, maintenant il faut qu'on se marie. Alors là, j'ai quitté le Palais du Premier Juin bien décidée à ne jamais

revenir, je disais, même si le plafond me tombe sur la tête, je n'épouserai pas *Bourguiba* !

- Et pourquoi ne voulais tu pas ? Peur pour ta liberté ?

- Non, non, je suis libre. Je voyage, je sors, il ne m'a jamais ennuyée de ce côté là...mais cela me semblait énorme !

- Tu as eu peur de lui ?

- J'ai senti le poids d'une énorme responsabilité. Être l'épouse d'un chef d'état ce n'est pas facile et *Bourguiba* n'est pas un homme facile. Les gens ne le connaissent que quand il rit, quand il discute. C'est vrai qu'il est sympathique et très intelligent mais dans l'intimité ce n'est pas un homme facile. Pourtant je le connais depuis trente ans et je dois dire qu'il m'a toujours respectée... De temps en temps quand je ne suis pas contente, il me dit, ah tu boudes ! Et quand je suis en forme, il me dit, ah tu es beaucoup plus sympathique comme ça. Quand je boude je ne dis pas un mot, je reste là sans parler. Je suis là, la femme du Président de la République, c'est tout.

- Donc tu ne voulais pas te marier avec lui ?

- Non, jamais, d'ailleurs je le lui disais à lui. Il le savait et il dit parfois à ses amis, elle ne voulait pas se marier avec moi !

- Lui il t'aime vraiment ?

- Lui, jusqu'à ce jour, amoureux fou ! Je suis vraiment tout pour lui, je ne sais pas si c'est de l'amour ou autre chose mais je sais que je suis tout pour lui.

- Et toi ?

- Qu'est ce que tu veux dire ?

- Est-ce que tu as... est ce que tu as eu pour lui de l'amour ?

- Écoute, ce n'est pas question d'aimer ou de ne pas aimer. J'ai toujours respecté le symbole *Bourguiba*. Pour moi, c'est tout,

je ne peux pas distinguer entre l'amour et le respect et l'admiration. Il me plaît d'être avec lui. Si tu restes un quart d'heure avec lui, tu n'as plus envie d'être avec un autre parce que la différence est tellement grande. J'appelle cela de l'amour.

Tiens, je te raconte, il me dit, dis-moi que tu m'aimes, je veux l'entendre de ta propre bouche, tu ne me l'as jamais dit...Je lui réponds que c'est mon caractère. Si je vis avec toi, c'est que tu me plais, mais je ne peux pas dire, chéri, je t'aime ça je le laisse à d'autres...Lui, il le dit !...Tu sais, l'homme, la femme, ce n'est pas la même créature. La femme pour l'homme c'est une nécessité, c'est de la possession. Il m'aime, je sais, il ne peut pas se passer de moi. Si je prends huit jours de congé, pour lui c'est le vide total, surtout maintenant qu'il a vieilli, il ne veut pas être seul... Mais l'homme, cette autre créature, veut tout pour lui tandis que la femme...je ne sais pas...elle donne...il me semble que c'est ça...

- Tu veux dire qu'il est trop possessif ?

- Oui, oui ...Et puis, les femmes, ici, tu sais...Jeune fille on est séquestrée par les parents. Une fois mariée, on est séquestrée par un mari jaloux qui ne laisse pas sa femme libre un jour...et si la femme est divorcée ou veuve elle retombe sous l'autorité de ses parents. La femme n'est jamais libre !

- Et toi tu veux ta liberté.

- C'est à dire que je veux la liberté d'aller me promener où je veux, quand je veux... J'aime beaucoup la campagne, l'agriculture. J'aime aller à la ferme, bien sûr, maintenant, les possibilités sont moindres parce que *Bourguiba* est le chef de l'État, il a toujours besoin de moi, mais moi, je suis un peu bohème, un jour là, un jour là et demain, tu peux me voir dans le Sud, au Sahara ou ailleurs, j'ai toujours été comme cela !

- Si tu veux bien, revenons à ton mariage, au moment où tu as décidé de fuir à tout jamais. Pourquoi ?

- Parce que je ne voulais pas me marier avec lui. Et puis je savais que les militants étaient contre et je ne suis qu'une femme, j'ai eu peur, j'ai reçu des lettres de menace. Même dans son entourage, dans sa famille, ils étaient contre. La seule personne de son entourage qui a toujours été parfaitement correcte avec moi, c'est son fils, il m'a toujours respectée, il a toujours été très bien avec moi, peut-être est ce dû à son éducation, c'est sa mère qui l'a élevé, son père était toujours absent, ou loin, ou en prison. Enfin jusqu'à ce jour son fils ne m'a jamais dit un mot de travers. Quand il vient, il est chez lui chez son père, pourtant il ne prend pas même un journal sans me prévenir, J'apprécie les rapports que j'ai avec lui. Bien sûr c'est qu'il respecte en moi la femme de son père mais il pourrait ne pas m'aimer, je pourrais le comprendre, pourtant je n'ai jamais ressenti d'hostilité de sa part, je crois qu'il m'aime bien, comme on aime une amie.

- Donc à cette époque, les gens ont essayé de t'empêcher de l'épouser ?

- Je recevais des lettres de menace tous les jours...On m'écrivait, il ne te reste qu'un mois à vivre...

- Anonymes ?

- Oui, anonymes. Toujours anonymes. J'ai donné ces lettres au Président, à la police. Enfin je crois que l'entourage y était pour beaucoup, d'autres aussi, bien sûr. Malgré ça, je ne suis pas partie, je trouve que j'ai été courageuse...J'ai reçu un jour une lettre me disant que je serai tuée avant quatre jours.

- C'est agréable !

- Non...mais, tu sais, les lettres anonymes !...

- Et officiellement, les membres du gouvernement, les gens du Parti ? Ils étaient contre ton mariage ?

- Non, au contraire, parce que *Bourguiba* avait demandé aux

vieux militants, *Hassen Ben Abdelaziz, Bechir Zarg Layoum*, etc ... ils ont tous été d'accord. Ils aiment beaucoup le Président, ils préféraient qu'il soit marié, tranquille...

- Bon, mais toi, tu étais partie pour ne pas revenir. Pourquoi es-tu revenue ?

- Je suis restée absente huit jours, et puis il y a eu la fête de l'Aïd Es Seghir, la fin du Ramadan. Tout le monde me disait que le Président était très malheureux, que ce n'était pas juste, pas correct, même ma famille, même mon frère, ma mère, ils me disaient qu'il fallait aller lui souhaiter la fête...et de là...

- ...Tu y es toujours...

- Et de là c'était la fête pour la fête... Je suis toujours en fête maintenant !

- Tu as donc accepté de te marier.

- Nous étions libres tous les deux. *Taieb Mehiri* était vivant, je l'estimais beaucoup, lui, *Hamadi Badra*, d'autres, m'ont conseillé de me marier. Ils me disaient que dans l'avenir, pour l'histoire, pour la mémoire de mon père, pour mes enfants et petits enfants, c'était mieux de me marier. Ils cherchaient toujours quelque chose pour me convaincre !

- En somme il y en avait pour tout le monde sauf pour toi là dedans.

- Oui, ils me disaient, plus tard on parlera ou de la maîtresse de *Bourguiba* ou de sa femme, et je dois dire qu'une chose m'a beaucoup choquée. Un jour ma mère est venue me voir, et j'ai entendu l'entourage de *Bourguiba*, sa famille dire, c'est l'entremetteuse qui arrive !(en arabe : la tahana). Quand j'ai entendu de mes propres oreilles ma mère insultée à cause de moi, j'ai été prête à tout faire pour la rendre heureuse et ma mère qui aime beaucoup *Bourguiba* était pour le mariage dès le début. Ma fille ne m'a créé aucune difficulté, elle était majeure, avant je n'aurais pas pu la laisser. *Bourguiba* aussi a demandé

à son fils. Je n'avais plus aucune raison de ne pas l'épouser. Trente ans avant, quand ma fille avait trois ans, il voulait déjà m'épouser. Je me souviens que je lui avais dit, comme si je lui opposais une impossibilité, comme quelque chose qui n'arriverait jamais, que je me marierais avec lui quand il y aurait l'Indépendance ! Et c'était arrivé ! Donc j'ai accepté !

Je me suis mariée et je n'oublierai jamais les battements de cœur que j'ai eus le jour de mon mariage. Je croyais que mon cœur allait sortir de ma poitrine, quand je suis entrée avec le Président, devant tout le tribunal et toutes les personnalités. Je devais signer le contrat. J'avais déjà signé un contrat de mariage dans ma vie et là brusquement je ne savais plus si je devais signer *Wassila Ben Ammar* ou *Wassila Bourguiba* alors j'ai signé simplement, *Wassila*

- Comme les reines.

- Oui, *Wassila*, c'est tout. Alors après, il a fallu rectifier, c'était *Wassila Bourguiba*, bien sûr !

Au temps du Prophète, les filles gardaient le nom de leur père, d'ailleurs avec mon premier mari j'avais gardé mon nom de jeune fille. Pourquoi veux-tu qu'on abandonne le nom de son père au bout de dix huit ans, mais avec *Bourguiba* je n'ai pas pu le faire. Pourtant c'est une chose que je voudrais voir rétablie en Tunisie. En Orient, au Koweït par exemple, la femme peut garder le nom de son père et je trouve ça bien.

- Est-ce que tu t'es remise facilement des émotions de ce mariage ?

- Avec le temps, oui, j'ai pris l'habitude. Il y a de l'affection, du respect, mais je suis entrée dans un engrenage, dans une vie que je n'aurais pas souhaitée. J'aime la liberté, je ne peux pas accepter vraiment de vivre dans un Palais, de rire quand il faut rire ; il faut être diplomate, parfois hypocrite et moi, je suis de caractère entier, si je pleure, je pleure devant tout le monde et

si j'ai envie de rire je ris même avec le jardinier du Palais.

- Tu ne t'habitues pas à la vie de Palais ?

- Je ne m'habitue pas. Pour moi c'est une cage. Quand le Président se repose, parfois je sors, même pour quinze minutes, je vais par exemple sur la route de Gammarth, voir la mer, la nature, je revis. Je ne m'habitue pas vraiment à être la femme du Président de la République, à mon âge pourtant, je devrais être habituée.

- Je te comprends mais il y a tout de même des avantages, tout ne t'ennuie pas dans cette vie là ?

- C' est vrai que ce n'est pas une vie monotone.

- Donc tu ne t'ennuies pas ?

- Je ne peux pas dire que je ne m'ennuie pas, je fais les choses par devoir.

- Et les voyages ?

- Les voyages officiels sont très protocolaires, on ne profite pas du voyage. Bien sûr c'est intéressant, il y a les contacts avec les étrangers, des gens nouveaux. Par exemple j'ai aimé mon dernier voyage à Paris. Là je comprends la langue, on n'est pas des étrangers, on est de la même famille. C'était un voyage très sincère dans tous les domaines. Les gens se sont occupés de moi très gentiment, Madame Bettencourt et son mari et j'ai beaucoup aimé *Chaban-Delmas* et sa femme, ils sont très sympathiques et amicaux, ils sont amoureux l'un de l'autre et là j'ai vu des gens vraiment amoureux. Nous sommes sortis ensemble, c'est elle qui s'est occupée de moi, nous avons ri, plaisanté, c'est une femme très bien. Cela m'a fait de la peine quand il n'a plus été premier ministre mais peut être sont ils plus heureux comme ça.... Il me disait, je ne sais pas comment a fait ma femme, j'ai quatre enfants et elle en a quatre et elle est

arrivée à en faire des frères et des sœurs ! Ils s'aiment beaucoup entre eux et regardez comme elle est charmante...C'était simple et sincère. Je les ai beaucoup aimés.

- Tu as été reçue à l'Élysée par Pompidou. Comment cela s'est il passé ?

- Très simplement. Ce qui m'a frappée c'est qu'ils étaient tous vraiment amicaux, ils nous ont reçus de bon cœur et ils sont restés des amis.

- Y a t-il eu des faits amusants ?

- Les anecdotes, c'est toujours critique alors je ne veux pas t'en raconter, en plus ceux dont je te parlerais peuvent devenir Président ou Premier ministre. Je ne peux rien raconter.

- S'il y a eu des anecdotes amusantes, tu peux les raconter. Nous ne dirons rien de méchant.

- Bon, tiens par exemple, un soir j'étais à côté de *Chaban-Delmas*, une femme est entrée avec un chapeau posé droit sur sa tête, très sérieuse et elle s'est assise juste en face du Cardinal. C'était frappant, ils étaient pareils. J'ai dit à *Chaban*, vous voyez cette femme, c'est le cardinal en chapeau... Et nous avons eu tous les deux le fou rire ! Un autre jour nous étions sur un bateau mouche, et j'ai demandé qu'on appelle Nabila (ma fille). Ils m'ont apporté une serviette (mandila). Pendant ce voyage j'ai été détendue, on a beaucoup ri et pourtant j'étais partie angoissée pour ma sœur qui avait eu un grave accident de voiture et qui était à l'hôpital. Ils m'ont un peu fait oublier mes angoisses mais si j'étais partie en forme ça aurait été encore mieux !

- Et le Président, il était heureux ?

- Très heureux... voir sur les Champs Elysées flotter les drapeaux tunisiens... Aller sur la tombe du soldat inconnu... Après avoir tant lutté c'était quelque chose de très important pour lui ! Il a été très heureux.

VII

- As-tu aimé quelqu'un dans ta vie ?

- Si aimer quelqu'un c'est tout abandonner pour le suivre, ne plus avoir les pieds sur terre, alors, je n'ai jamais aimé. Si je suis arrivée à raconter tout ce que je t'ai raconté, c'est que je n'ai jamais aimé follement. Je peux dire que j'ai éprouvé de l'affection mais que je n'ai jamais eu envie de tout abandonner pour quelqu'un, de partir n'importe où quitte à gagner ma vie, non cet amour là, je ne l'ai jamais connu. D'ailleurs, il faut être honnête, je n'en ai pas eu l'occasion. Je me suis mariée, j'ai eu un enfant. J'avais trente six ans quand *Bourguiba* est tombé amoureux de moi, qui à ce moment là aurait osé m'approcher en Tunisie ? Tous les hommes me fuyaient. Quel courage il aurait fallu à un homme pour m'approcher. Il m'a condamnée pour toute ma vie... . Il m'a condamnée pour toute ma vie.. ! Je n'ai eu aucune possibilité d'aventure à part cette aventure là qui a été une aventure sage, pour moi. Quand je vois des femmes amoureuses, je suis étonnée de voir où elles peuvent parfois en arriver ! Moi, c'est dans mon caractère, j'ai beaucoup de caractère, beaucoup de dignité, même si j'avais aimé quelqu'un, je ne l'aurais pas dit. Même avec *Bourguiba*, si j'ai eu des faiblesses, je ne lui ai pas dit, je ne peux pas dire des mots d'amour, ce n'est pas dans mon caractère mais peut être n'ai je pas vraiment aimé. Cela le blesse beaucoup d'entendre cela. Je l'aime beaucoup comme homme, comme symbole, j'ai énormément d'affection pour lui, cela c'est de l'amour, on ne peut pas le nier mais l'Amour des films, je ne l'ai jamais connu. C'est

pour cela que quand je vais à Paris je me précipite sur les films et les pièces de théâtre d'amour. J'aime sentir ces sentiments là.

- Que tu dis n'avoir jamais éprouvés ?

- Jamais mais au cinéma et au théâtre, je les ressens. Par exemple quand j'écoute *Oum Kalthoum*, elle chante des poèmes et moi, et moi en l'écoutant, on dirait que j'ai aimé, que j'ai abandonné ou que j'ai été abandonnée, que j'ai retrouvé mon amour ou que je ne l'ai pas retrouvé.. Il y a une chanson où une femme abandonnée par son mari se souvient du dernier anniversaire où ils étaient ensemble, et maintenant, pour ce même anniversaire elle est seule. J'ai pleuré en écoutant cette chanson, c'était comme si j'avais un mari qui m'avait abandonnée, je ressens tous les sentiments de cette femme... et puis beaucoup de femmes me font des confidences, beaucoup de jeunes surtout et je participe à leurs histoires, je ne donne jamais raison aux hommes.

- Est-ce que tu comprends les jeunes ?

- Ah oui ! Je vis avec les jeunes, moi je n'ai pas pu profiter de ma jeunesse, j'ai été heureuse mais toujours sous la tutelle de mes parents ou d'un mari, alors j'aime que les jeunes en profitent. Ils comprennent mieux la vie, ils ont plus le sens des responsabilités, ils sont au courant des dangers.

- Cela ne te choque pas la manière dont vivent les jeunes ?

- Non, non, au contraire, je les pousse à se libérer, à faire l'expérience de la vie même si les filles doivent avoir un ami. Je leur conseille de faire une expérience avant de se marier. Il vaut mieux vivre avant qu'après le mariage. Si je leur donne ce genre de conseil, ce n'est pas pour les pousser dans le mauvais chemin, mais parce que je suis convaincue que c'est un meilleur chemin, je leur conseille de faire attention, de ne pas faire de bêtises mais de faire leur expérience avant de se marier. Après, c'est mauvais de détruire son foyer. Il faut agir en

connaissance de cause. Bien sûr, il peut y avoir des accidents, mais moins, j'en suis sûre qu'avec les anciennes façons de faire. Cela aussi dépend du milieu dans lequel on a été élevé. Ainsi je connais une fille dont le père n'a jamais été croyant, il insultait Dieu, le prophète et les traditions, un jour sa fille a épousé un français, ça n'aurait pas dû le frapper étant donné ses convictions, et bien il a été l'homme le plus malheureux, il a très mal pris cela. La fille on ne peut pas le lui reprocher, on ne lui a rien appris de la religion, des traditions, de la patrie ! Et le jour où elle vit ce qu'elle a envie de vivre, on la renie ! L'instruction que l'on reçoit dans sa famille compte beaucoup, mais aussi l'instruction qui ouvre les idées. Mais souvent les jeunes les plus instruits sont les plus naïfs.

- Que penses tu de l'éducation des filles par rapport à celle des garçons ?

- Je trouve que les filles évoluent beaucoup plus sainement que les garçons. Souvent les garçons se conduisent comme des voyous, ils ne sont pas sûrs. Ils ne pensent qu'à se vanter qu'ils connaissent telle ou telle fille. Les filles ont le sens de la camaraderie, pas les garçons. Si elles tombent amoureuses, elles doivent se méfier parce que les garçons sont souvent malhonnêtes.

Il est dommage que dans les écoles on instruise les élèves sans les éduquer, il faut dire que la plupart des maîtres n'ont pas plus d'éducation que leurs élèves. Un jour, dans une école, j'ai vu un maître qui mangeait un casse croûte pendant la classe. Il y avait des taches d'huile sur les cahiers qu'il corrigeait, les élèves aussi mangeaient leur casse croûte en classe et pourquoi pas, puisque le maître le faisait ?

J'ai dit au président que le ministère devrait s'appeler, de l'instruction publique et pas de l'éducation nationale, parce qu'il n'y avait aucune éducation de faite.

L'éducation doit se faire dans les familles et ça n'est pas

toujours le cas, mais je dois quand même dire que je suis frappée de l'évolution, au moins dans certains milieux, les jeunes racontent leurs histoires à leur mère et de leur côté les mères font beaucoup d'efforts pour comprendre leurs enfants. Quand on pense au chemin parcouru depuis leur enfance, c'est impressionnant, ma mère par exemple, est tout à fait différente dans sa façon d'être, entre ce qu'elle a été avec moi et ce qu'elle a été avec ma sœur qui a quatorze ans de moins que moi et surtout ce qu'elle est avec ses petits enfants ; d'eux, elle admet tout, elle est plus en avance que moi ! La seule chose qu'elle n'admet pas c'est qu'une fille épouse un non musulman, elle dit, je préfère mourir que de voir cela, elle est très religieuse, si elle aime quelqu'un elle veut qu'il meure musulman. Je lui dis, mais qui te dit qu'il ou elle veut mourir musulman ? Elle répond, pour moi, il n'y a rien de mieux que d'être musulman, je souhaite à qui j'aime ce que je considère comme le meilleur !

- Trouves tu normal qu'on accepte qu'un garçon épouse une étrangère et non l'inverse ?

- C est vrai, ce n'est pas juste, moi, je suis pour les mariages mixtes, c'est bon pour la race, c'est comme pour les animaux, les bons croisements font les bons produits, mais pour l'éducation des enfants, c'est très, très compliqué, cela fait aussi des problèmes de langue.

- Pourquoi est-ce un tel scandale qu'une fille épouse un non musulman ?

- C' est vrai que cela fait scandale et pourtant même juridiquement, la loi est la même pour un garçon et pour une fille. Les municipalités marient tous les couples mixtes, il y a eu des quantités de filles mariées à des étrangers, mais la société ne l'accepte pas !

- Pourquoi ? Par exemple, toi l'acceptes tu ?

- Mais non, c'est peut être bête, mais moi non plus, je ne l'accepte pas. Si un garçon épouse une étrangère, il la ramène en Tunisie, une fille qui épouse un étranger est perdue pour son pays, c'est un coup pour nous tous.

- Pour toi n'est ce vraiment que pour cela ? Est ce que cela te fait le même effet si une fille épouse un marocain que si elle épouse un français ? Crois tu que les gens soient aussi scandalisés ?

- Non c'est vrai ! Le scandale c'est quand une fille épouse un non musulman. Si elle va avec un non musulman, c'est qu'elle n'est pas musulmane et les gens sont scandalisés. C'est une question de religion. Alors d'un côté c'est un scandale pour les gens et de l'autre ce scandale est légal puisque la loi l'autorise.

Je dois dire qu'il y a de plus en plus de ces mariages et la plupart de ces ménages vivent en Tunisie, les gens vont probablement s'habituer, mais pour moi, cela reste triste et difficile à admettre.

VIII

21.12.72

- Tu arrives de la chambre du Président et tu me parais énervée et même bouleversée. Que se passe-t-il ?

- Ces jours-ci, je suis un peu inquiète parce qu'il est très, très excité et je n'aime pas quand il est ainsi, excité, impatient. Il commence à travailler à six heures du matin, il reçoit des coups de téléphone de partout, il téléphone à ses ministres, il travaille sans arrêt, fait des projets...

- Dis-moi ! Il a fait une véritable révolution, l'autre jour !

- Le discours impromptu en réponse à *Kadhafi* ! Oui, c'était un chef d'œuvre, je ne te dis pas le contraire, mais ça l'a secoué, il a vidé son cœur mais ça ne l'a pas soulagé, au contraire il est plus bouleversé. Au lieu d'être optimiste cela l'a rendu pessimiste.

- Il ne fait quand même pas une dépression ?

- Non, non mais je ne veux pas qu'il perde le bénéfice de ces trois années qu'il a passées à se soigner je suis un peu inquiète...

- Peux-tu me parler de cette visite de Kadhafi ?

- Je n'ai pas assisté aux rencontres parce que je m'occupais de madame *Kadhafi*.

- Ce n'était pas prévu que le Président fasse un discours ?

- Non, je n'étais pas à la maison quand il est parti pour répondre. J'étais à Korbous avec Madame *Kadhafi*, nous avions passé la journée là bas et nous écoutions à la télévision le discours de *Kadhafi*, je veux dire, du Colonel. Il veut qu'on l'appelle Colonel, pas président ! Quand j'ai entendu ce qu'il disait, j'ai été sûre que le Président allait prendre la route pour lui répondre. C'était arrivé une fois, le fameux cinq juin, au moment de la guerre en Palestine, il y avait une manifestation dans la rue, les gens ont brûlé des voitures. Quand le Président a entendu les discours de *Ben Salah* et de *Mongi Slim*, il était encore en convalescence de son infarctus, il a demandé une voiture pour descendre, il a dit, je dois y aller, je ne peux pas laisser cette impression sur la foule. *Mongi Slim* avait dit en substance, ne criez pas ainsi, ce n'est pas cela qui libérera la Palestine ! Enfin un discours comme *Mongi Slim* lui-même, calme et raisonnable.

J'étais donc sûre que si le Président avait entendu le discours de *Kadhafi* qui faisait appel aux jeunes, etc ...il était déjà parti pour répondre ! Je n'ai pas été étonnée non plus de ce qu'il a dit. Il a été extraordinaire et dur. C'était un chef d'œuvre de discours, un exemple pour les pays arabes, pour les tunisiens d'abord mais même pour l'Europe ! Qu'est ce que tu veux, il y a des vérités que personne d'autre ne peut dire. Tu ne trouves pas un autre que *Bourguiba* pour dire de telles choses et dans ce cas particulier, il était vraiment le seul à pouvoir le faire. Il a pu répondre de chef d'état à chef d'état, un ministre ne pouvait pas se permettre de prendre ce genre de responsabilité. D'ailleurs, il y avait des risques, j'ai même eu l'impression, à la télévision que quelqu'un de l'entourage de *Kadhafi* le poussait à se retirer, à ne pas accepter le discours de *Bourguiba*. *Kadhafi* a bien fait de garder son sang froid, de ne pas se retirer, de ne pas signer sa défaite, s'il était parti cela aurait créé un incident diplomatique, c'était l'échec de son voyage en Tunisie

et pour nous ce n'était pas bon non plus. Quoiqu'il en soit, c'est le *Bourguiba* de toujours qu'on a entendu là. Il faut dire que *Kadhafi* a agi étrangement, il ne vient à l'idée de personne en voyage officiel, invité dans un pays étranger de s'adresser directement au peuple, on n'a pas l'habitude de voir cela. Il pouvait faire des conférences de presse, parler au Parlement, mais directement au peuple, non !

- Pourquoi a-t-on accepté qu'il le fasse ?

- Voilà ce qui s'est passé. Il voulait faire un discours à l'Université. Le Président a refusé. Il a dit, on ne peut pas donner un micro à quelqu'un comme ça, sans savoir ce qu'il va dire surtout pour s'adresser à la jeunesse. Alors on a organisé une discussion à l'université avec des professeurs et des étudiants. Il n'a pas voulu y aller parce que c'était un public choisi d'avance. Ce qu'il n'a pas compris c'est que c'était aussi pour sa sécurité, on ne peut pas laisser entrer n'importe qui sans contrôle. On a voulu échanger des discours au dîner officiel il n'a pas voulu d'échange de toasts, sous prétexte que nous, les musulmans, on n'échange pas de toasts, les toasts c'est autour d'une coupe de champagne, a t'il dit... mais on pouvait aussi bien le faire sans coupe de champagne, autour de n'importe quoi, un verre d'eau ! On n'a donc pas porté de toast. Il n'a pas non plus voulu aller au Parlement...Enfin finalement, on s'est mis d'accord sur une réunion au Palmarium. Il y avait deux mille personnes, dont de nombreux militants, on lui a donné la parole et voilà ce qui s'est passé, il a dit tout ce qu'il pensait et en écoutant, j'étais sûre que *Bourguiba* allait se rendre au Palmarium et lui répondre !

- Tu as donc entendu tout cela à la télévision ?

- Oui, oui et j'ai eu chaud, à un moment j'ai craint une rupture, mais enfin *Kadhafi* a continué sa visite comme si de rien n'était, il a fait une conférence de presse et il a été visiter Sousse et fait tout ce qui était prévu. Ce qui va se passer dans

l'avenir, on ne peut pas le prévoir.

- Comment le Président est il revenu de cette séance ?

Très content mais très énervé et depuis il est de plus en plus excité, alors je suis un peu inquiète.

- Pour en revenir à Kadhafi, on dit beaucoup de choses, en particulier au sujet de sa position, vis à vis des femmes. Quel est ton avis ?

- Ici il a fait vraiment un effort. Au dernier moment nous avons appris qu'il venait avec sa femme et son bébé de six mois. Ce n'était pas prévu. Nous avons demandé à l'ambassade de Libye si madame *Kadhafi* participerait aux cérémonies officielles, ils ont répondu que oui, alors nous avons organisé comme d'habitude un dîner avec le corps diplomatique. A la dernière minute le chef de cabinet est venu nous dire que le président *Kadhafi* n'avait pas compris que les femmes participaient au même dîner que les hommes et qu'il ne voulait pas que sa femme y assiste... J'ai répondu que je pouvais déléguer quelques femmes pour dîner avec elle mais que moi, ayant invité le corps diplomatique, j'étais obligée d'être présente. Il y a eu de longues discussions, de nombreuses allées et venues des directeurs de cabinet. *Kadhafi* a fini par accepter que la moitié de la table soit réservée aux hommes et l'autre aux femmes, les femmes étaient ainsi symboliquement séparées. Pour accepter cette situation il lui a fallu faire un effort énorme, plusieurs fois, pendant le dîner, il s'est penché vers sa femme et il lui disait, Safia, tu manges devant des hommes ! Mais ça ne s'est jamais vu ! Tu oses manger devant des hommes ! Alors, moi je lui ai dit... mais enfin, nous sommes des êtres humains, nous ne sommes pas des chevaux (je n'ai pas osé lui dire, nous ne sommes pas des vaches !) pourquoi ne mangerions nous pas avec vous ? Nous avons le droit de lutter avec vous, de manger avec vous, de participer à toutes les activités avec vous, dans tous les domaines. Nous sommes d'ailleurs, nous les femmes

plus de la moitié de la population du monde.

- Qu' est ce qu'il t'a répondu ?

- Il a ri. Il a été très simple très gentil même, il riait très gentiment.

- Et sa femme ?

- Elle paraissait plutôt contente, un peu gênée parce qu'elle n'avait pas l'habitude... Il faut dire que nous non plus, il n'y a pas si longtemps, nous n'avions pas l'habitude. Nous en étions exactement là il y a trente ans ! Je suis sûre qu'eux aussi vont évoluer, bien qu'il n'ait pas l'air d'être prêt à cela et ce n'est pas le genre d'homme qui fait les choses malgré lui. Enfin, là, il a fait des efforts, sa femme n'était pas voilée, nous sommes allées dans les souks et partout ainsi. Il dit qu'il veut faire les choses lentement, commencer par envoyer les filles à l'école, le coran dit que l'homme et la femme doivent être égaux devant l'instruction.

- En somme, ici, le Colonel a subi deux agressions, celle du discours impromptu de Bourguiba et celle du dîner officiel !

- Oui et je dois dire qu'il a finalement accepté le tout très gentiment.

- Est ce qu'il sait rire ?

- Oui oui, il a l'air gentil, entier. Bien sûr je ne sais pas ce qu'il a derrière la tête, mais comme ça, il a l'air gentil. C'est un soldat pas un homme politique.

IX

- Parle moi des pays du Moyen Orient que tu as visités.

- J'aime beaucoup Le Caire. J'aime beaucoup les Égyptiens qui sont très gais. Le peuple est pauvre mais il n'a pas faim, c'est quand on a faim qu'on est vraiment malheureux. Ils peuvent se nourrir avec peu d'argent, de fèves, d'huile, de fromage. Ici, les gens peuvent avoir faim et ils deviennent aigris et misérables. Là bas la misère existe mais les gens m'ont paru garder la joie de vivre.

Le Caire, je le connais depuis 1948, depuis Farouk. *Bourguiba* était exilé là bas et je suis allée le voir. J'y ai passé quatre ou cinq mois et j'ai fait mon premier pèlerinage à la Mecque en passant par l'Égypte. J'étais partie avec mon premier mari et ma mère pour faire ce pèlerinage. J'ai toujours gardé la même impression de l'Egypte de Farouk, avec la même classe ouvrière que maintenant, aussi pauvre, ça n'a pas changé. Ce qui a changé c'est qu'il n'y a plus de Pacha. Ils ont disparu. C'étaient des gens très raffinés, très civilisés, leurs maisons étaient comme les hôtels particuliers de Paris, mais j'avais été frappée de la façon dont la femme d'un pacha que j'ai connue traitait ses domestiques, c'était de l'esclavage... des petites filles de douze, treize ans étaient debout jusqu'à trois heures du matin, pour attendre le retour de leur maîtresse. Le pacha ne commandait pas chez lui, c'étaient les femmes qui commandaient, elles étaient très autoritaires. Un jour j'ai demandé à une petite domestique si elle allait à l'école. Elle m'a répondu,

oui à l'école des domestiques. Il y avait l'école des domestiques et l'école pour les autres enfants. Une autre chose m'avait choquée, les œuvres où l'on recueillait les enfants abandonnés, s'appelaient chez eux, les enfants de la rue. Ils sont abandonnés par leurs parents, ce n'est quand même pas de leur faute ! Et quand ils sont grands on les appelle les enfants de la rue, les bâtards, presque les voyous. Ce n'est pas possible, cela m'avait beaucoup choquée. Quand nous avons eu l'Indépendance, la première chose que j'ai faite c'est de créer une œuvre pour recueillir les enfants abandonnés, je l'ai appelée, Le Nourrisson et pour les plus grands, Les Enfants de *Bourguiba*.
L'Égypte était le premier pays arabe indépendant que je voyais, les inscriptions étaient en arabe, les drapeaux... Je me disais... et la Tunisie ? Sera-t-elle libre un jour ? J'étais vraiment fière de voir cela. On m'aurait dit, tu veux vivre au Caire ? Franchement, j'aurais dit oui tout de suite, pourtant j'aime mon pays. Pense ce que c'est un pays libre quand on a toujours vécu dans un pays occupé. Tu as connu la France avec les Allemands ? Pour moi c'était la même chose. C'est peut être aussi de cela que vient mon amour pour l'Égypte, mais il faut dire aussi que c'est un pays très sympathique, surtout la nuit, on ne voit pas la saleté, tout est éclairé, le Nil est vraiment un fleuve extraordinaire. A le regarder, on se sent reposé, tu ne peux pas t'imaginer comme c'est beau !

J'ai passé deux jours au Caire l'année dernière. Dans la rue, les hommes ont souvent gardé la tenue traditionnelle, une longue chemise.
J'y suis retournée en 1965, en voyage officiel et là j'ai rencontré *Nasser* pour la première fois.

- Parle- moi de Nasser

- C'était un homme impressionnant, il était même beau mais c'était un démagogue. S'il s'était occupé de son pays plutôt que de faire la guerre au Yémen, il aurait pu faire beaucoup de

choses, mais cette guerre lui a coûté des milliards. *Bourguiba* lui a dit, regardez ce qui est arrivé à de Gaulle avec l'Algérie, il a dépensé des milliards et il a été obligé de partir, vous allez faire la même erreur. *Nasser* lui a répondu, je ne peux pas m'arrêter j'ai déjà dépensé soixante milliards, je dois continuer... *Bourguiba* insistait pour qu'il arrête la guerre, il lui a donné de bons conseils, il lui a dit de ne pas s'occuper des autres, de s'occuper d'abord de son pays. Il lui disait vous avez un pays magnifique, assez riche grâce au Nil, un peuple sympathique... *Nasser* semblait écouter. Il nous a très bien reçus, je ne peux même pas dire tout ce qu'il a fait pour nous et même publiquement, dans ses discours, il a dit, *Bourguiba* est le seul homme qui m'ait bien conseillé, il a fait beaucoup d'éloges du Président. Jamais on n'avait entendu de telles choses dans les discours de *Nasser*. Et puis le cinquième jour de notre voyage, il a rompu avec l'Allemagne à cause d'Israël, il a voulu que la Tunisie le suive. *Bourguiba* a dit non, si vous voulez rompre, faites le, je ne le ferai pas. Les Allemands sont très complexés vis à vis d'Israël à cause de la persécution des juifs par les nazis. Moi je ne romprai pas, chaque pays est libre de sa politique. *Nasser* n'était pas content mais il n'a rien dit... et puis nous avons continué notre voyage au Moyen Orient. Le Président a commencé à exposer son point de vue dans ses discours. *Nasser* n'a pas répondu. Cela a été terrible, je n'oublierai jamais cela. A Beyrouth par exemple, j'ai vu des gens armés menaçant le Président. D'ailleurs à Beyrouth tous les gens sont armés, le gouvernement n'a pas en main la sécurité. Au passage du cortège, les gens criaient, vive *Nasser*...vive *Nasser*...Rien pour *Bourguiba*. La foule me paraissait plus excitée qu'au Caire, là bas ils avaient crié, vive *Nasser* et vive *Bourguiba*. Un jour juste devant le cortège, j'ai vu surgir deux hommes blêmes... si blancs... avec deux revolvers braqués sur *Bourguiba*... tu ne peux pas imaginer ce qu'est la tête d'un homme qui va faire une pareille chose ! J'ai deviné ce qu'ils allaient faire, sur leur figure avant d'avoir vu le

revolver dans leur main. Un de nos policiers s'est précipité, il est devenu blanc comme eux, il les a ceinturés, il a pu prendre leurs armes et la police libanaise ne bougeait toujours pas, ils ont dit, mais non, ce n'est rien, tout le monde est armé ici...on les a arrêtés vingt quatre heures ; ils venaient de Syrie. Après on les a relâchés, on leur a probablement rendu leurs armes... Mon Dieu ! Ce que j'ai ressenti là, j'ai vraiment vu la mort de près... et le courage de *Bourguiba*... ou son inconscience, c'était incroyable, moi, je vivais sur mes nerfs, ma maladie de cœur s'est aggravée, lui, n'avait jamais peur... Je me souviens que quand nous rentrions le soir vers minuit, dans la voiture, il allumait la lumière ... je lui disais, vous êtes menacé de mort et vous allumez pour bien montrer où vous êtes ! Il ne m'écoutait pas, il disait, ce qui doit arriver arrivera. Ce n'est pas en évitant la lumière qu'on changera les choses. Moi ça m'a marquée, j'ai un très mauvais souvenir de Beyrouth. Je ne dis pas que les gens n'ont pas été gentils avec nous, il y a toujours des relations protocolaires mais franchement je n'ai pas aimé ! La ville est belle, le pays est tout à fait européanisé... ils sont tous arabes, mais moitié chrétiens et moitié musulmans, le gouvernement et l'armée étaient chez les chrétiens, ce n'est pas ce qui me choque, chrétiens et musulmans pour moi c'est la même chose mais je n'ai pas vu là un peuple qui a des racines, ils m'ont fait l'effet de nouveaux riches, d'arrivistes... Ils ont à côté d'eux, les Saoudiens, les Koweitiens, ils profitent de leur argent. Je n'ai pas aimé cette atmosphère, beaucoup d'hypocrisie, plus qu'il ne faut et beaucoup d'affaires ! Quelle différence avec les Palestiniens, les Jordaniens... En Palestine, j'ai vu des femmes cultivées, médecins, avocates, on voit qu'ils sont civilisés, la pure race arabe. Nous sommes allés un peu partout au Moyen Orient, pendant ce voyage et partout nous recevions des lettres de menaces disant que les Palestiniens allaient nous tuer parce qu'en Palestine, *Bourguiba* avait fait une harangue à « Ariha » (Jéricho) disant aux réfugiés de sortir de leurs camps, de faire de la résistance, de la guerre froide.

Pourtant, partout *Bourguiba* a été bien reçu par le peuple, comme un combattant, pas comme un chef d'état, et le peuple ça veut dire quelque chose, parce que officiellement, bien sûr on est toujours bien reçu. Quand quelqu'un d'étranger vient faire une visite à *Bourguiba*, quand il repart il dit du bien de la Tunisie. Le président me dit, tu vois comme il dit du bien de la Tunisie ! Je lui réponds, mais ça ne veut rien dire du tout, quel est l'homme invité dans un pays qui ne fait pas l'éloge de ce pays en sortant, il faut bien !

- Et en Palestine, le peuple l'a bien reçu ?

- Très bien. A Naplouse par exemple, le peuple a beaucoup applaudi, je ne peux pas oublier ces gens là, patriotes, sains, courageux. Des milliers de personnes sont venues (20 000 au moins), j'ai été reçue par l'Union des Femmes, toutes des femmes cultivées. J'ai gardé un souvenir inoubliable de Naplouse ! C'est injuste ce qui se passe pour les Palestiniens, ils n'ont plus de pays, plus rien, plus de terres. Si encore elles étaient partagées, s'ils étaient indépendants, ils auraient pu vivre ensemble comme nous avec les français. Ils n'ont rien, alors avec le désespoir il faut s'attendre à tout.

- Et l'Iran ?

- L' Iran m'a déçue. C'est un grand pays, islamique, Téhéran est une grande ville avec de grandes avenues mais le peuple est misérable, pas gai, c'est lugubre. Un jour je suis allée dans un magasin, *Bourguiba* avait beaucoup parlé d'Israël dans ses discours, quelqu'un m'a demandé, vous êtes madame *Bourguiba* ? J'ai dit oui...alors il m'a dit, votre mari, c'est le roi des juifs. J'ai dit, pourquoi ? parce qu'il dit la vérité ?...

- Vous êtes allés en Irak ?

- Non, non ! D'ailleurs à ce moment là j'ai failli mourir, j'étais enflée, j'avais le cœur malade, on m'a donné des diurétiques, je ne dormais plus. A la radio je les entendais dire que si nous

allions en Irak nous allions recevoir des tomates, des œufs. Ils nous menaçaient. Je répétais à *Bourguiba* ce que j'avais entendu et je lui disais que nous ne devions pas y aller. Lui disait, je suis invité par le gouvernement et je dois y aller, à eux d'assurer ma sécurité. J'avais beau lui dire qu'un accident est vite arrivé et que ce serait très bête d'avoir été prévenu et d'aller mourir en Irak et pour rien du tout.. ! Il ne voulait rien entendre, l'ambassadeur de Tunisie à Bagdad ne déconseillait pas le voyage, je lui ai personnellement téléphoné, il m'a dit qu'il n'y avait rien à craindre, que ce n'était que des mouvements de foule, alors j'ai envoyé un membre du Parti (*Mohamed Salah Belhaj*) là bas. Vingt quatre heures après, il m'a téléphoné pour me dire qu'il avait envoyé notre ambassadeur au gouvernement pour dire qu'ils étaient responsables de la sécurité de *Bourguiba.* Le porte-parole du gouvernement a répondu qu'ils ne pouvaient pas prendre cette responsabilité, qu'on ne pouvait pas empêcher un attentat venant de la foule, *Mohamed Salah Belhaj* déconseillait formellement de venir dans ces conditions. J'ai fait part de ces faits au Président et c'est seulement lorsqu'il a appris que le gouvernement Irakien ne prenait pas la responsabilité de sa sécurité, qu'il a accepté de renoncer à ce voyage, et non par peur des réactions du peuple. J'ai enfin respiré, parce que moi, l'Irak, je connaissais déjà, c'est un désert il n'y a rien que des fleuves non exploités, et pourtant ils ont tout pour être riches, mais ils ne font rien, les soldats campent à trois kilomètres de la ville, dans la ville les gens se battent, vous dites aux policiers, mais ils vont se tuer ! Ils vous répondent que ce n'est pas leur affaire ! Vous rencontrez des gens fanatiques qui pleurent du matin au soir pour leur prophète et qui pratiquent la religion à leur façon. Tous les gens cultivés sont partis. J'ai été très déçue par l'Irak !

- Parle moi plutôt encore de Nasser.

- Pour moi, ce n'était pas un homme politique mais un soldat, il a fait comme Napoléon, il a voulu tout prendre et il a perdu.

Pourtant il avait des exemples, mais il n'en a pas tenu compte et il a perdu ! *Kadhafi* veut l'imiter. Je trouve malheureux de laisser son pays dans cet état. Quel héritage il a laissé à *Sadate* ! Mais *Nasser* c'était un homme qui en imposait, il impressionnait et il convainquait, il avait même beaucoup de charme. Peut être était ce superficiel, mais il avait vraiment du charme.

- Comment était- il ? Gai, souriant ?

- Oui, mais tous les Egyptiens le sont, gais et souriants. Lui ne disait pas n'importe quoi, il savait se faire respecter, mais aussi il savait plaisanter. Un jour, à table, je parlais avec lui, *Bourguiba* a demandé ce que nous racontions, *Nasser* a répondu, c'est un secret nous ne vous le dirons pas ! Il faisait ce genre de charme !

J'aime la langue égyptienne, c'est comme si j'entendais de la musique, c'est une langue sympathique, sentimentale.

- Et Oum Kalthoum ? On ne peut pas te parler de l'Egypte sans te parler d'elle.

- Je l'adore ! Je vis avec ses disques. C'est une femme extraordinaire, elle a vécu le temps de *Farouk* et avant *Farouk*, le temps de Fouad et le temps de *Nasser*. J'ai beaucoup de respect pour elle.

- Tu la connais bien ?

- Très bien ! Je l'ai revue ici, nous avons sympathisé, nous nous sommes raconté nos secrets et puis l'année dernière j'ai passé huit jours au Caire et nous nous voyions tous les jours ou chez elle ou chez moi, nous sommes allées ensemble chez la femme du Président *Sadate* qui est une femme belle, sympathique, charmante. Sa mère est anglaise. Pendant ce séjour je suis allée rendre visite à madame *Nasser*. J'ai été très impressionnée, elle m'a reçue dans le même salon, sur ce même banc où *Nasser* nous avait reçus, j'avais les larmes aux yeux, je ne pouvais pas m'arrêter de pleurer même pendant qu'elle me

parlait du mariage de son fils. Il y avait des soldats comme du vivant de *Nasser*, des fleurs...

- Comment vit-elle ?

- Comme avant, on lui a tout laissé, sa villa, la mensualité de *Nasser*, la voiture, elle ne manque de rien. Ils ont été vraiment bien avec elle... C'est une très brave femme, simple et gentille. Pour en revenir à *Nasser*, il avait des yeux de gazelle, je n'ai jamais vu d'autres yeux comme ça, en amande avec un trait marron foncé, comme faits au khôl et un regard magnifique. Jamais en Egypte mais en Iran parfois j'ai vu ce genre de regard et aussi les mêmes dents éclatantes et le même gros nez.

- Nasser t'a fait une grande impression, n'est ce pas ?

- Oui, il m'a beaucoup plu physiquement, je ne parle pas de sa politique, mais comme homme il était beau et séduisant. Je ne sais pas si cela plairait au Président que je le dise mais c'est la vérité.

- T'es tu bien entendue avec lui ?

- Très bien, nous avons sympathisé, ri ensemble. C'était un homme religieux, pas un fanatique qui se rapporte sans cesse à la religion, ça c'est être fanatique, ce ne sont pas les préceptes de l'Islam. Notre religion est simple et *Nasser* était simple. Il m'a paru vraiment dans l'Islam, simple et évolué. D'ailleurs l'Egypte était évoluée bien avant nous. J'aimais bien *Nasser* et j'aime bien les Egyptiens, c'est vrai.

- Et Sadate ? Tu l'as connu ?

- Oui, bien sûr, mais je ne peux pas comparer *Sadate* à *Nasser*, c'était son ami, son confident mais on ne peut pas les comparer.

- Quel effet t'a fait Sadate ?

- Il a l'expérience de *Nasser*, il a vécu toute l'histoire de

l'Egypte, il a une dure succession et je le plains, *Nasser* avait confiance en lui, c'était son compagnon de lutte... un peu comme en Tunisie *Ferjani Bel Hadj Ammar* le chef du parti, un homme propre, sain, religieux, *Sadate* fait ses prières, sa femme est charmante.

Là bas quelqu'un m'a frappée, il est en prison maintenant, à l'époque il était ministre, c'est un communiste, Sabri, il a l'air d'un loup, très intelligent. Un autre m'a paru très intelligent, on ne parle plus de lui actuellement, il est pro américain, *Zakaria Mohieddine*.

Sadate a des ennuis avec la jeunesse, comme partout. Il a du mérite de tenir comme ça, parce qu'après *Nasser*, ce n'est pas facile, comme demain ce ne serait pas facile après *Bourguiba* en Tunisie. Je dis cela mais le Président n'aime pas que je le compare à *Nasser*.

- Pourquoi ?

- Il le respecte comme moi mais ils n'étaient pas sur la même longueur d'ondes. *Bourguiba* dit que *Nasser* a laissé son pays occupé par les Russes et divisé, sans parler de Gaza qui est entre les mains d'Israël. Moi, c'est comme hommes que je les compare, pas comme chefs d'État. Il avait aussi la parole facile et pourtant ce n'était pas un intellectuel, mais c'est un don de savoir parler, il possédait ce don et c'est une chose rare. A propos du voyage qu'il a fait en Tunisie, je peux dire que c'est vraiment un geste amical qu'il a fait là, c'était au moment de la bataille de *Bizerte*, il a pris l'avion et il est arrivé à Bizerte et pourtant à ce moment là, nous n'étions pas bien du tout avec lui.

Si chacun s'occupait de son pays, chaque président pourrait faire beaucoup de bien, mais si on commence à s'occuper des autres, du voisin, c'est terrible pour le présent et pour l'avenir...Il faut toujours avoir des voisins amicaux, dans les maisons comme aux frontières....

Sais tu que tu m'as détendue, j'étais très énervée quand tu es arrivée.

- Tu vois comme c'est bon de parler !

- Oui, j'étais énervée parce que je suis toujours à la maison, un mois sans sortir ! Hier pendant que le Président faisait sa sieste, je suis sortie pour voir ma mère qui est malade, sans le lui dire, je ne vais quand même pas demander la permission pour aller voir ma mère !... A mes parents je devais demander la permission, à mon ex mari je demandais la permission, au président de la république je dois demander la permission... alors, à soixante ans je me sens toujours esclave des hommes. Qu'est ce que c'est que ça ! Toujours est il qu'il m'en veut d'être sortie sans le lui dire, il me l'a reproché, je lui ai répondu que je n'étais pas allée au cinéma mais voir ma mère malade et que je n'avais pas à demander des permissions de ce genre. Même à l'école, il y a un samedi et un dimanche. Il y a de quoi être déprimée. Je sais bien que depuis le premier jour, il m'adore, il voulait tout quitter et partir avec moi, c'était vraiment un coup de foudre. Je lui disais, tu auras un jour de la haine pour moi, si tu quittes tout. Lui ne raisonnait pas mais moi je raisonnais.

Maintenant encore il ne supporte pas que je sorte et pourtant, légalement il a donné beaucoup plus de liberté aux femmes que dans la plupart des pays. La loi, c'est une chose, le mari c'en est une autre ! Ce qu'il a fait pour les femmes est formidable mais il donne aux femmes pas à sa femme ! Comme un autre donnera à sa femme, pas à sa fille ! L'homme c'est vraiment une autre créature et pourtant il faut le dire, il a fait pour les femmes ce qu'aucun pays musulman n'a osé faire. Il n'était pas content et moi non plus. Alors, je boude. Voilà ce que j'avais à te raconter aujourd'hui !

- C'est vrai que tu es une indépendante, une battante et cela me rappelle qu'il y a vingt ans le 15 Janvier 1952 tu as été arrêtée à Béja, comment en étais tu arrivée à faire de la

résistance ? Comment as tu été arrêtée ?

- J'ai tellement parlé de cette période que ça devient monotone pour moi... A cette époque tout le monde était patriote...et je voyais que *Bourguiba* cherchait un motif de bagarre, il cherchait l'affrontement.

- C'était arrangé avec lui ?

- Non pas du tout mais je le savais, il y avait eu une manifestation devant le tribunal, un manifestant avait été arrêté et personne n'avait réagi dans la foule. Le lendemain, en apprenant cela, *Bourguiba* avait été furieux, il avait dit que c'était une occasion perdue et qu'il faudrait trouver quelque chose de tangible pour réagir. Huit jours après cela, je suis allée à Béja avec une dizaine de femmes, il s'agissait d'une manifestation de femmes à l'occasion de la fondation de la première cellule mixte, jusque là les femmes ne pouvaient pas être inscrites dans une cellule, elles pouvaient y travailler mais pas avoir de carte du Parti. Nous sommes donc allées à Béja pour faire une réunion politique, il y avait deux ou trois mille femmes, nous avons parlé et défilé dans la rue. Mahmoud El Kefi, le secrétaire de la cellule de Béja en tête. Je portais le drapeau tunisien, un commissaire me l'a arraché et l'a cassé et moi je m'accrochais à ce drapeau. Au retour, nos deux voitures ont été arrêtées par les gendarmes, juste à la sortie de Béja, les hommes nous disaient de prendre une autre sortie, j'ai dit non, allons au commissariat, parce que je cherchais la bagarre. Nous avons passé la nuit au commissariat où nous avons été longuement interrogées. Toute la ville était en ébullition, les gens nous apportaient à manger et les soldats tunisiens nous disaient de ne pas avoir peur, que personne n'avait de fusil chargé. Le lendemain matin on nous a emmenées à Bizerte et sur la route, les gens nous acclamaient. A Bizerte, on s'est battu, il y a eu des blessés. *Bourguiba* avait dit, nos femmes en prison ! On va voir s'il y a des hommes, maintenant ! Il y a

eu une vraie bagarre. Nous avons été jugées le même jour et libérées.

Avec nous, il y avait *Mongia Ben Abderrahmane*, une femme très grosse, très active qui paraissait très courageuse et qui pourtant s'est effondrée en prison, elle pleurait. Alors nous avons dit qu'elle était enceinte et qu'elle allait accoucher, on nous a crues. On a fait venir deux médecins, un français et un tunisien, le tunisien était mon beau frère à l'époque, ils ont fait un certificat disant qu'elle allait accoucher et ils l'ont libérée immédiatement. Nous, nous avons été libérées le soir, un car nous a ramenées à Tunis, on nous a fait descendre devant chez *Bourguiba* en nous disant, le voilà votre *Bourguiba* ! Une autre fois à Kairouan, il y avait une réunion Youssefiste. *Ben Youssef* parlait le vendredi et *Bourguiba* devait parler le dimanche, nous sommes parties ma sœur *Naïla*, une nièce du président, une autre femme et moi. Nous sommes allées voir le délégué du Parti Allani et nous lui avons dit qu'il ne fallait pas laisser *Ben Youssef* faire son meeting. Il a répondu que les deux étaient des chefs patriotes et qu'on ne pouvait les empêcher ni l'un ni l'autre de parler. Alors nous sommes allées reconnaître l'endroit où *Ben Youssef* devait parler et nous nous sommes placées juste devant lui, à un mètre et nous ne l'avons pas laissé parler. Nous avons crié, Vive *Bourguiba* ! Ma sœur surtout était déchaînée, elle est très courageuse et même inconsciente. Moi, je fais des manifestations, je ne recule pas, mais j'ai peur. Elle non. Enfin, nous avons crié, crié. A un moment j'ai essayé de calmer ma sœur en lui disant, ça suffit, nous avons fait notre devoir mais elle ne voulait rien entendre et elle continuait. Alors les gens nous ont attaquées, la nièce de *Bourguiba* et l'autre femme se sont sauvées et nous sommes restées *Naïla* et moi au milieu de la foule qui assistait au meeting. *Naïla* continuait à crier, à protester contre *Ben Youssef*. Lui, il a fait courir le bruit que nous étions des juifs camouflés sous des haïks, venus manifester dans la mosquée. Avec le fanatisme de ces gens, ils ont perdu la tête, ils se sont précipités sur nous,

ils nous ont déshabillées, je voyais ma sœur à qui on arrachait les vêtements et ils l'ont battue, ils lui donnaient des coups de pied dans le ventre, j'ai cru qu'on la tuait. Moi aussi ils m'ont battue mais pas autant qu'elle et puis ils nous ont jetées dehors. Dans tout ça j'ai perdu *Naïla* de vue, j'ai vraiment crû qu'ils l'avaient tuée, elle avait été recueillie dans une maison, moi dans une autre, nous ne nous sommes retrouvées que le soir.

Le délégué du parti nous avait encouragé à manifester, il nous avait dit, faites du grabuge, je vous enverrai des hommes pour vous soutenir, il n'a envoyé personne et *Ben Youssef* qui nous connaissait très bien, a laissé faire. Quand j'ai retrouvé *Naïla*, nous sommes allées à l'hôtel et j'ai téléphoné à *Bourguiba* pour tout lui raconter, il nous a dit de l'attendre et il est arrivé à Kairouan avec des camions remplis de gens du Sahel. A Kairouan cela a été comme si il n'y avait jamais eu de youssefistes, tous les gens criaient, Vive *Bourguiba* ! Il n'y avait jamais eu que des bourguibistes dans la ville.. ! Les partisans de *Bourguiba* sont entrés dans les bureaux des youssefistes et les ont cueillis. Ils étaient une dizaine. Tout à coup, je vois ma sœur dans la jeep de *Bourguiba*, elle criait, vive *Bourguiba* et elle passait devant les gens qui l'avaient battue la veille et qui aujourd'hui accueillaient *Bourguiba*. Après cela *Bourguiba* a fait un très beau discours (ce discours a été retrouvé chez un amateur qui l'avait enregistré).

- Le Président aime beaucoup ta sœur Naïla ?

- Oui parce que dans la lutte c'était la plus courageuse des femmes, plus que moi. Et elle aussi l'aime beaucoup et elle le lui dit, c'est son caractère et elle discute beaucoup avec lui de politique. Elle a un caractère tout à fait différent du mien, elle l'embrasse, elle lui dit, que Dieu te garde ! Moi, même à mes enfants je ne fais pas cela. Elle, elle le fait sincèrement et il aime cela.

Naïla, dans sa vie a eu beaucoup d'ennuis, un accident d'auto

et un divorce. Je lui avais conseillé de ne pas divorcer. Elle avait tout supporté alors pourquoi divorcer. Je ne crois ni au contrat ni au divorce. Ce serait mieux de n'avoir aucun contrat et ce n'est pas le divorce qui force le mari à payer une mensualité à sa femme. Le contrat de mariage n'est même pas une garantie et ce ne sont pas les lois qui empêchent les femmes de souffrir. C'est toujours elles qui ont les responsabilités. Je suis pour le mariage libre, le contrat ça ne veut rien dire. Le contrat et les liens physiques sont deux éléments qui ne font pas le bonheur des couples. Si entre un homme et une femme il n'y a que des liens physiques, ça ne va pas loin.

- A ton avis quels sont les éléments d'un bon mariage ?

- Je crois que l'homme et la femme doivent avoir le même niveau d'éducation, un bon niveau et que la femme garde une certaine liberté. Ce qui est très mauvais, c'est la jalousie. Quand on est jeune on est souvent jaloux. Mais quand on est capable de raisonner, qu'est ce que c'est la jalousie ?

- Et bien justement, qu'est ce que c'est la jalousie pour toi ?

- C'est de l'amour propre blessé. Si on n'aime pas, on n'a pas à être jaloux et si on aime, on devrait pouvoir dominer sa jalousie, mais la plupart du temps on ne peut pas. Si on découvre qu'on a été trompé, on est terriblement déçu, on met tous les hommes dans le même panier, on se sent trahi. Je crois que de toute façon il vaut mieux savoir ce qui se passe. Par exemple, avec mon ex mari, j'ai été franche, depuis le début il savait que je connaissais *Bourguiba*, je ne l'ai pas trompé, il était au courant de tout. Il était malheureux, mais il savait la vérité. Dans les relations entre époux, c'est important d'être honnête.

Pour en revenir à aujourd'hui, depuis le discours de *Kadhafi* et sa réponse le Président est très énervé, insupportable. Je ne sais pas comment dans le temps, les génies vivaient avec leurs femmes ... les génies comme Molière ou Napoléon... Hier à

table, tout d'un coup il a voulu appliquer un protocole, il voulait que personne ne s'asseye avant lui. Je lui ai dit, non. A la maison il n'y a pas de protocole, à la maison je n'ai pas de président. *Il y a un mari et une femme c'est tout !* Je ne fais pas attention à ces détails. Non vraiment ce discours ne lui a pas fait de bien, j'ai même téléphoné à son médecin pour qu'il vienne le voir de Suisse. Il ne dort plus. Il croit qu'il a cinquante ans et qu'il va pouvoir reprendre la main. Il veut brûler des étapes et tout faire d'un coup.

Hier je me suis disputée avec lui à propos du Vietnam. Je lui ai dit que le monde est contre *Nixon*, je n'insulte pas l'Amérique en disant que *Nixon* a tort, que Roosevelt était un grand président, pas *Nixon*, c'est une question d'homme. Il m'a répondu, tu voudrais que l'Amérique se fasse battre comme les français à *Dien Bien Phu*, qu'est ce que tu fais de la grandeur de l'Amérique : si ce n'était l'Amérique, l'Europe aurait été battue et Hitler serait toujours là. Ils ne sont pas reconnaissants...Il défendait l'Amérique et moi j'ai donné mon opinion...Il m'a dit, si nous n'avions pas la garantie des Américains, Dieu sait ce qui se passerait. Je lui ai dit que ce n'était pas l'Amérique qui avait défendu *Idriss* à Tripoli, qu'ils ont bien laissé *Kadhafi* prendre le pouvoir et que si demain, ici, un autre *Kadhafi* veut prendre le pouvoir ce ne sont pas les Américains qui l'en empêcheront, c'est nous mêmes, si nous sommes unis. Je lui ai dit que tout le monde se solidarisait avec le Vietnam sauf la Tunisie. Les Algériens font une semaine de solidarité pour le Vietnam, tout le monde sauf nous parce que le Président admire les Américains. J'en veux même aux étudiants, ils n'ont fait aucun geste, même pas une motion humanitaire. Ont-ils peur ? Je ne sais pas. La jeunesse n'est pas mûre, ils font souvent des manifestations pour rien et voilà que pour cela ils ne font rien ! Mais qu'ils le veuillent ou non, la guerre finira, parce que le peuple américain en a assez. Le Parlement refuse des crédits au gouvernement pour continuer la guerre. Le Président ne réalise rien. Bon il est anticommuniste, c'est son droit, mais ne serait ce que

d'un point de vue humanitaire...Mais non, il dit, ils ne peuvent quand même pas sortir comme à *Dien Bien Phu* ! Alors comme je ne peux pas l'empêcher de penser ce qu'il veut et qu'il ne peut pas non plus m'empêcher de penser ce que je pense, alors je me tais, je garde mon sang froid, mais je voudrais bien savoir comment la femme de Victor Hugo ou la femme de Molière ont fait leur vie avec des hommes comme ça ! C'étaient des génies, comment ont-elles fait ? Moi je ne suis pas une intellectuelle mais toi tu as dû lire des livres qui parlent de ces choses là. J'aimerais bien savoir ce qu'ils disent, ça me soulagerait !

- Veux- tu me parler des autres compagnons du Président que tu as connus ? De Farhat Hached, par exemple.

- Je l'ai connu pendant la résistance, il voyageait, il parlait de la Tunisie, il faisait du bon travail, c'était un homme vraiment propre et honnête je l'admirais et je l'aimais beaucoup. Je le voyais très souvent parce qu'à ce moment les hommes de l'*UGTT* et du *Destour*, c'étaient vraiment des militants.

Trois jours avant sa mort, je l'ai rencontré devant la municipalité, je lui ai dit, attention, on veut vous tuer, on dit partout qu'on veut vous tuer. Il m'a répondu, si on veut me tuer, on me tuera, je ne peux pas me cacher. Il avait pris certaines précautions, il avait envoyé sa femme à Kerkennah.... Il y a des gens irremplaçables. L'*UGTT* après *Farhat Hached* c'était fini ! Lui, c'était un ami.

Il avait connu le Président à San Francisco. Il était communiste et *Bourguiba* lui a conseillé de travailler avec les Américains ! A cette époque, le Président était inquiet de ce qui se passait chez les militants, *Farhat Hached* lui a dit que le peuple pouvait soutenir deux ans de lutte. Le Président en a été très heureux parce qu'il pensait que le peuple ne tiendrait pas huit jours. Il m'a dit, je suis tranquille, *Farhat Hached* me dit que nous pouvons tenir deux ans, j'ai donc le temps de faire de la propagande, si le peuple tient, j'ai le temps de travailler pour l'indépendance !

- Radhia Haddad a été écartée après avoir milité pendant des années. Qu'est ce qui s'est passé ?

- *Radhia Haddad* est une vraie militante mais elle est un peu rigide. Elle a du caractère et ça c'est bien, je la préfère à beaucoup d'hommes. Si elle pense quelque chose, elle le dit, elle est parfois démagogue mais elle a beaucoup fait pour la femme tunisienne et si ce n'avait pas été elle, beaucoup d'hommes n'auraient pas laissé leurs femmes aller à l'«Union des Femmes». C'est quelqu'un sur qui on peut compter, mais finalement le Président a fermé le dernier bureau politique après le Congrès. Elle n'était pas d'accord et elle l'a dit, elle voulait que l'on vote pour élire le bureau politique et le Président ne voulait pas, elle donnait son opinion à haute voix, elle était même excitée. Alors le Président s'est énervé et depuis il l'a écartée et l'a fait sortir de l'UNFT... Moi, je ne vois pas l'UNFT sans elle. Dernièrement, elle est venue féliciter le Président après son discours à *Kadhafi*, elle est venue par solidarité, bien qu'elle ne soit pas d'accord avec beaucoup de choses et elle a dit au Président, autrefois, *Nasser* n'a rien pu faire contre la Tunisie parce que nous avions l'Unité Nationale, aujourd'hui *Kadhafi* ne pourra rien faire si nous avons l'Unité Nationale. Je n'étais pas présente à l'entretien mais quand elle est sortie, le président m'a dit, elle est toujours la même, elle n'a pas changé et il lui a proposé de retourner à l'UNFT mais elle ne veut plus ! Elle a dit, j'ai travaillé avec *Bourguiba*, je ne travaillerai avec personne d'autre, elle n'a plus le courage de recommencer et pendant ce temps, à l'UNFT toutes celles qu'elle a formées, qu'elle a fait nommer députées, dont elle a élevé le niveau, se disputent sa place. Elle est déçue, et moi, plus encore ! D'ailleurs depuis qu'elle l'a quittée, personne n'entend plus parler de l'UNFT.

- Y a t'il eu beaucoup de femmes qui ont travaillé à l'UNFT ?

- Très peu, ce sont presque toutes des arrivistes, elles veulent faire de la représentation dans les salons, quand il y a une fête,

elles sont toutes là, mais quand il faut vraiment travailler, il n'y a plus personne, à Tunis en tous cas, car dans les autres régions, il y a des déléguées régionales, elles sont fonctionnaires, rétribuées pour leur travail. Il n'y a pas de bénévoles.

Quoiqu'il en soit, on peut dire qu'en vingt ans les femmes ont évolué d'un siècle !

X

- Comment se passe une journée de la Présidente de la République ?

- Le Président se réveille à cinq heures du matin, il fait sa culture physique, il déjeune à six heures. Si je ne me lève pas, il n'est pas content, donc je déjeune avec lui et à dix heures je commence à mourir de faim. Nous parlons un peu, nous écoutons la radio, ça m'énerve. On lit aussi les journaux, après cela il va se reposer jusqu'à dix heures. Moi, je ne me repose pas. Je range mes affaires, je vais, je viens dans la maison. Après, lui se prépare et à onze heures il commence à recevoir les gens qui ont rendez vous, pendant une heure trente. Moi je mets de l'ordre, je n'ai personne sur qui compter, alors je m'occupe de toutes ces choses. A treize heures, on passe à table, après il va faire sa sieste jusqu'à quatre heures. Moi, je pourrais me reposer à ce moment mais j'en profite pour voir mes amis, pour donner mes rendez vous mais de quatre à dix heures du soir je suis avec lui, je ne peux plus bouger. Est ce qu'on peut tenir longtemps sans repos de six heures du matin à dix heures du soir ? Et puis le soir on dîne à huit heures trente ; il rentre chez lui après le dîner, il se repose et je reste à côté de lui. Quand à dix heures je rentre chez moi, je ne peux pas m'endormir tout de suite, alors, je prends des médicaments pour dormir. Je dors enfin...et le lendemain, ça recommence !

- Toi, quand même, tu reçois tes amis ?

- Quand je suis de mauvaise humeur, je ne reçois que des

visites officielles, les ambassadrices. Quand je vois mes amis je veux être gaie et décontractée, alors quand je suis de mauvaise humeur, je préfère ne voir personne. Si j'ai la tête de corbeau, pourquoi veux tu que je t'appelle pour te montrer une tête de corbeau ?

- Et en ce moment, tu as une tête de corbeau ?

- Oui, tout à fait !

- Le Président le sait ?

- Il fait semblant de ne pas le voir. Mais devant lui, je garde mon sang froid parce que ça ne sert à rien de s'énerver. Mais il faut absolument qu'un jour par semaine, je sorte du milieu où je vis, même les médecins me le disent, il faut absolument le faire.

- La semaine dernière, tu boudais, je t'ai laissée, tu boudais. Où en es tu ?

- Je boude toujours

- Huit jours ! C'est terrible. Que se passe t-il ?

- C'est de l'usure. Tu sais, il y a des maladies contagieuses. Quand il y a des microbes, on ne s'approche pas du malade. Il y a d'autres choses contagieuses.
Par exemple, quand le Président est déprimé, quand il prend des cachets tout retombe sur moi et moi aussi je prends des cachets et je me déprime quand il est déprimé et je vis sur mes nerfs, quand il est excité.
Depuis son discours si brillant devant *Kadhafi* tout le monde l'approuve, il a eu des éloges de partout. J'avais pensé qu'en vidant ainsi son cœur il allait se reposer, c'est tout le contraire qui s'est passé, il n'a jamais été aussi excité et s'il est parfaitement lucide et conscient de la situation, il ne fera jamais un geste pour faire une ouverture, pour rassembler les gens autour de lui et faire une autre politique. Il s'entête comme pour l'affaire *Ben Salah*, mais il est coincé, il est le seul à pouvoir

prendre des décisions, des responsabilités. S'il a été obligé de descendre pour pouvoir répondre à *Kadhafi*, c'est qu'il n'y avait personne pour le faire, une fois de plus on a vu qu'il n'y avait personne d'autre que lui et après lui il n'y aura personne. *Bourguiba* actuellement est irremplaçable. Il y a des gens irremplaçables. A un autre échelon un *Fadhel Ben Achour* est irremplaçable. *Bourguiba* seul voit certaines réalités mais il y en a d'autres qu'il ne voit absolument pas. Il est excité, nerveux, il veut brûler les étapes sans tenir compte des réalités. Par exemple, en ce moment, il parle d'aménager le lac de Tunis, la place d'Afrique, des barrages. Il a l'impression qu'en dix sept ans rien n'a été fait et il veut tout d'un coup faire tout à la fois, très vite. Il ne calcule pas qu'il faut des milliards. Il dit, Tout le monde nous aime. Ils vont nous aider. Donc il voit les choses mais il n'est pas dans la réalité quand il veut ainsi tout faire à la fois. Il n'accepte pas le fait qu'on ne puisse pas construire un pays si vite et quand on le lui dit, il devient nerveux, exigeant. Il est lucide, voit les problèmes mais pendant dix ans on n'a rien fait et brusquement il s'impatiente... Par exemple, il trouve inadmissible qu'on importe du ciment, il veut qu'on en exporte, mais ce sont des choses qu'il faut organiser à l'avance, on ne peut pas dire un jour, demain j'exporte du ciment. Une cimenterie ça ne se fait pas en un jour. On lui explique que la cimenterie sera prête dans deux ans. Pour lui, c'est un monde.

En réalité il se sent seul et depuis qu'il a pu faire à nouveau un discours important, il a l'impression qu'il va avoir la force de diriger le pays comme avant sa maladie mais il ne le peut pas. Les gens de l'opposition sont venus le féliciter pour son discours, il en a été content mais il ne fait rien pour rassembler des gens valables autour de lui ; eux lui ont tendu la perche, lui ne l'a pas saisie. Il les considère comme il considère *Ben Salah*, il est buté. Il est monté contre eux. Il estime que ce qui les intéresse c'est le pouvoir, qu'ils attendent son départ et il ne veut rien avoir à faire avec eux, il est cristallisé sur ces choses, il ne fera aucun pas vers eux. On ne peut d'ailleurs pas lui en

parler et je ne lui en parle même pas ! Eux ce sont de vieux militants, ils savent prendre leurs responsabilités, je n'ai pas de conseils à leur donner. Moi ce que je souhaite c'est l'union du pays, c'est tout ! Mais ce qui est certain c'est qu'il ne changera jamais et que personne ne peut l'affronter !

- Tu penses qu'il n'y a pas un homme dans le pays capable d'affronter le Président ?

- Non. L'autre jour le premier Ministre lui a dit, je voudrais parler calmement avec vous, vous me demandez de faire aménager le lac de Tunis, il est impossible de le faire avant dix ans, je ne peux pas vous dire que c'est possible actuellement, je ne veux pas faire comme certains ont fait, on creuse un trou, on met de l'eau dedans et on vous dit, voilà, c'est un puits artésien, il y a une source qui donne vingt litres à la minute !... Un moment il accepte mais après le départ du premier Ministre, il était furieux. Peut être sent-il qu'il n'a plus le temps, il se sent pressé par le temps. Il n'est pas déprimé, au contraire il est excité, c'est ça qui me fait peur, il peut avoir un malaise, un accident, c'est cela qui m'inquiète !

Aussi il est terriblement exigeant, hier la petite fille que j'ai adoptée, parce qu'elle n'était pas première en classe, il lui a fait une scène épouvantable et pourtant elle est dans les cinq premières de sa classe. Moi aussi j'aurais aimé qu'elle soit première, mais de là à se fâcher de cette façon ! On voit qu'il n'a pas élevé d'enfant lui même. Psychologiquement c'est terrible, il parle aux enfants comme il parle aux adultes, je pense que ce qu'il lui a dit peut complètement la décourager. Comment peut on dire à un enfant qu'on a élevé pendant quatorze ans, va t'en, je ne veux plus te voir. Moi je suis sévère avec elle mais je veux lui laisser un peu de liberté, lui il n'admet pas qu'elle aille au cinéma ou chez ma mère. Parfois il faut la punir mais il n'y a pas de raison de l'empêcher d'aller au cinéma de temps en temps, d'un autre côté je ne veux pas faire les choses en cachette, alors je lui dis, ton père est malade, il ne faut pas le contrarier et

c'est moi qui souffre. Il dit, du moment qu'elle a accepté de ne pas être première, elle n'existe plus. Elle a accepté et elle me dit que la première est plus intelligente qu'elle...

Je lui dis, toi à l'école sur quarante élèves, tu étais le plus intelligent. Il me répond, ce n'est pas une question d'intelligence, je suis arrivé par le travail. Je lui dis, mais non, tu ne pouvais pas raisonner à sept ou huit ans, tu étais le premier parce que tu étais le plus intelligent.

- Tu sais maintenant, dans les écoles modernes, on pense que ce n'est pas si important d'être le premier.

- Alors ça, il ne le comprend pas, il n'est pas dans le bain, pas du tout. Même pour les programmes, il n'accepte pas qu'elle fasse des maths modernes, il la force aussi à faire des maths classiques, à la maison, en plus de ce qu'elle fait en classe. Lui il n'a pas fait de maths modernes, il dit que c'est de la folie... et en français, il trouve qu'elle ne sait rien...comment voulez vous qu'elle soit forte avec un professeur qui parle français aussi mal que moi...Bon, on manque de cadres et il ne faut pas être trop exigeant. Elle pleurait en lui promettant de travailler mieux et lui, disait, Ah bon, tu promets de travailler mieux, c'est donc que tu n'as pas travaillé ! Après elle m'a dit, «si je dois passer ma vie comme ça, il vaut mieux que je me tue.»

- Cette enfant est en même temps merveilleusement tombée et très mal tombée !

- Oui, c'est vrai...Mais il arrive que les enfants n'aiment plus leurs parents. J'en connais et c'est triste. J'ai peur que ma fille en arrive à ne plus aimer son père et c'est très mauvais pour les enfants, il faut qu'ils aient de l'affection, de la reconnaissance.

- Que penses- tu de ce régime présidentiel ?

- Je pense que c'est très dangereux. Avec *Bourguiba*, ça passe encore parce que le peuple accepte tout de lui, mais avec un

autre cela pourrait être catastrophique. Mettre les pleins pouvoirs entre les mains d'un seul homme, c'est une folie. En France, le parlement peut faire tomber le gouvernement, c'est une grande sécurité.

Il faut qu'il y ait d'autres méthodes de travail, des institutions, tout cela on ne peut pas l'imposer à *Bourguiba*, mais après lui, il faut absolument y arriver, mais ceux qui espèrent imposer d'autres méthodes à *Bourguiba*, peuvent attendre !

La première chose que je t'ai dite en commençant ces entretiens, c'est que je ne voulais pas parler politique et je ne fais que cela, mais en somme, tout cela est déjà de l'Histoire. D'ailleurs moi, la politique, maintenant, ça me dépasse. Je sympathise avec les jeunes, je désire les voir heureux, les voir arriver à ce qu'ils veulent, mais si je discutais avec eux, ils se moqueraient de moi !

- Pourquoi ? Non ce n'est pas vrai, les jeunes si on discute sincèrement avec eux, ils parlent. Comme tu m'as dit, l'autre jour, les femmes ne sont pas des vaches, je te dis aujourd'hui, les jeunes ne sont pas des monstres.

- Je suis bien d'accord et j'essaye d'avoir le plus de contact possible avec ceux de mon entourage.

- Il me semble que ta vie est assez difficile, assez angoissante, épuisante, parfois auprès d'un homme attachant mais difficile à vivre.

- Oui et je dois avoir beaucoup de patience.

- Avec la vie que tu mènes, tu aurais besoin d'amis. Aimes-tu voir tes amis ou préfères-tu la solitude ?

- Cela dépend des conditions, je n'aime pas les réunions officielles, ce que j'aimais c'étaient les réunions entre amis. Avant, nous étions tout un groupe d'amis vraiment sincères, on s'amusait sans arrière pensée, j'aimais bien les réunions

d'une vingtaine de personnes. Je n'ai plus le temps de le faire, alors je pousse les jeunes à s'amuser et cela me fait plaisir de les voir gais.

- Et toi, tu peux être gaie ?

- Rarement, mais quand je vois des amis je peux encore être gaie et même mettre de l'ambiance.

- Je comprends que dans un thé officiel où tu reçois cinq cents femmes, tu peux difficilement t'amuser !

- Non, bien sûr, mais je ne pense pas que l'autre jour, à ce thé auquel tu fais allusion, on pouvait voir que je n'étais pas gaie et pourtant je vivais sur mes nerfs, mais personne ne pouvait le voir, j'étais la Wassila de toujours. Ce que j'aime, en vérité, ce sont des réunions intimes, avec des gens intelligents, intellectuels, bien que je ne le sois pas moi même. J'aime être avec des gens instruits et qui ont de l'humour. J'ai des amis ainsi, que je vois quand je peux, surtout des hommes, j'ai beaucoup plus d'amis hommes que d'amies femmes. Avec les femmes, souvent on perd son temps ; si on est dix femmes pas instruites ensemble, on perd son temps ! Avec les hommes, il y a souvent une base plus solide. Par exemple, j'ai passé dernièrement une soirée chez ma fille, il y avait des hommes politiques intelligents et cultivés, j'étais vraiment contente et gaie et je voyais la vie en rose, j'étais ivre sans alcool, cela me prive de ne pas pouvoir plus souvent passer des soirées de ce genre. J'aime être avec des gens intelligents. J'aime rire et m'amuser sans arrière pensée, mais il faut que j'aie l'esprit à cela et en ce moment ce n'est pas le cas, je suis déprimée, je n'ai envie ni de m'amuser, ni de voir des gens. Si je sors je veux pouvoir créer de l'ambiance, une atmosphère détendue, autrement je ne veux pas sortir. Autrefois, la mère de mon premier mari nous disait, amusez vous, j'aime voir les jeunes s'amuser, et bien moi, maintenant je suis un peu comme ça, mais pour être gai il faut ne pas se sentir enfermé.

- As-tu l'espoir de pouvoir te libérer un peu ?

- Pas en ce moment, c'est une mauvaise période mais bien sûr j'ai espoir que cela change.

- Quels sont tes amis ?

- Très peu de gens, tu sais, je ne suis plus jeune, j'ai acquis de l'expérience, je peux te dire qu'on finit par être seul dans la vie. On est souvent trahi, les gens ne gardent même pas pour eux ce qu'on leur confie. Moi, je vis dans un très petit cercle, je suis surtout attachée à ma famille.

- Et tes amis politiques ?

- J'ai quelques amis sincères, ce n'est pas la peine d'en parler, ils sont honnêtes, je les respecte et ils me respectent. Je ne me suis jamais attachée à quelqu'un de malhonnête et on verra au bout du compte si je me suis trompée ou non, je ne le crois pas même si parfois on les accuse...moi aussi, on m'accuse, je le sais, d'avoir des immeubles à Paris, par exemple, mais ça ne me dérange pas, il y a des gens qu'on a accusés et que ça rend malheureux, moi ça ne me trouble pas, j'ai la conscience tranquille et je laisse les gens parler. On me dit parfois, votre ami untel fait du trafic ou tel autre... il faut vous en éloigner pour ne pas être accusée de faire comme eux. Je trouve tout cela stupide, si les gens pensent de telles choses de moi, cela me déçoit mais ne m'empêche pas de dormir.

- Est ce que tu t'inquiètes pour ton avenir à toi ?

- Pourquoi serais-je inquiète ? Même si je dois un jour, connaître les prisons de mon pays, je ne le quitterai pas. Si un jour il y a une révolution, un régime militaire qui décide de juger madame *Bourguiba*, je ne quitterai pas mon pays. Tu sais, je n'ai plus de responsabilités, l'une de mes filles est mariée, l'autre est déjà grande, moi, j'ai besoin de peu de choses, alors je ne suis pas du tout inquiète de ce qui peut m'arriver, non vraiment pas. De toute façon, il faut bien mourir un jour, ce

n'est pas pour les années qui me restent que je vais m'inquiéter.

- Tu sais ça peut durer vingt ans !

- Oui c'est vrai, j'ai une amie qui a perdu son mari à l'âge de cinquante huit ans, quand je suis allée lui faire mes condoléances, elle pleurait en disant «je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve ! » Moi ça m'a fait rire et bien, elle s'est remariée et elle a vécu vingt cinq ans avec son nouveau mari...et quand il est mort, elle a dit encore «qu'est ce que l'avenir me réserve ?». Alors en effet, qui sait ce que l'avenir me réserve à moi. Ce dont je suis sûre c'est que je ne me remarierai jamais, l'expérience du mariage, pour moi, elle est faite !

- Tu n'as pas voulu parler de tes amis. Parle-moi de tes ennemis.

- Je les ignore. Beaucoup de gens m'ont fait du mal, mais je n'ai pas de souci de ce côté là, je ne me venge pas, je les ignore. Mes ennemis d'ailleurs, ce sont surtout des jaloux.

- Es-tu rancunière ?

- Pas du tout ! Mais peut-être est-ce pire, quand les gens me font du mal, j'oublie mais ils n'existent plus pour moi, je ne cherche pas à leur faire du mal, si je suis déçue, je les ignore, parce que si je cherche la vengeance, c'est moi qui souffre. La vie, tu sais... J'ai eu bien des déceptions, mais pas pendant ma jeunesse. Pendant ma jeunesse, personne ne m'a trahie. Il n'y avait peut-être pas la science mais il y avait la conscience, une morale. Ce qui m'a beaucoup marquée, c'est de n'avoir pu continuer mes études. J'aimais aller en classe, j'aimais mes professeurs....

XI

- Tu as joué un rôle dans la politique du pays. Peux-tu m'en parler un peu ?

- J' ai toujours joué un rôle important dans la politique du pays. Je tiens avant tout à la stabilité, je fais tout pour cela depuis des années.

- Bon, mais le Président t'aime beaucoup, tu as de l'influence sur lui. Tu as rapproché de lui certains hommes, parfois tu t'es trompée comme pour Ben Salah. Y a-t-il un moment où tu as joué un rôle dont tu es particulièrement contente ?

- Oui. Par exemple quand j'ai pu rapprocher un *Taïeb Mehiri* ou un *Ahmed Tlili* du Président. Je n'ai jamais été déçue par eux. A vrai dire *Ahmed Tlili* s'est rapproché tout seul mais nous avons toujours eu de très bons rapports. Avant lui, tous les hommes politiques me fuyaient comme la gale. Ils avaient peut être peur que je les desserve auprès de *Bourguiba*. Mais *Tlili* a tout de suite été très sincère avec moi. Au début c'était très difficile, le Président était entouré d'un tas d'hommes qui voulaient arriver et qui se poussaient tous pour arriver. Avec *Taïeb Mehiri* nous avons tout de suite collaboré, il venait me voir, il me disait, par exemple, il y a aujourd'hui une rude audience en perspective, il faudrait préparer un peu le terrain auprès du président. J'essayais de préparer un peu le Président, parfois de le calmer. Il m'écoutait souvent. Ainsi,

pendant plusieurs années, j'ai travaillé avec *Mehiri* pour le bien du pays, j'en suis convaincue. Avant sa mort, *Taieb Mehiri* a dit à mon frère, vous connaissez votre sœur, mais vous ne saurez jamais le rôle qu'elle a joué et les services qu'elle a rendus à son pays. Dans toute cette période j'ai joué un très grand rôle et personne ne le savait. Les gens venaient me dire, *Taieb Mehiri* ne t'aime pas, il t'insulte. Alors je lui disais, insulte moi, laisse les croire que nous ne sommes pas d'accord, comme ça on aura la paix et on travaillera tranquillement pour le pays. C'était un homme honnête, sincère. J'ai perdu un véritable ami.

Ahmed Tlili aussi était un ami. Il a été le premier à prendre les armes avec le Président. Il a été, indirectement, la cause de l'infarctus du Président. En effet, un jour, quelqu'un que je ne nommerai pas, ce serait lui faire trop d'honneur, est venu dire au Président que ma sœur était allée voir *Ahmed Tlili* en Suisse.Il était en Suisse parce qu'il n'était pas d'accord avec *Ben Salah* qui l'avait écarté. Le Président en voulait à *Tlili* qui disait ce qu'il pensait et clamait qu'il n'était pas d'accord. Le Président m'a dit, tu vois ce que m'a fait ta sœur, elle va voir *Tlili* à Genève. Je lui ai dit et alors ! Moi aussi si j'avais été en Suisse, je l'aurais vu. C'est un ami sincère. Après tout ce qu'il a fait à vos côtés, parce qu'il n'est pas d'accord et qu'il le dit, vous le considérez comme un traître ?» Il n'a rien répondu et une heure après, il a eu son infarctus, ça je ne l'ai pas oublié !

- Pourquoi Tlili n'était il pas d'accord ?

- Il n'était pas d'accord avec *Ben Salah* et peut être aussi considérait il qu'il ne méritait pas d'être ministre parce qu'il n'avait pas lutté. Bref il n'était pas d'accord avec *Ben Salah*.

Après la mort de *Mehiri* et *Tlili*, je me suis sentie orpheline. Maintenant je n'ai plus de conseil à donner, à personne et le Président n'écoute plus personne !

- Et Masmoudi ? Que penses-tu de lui ?

- C'est un animal politique. Tant que *Bourguiba* est vivant, il ne le trahira pas et c'est un véritable homme politique, le seul peut être. On le critique, on le jalouse. Il n'a pas d'hommes avec lui. Le gouvernement actuel ne l'aime pas. Je ne le vois pas s'entendre avec *Nouira* ou avec *Mestiri*. Il est seul. D'ailleurs à part *Bourguiba*, personne n'a d'assise dans ce pays. *Mestiri*, par exemple, qui est un homme honnête et propre, va être dépassé par les jeunes. Et tous ces hommes que nous connaissons, ce sont les dernières cartouches, après eux, c'est l'inconnu.

- Et l'armée ?

- D' après ce que j'en sais l'armée est saine, elle commence à être politisée, il y a de jeunes officiers qui sortent de Saint Cyr. Est ce qu'on sait ce qui peut se passer quand ils ont l'exemple de *Kadhafi*...Un coup d'État ce n'est pas une chose difficile. On me dit que l'armée est saine. Je la respecte mais elle me fait peur. Il y a des jeunes officiers intelligents, capables, ambitieux. Ils me font peur !

- Et Bahi Ladgham ? Il a eu un rôle important et puis il a disparu de la scène politique Que s'est il passé ?

- C'est qu'il est incapable de diriger un pays, incapable de résister à *Bourguiba*. Il a servi honnêtement son pays mais en disant toujours oui à *Bourguiba*. Le jour où il n'a pas tout à fait dit oui il a sauté, c'est tout. Quand il a été livré à lui même, il a été incapable de prendre les décisions qui s'imposaient et il a sauté sans avoir dit la vérité à *Bourguiba*. Et c'est dommage qu'il ne l'ait pas dite !

- Et Ben Youssef

-C'était un homme ambigu... Je l'ai connu avec *Bourguiba*, mon impression première a été qu'il était un homme orgueilleux, faux, rusé, pas intelligent, très rusé. Il a essayé de se débarrasser de *Bourguiba* en l'envoyant en Egypte, soit disant

pour défendre la cause nationale, mais en vérité pour se débarrasser de lui. On n'éloigne pas un leader dans ces conditions là, sinon pour l'éliminer.

Bourguiba est parti pour l'Egypte avec foi, défendre la cause de son pays. Pendant son absence, j'ai bien vu que *Ben Youssef* était son plus grand ennemi. Il ne pensait pas que *Bourguiba* reviendrait... mais il est revenu et il a laissé *Ben Youssef* quitter le pays. Je lui ai dit, ne le laissez pas partir, où il ira il fera du mal, il faut le garder en résidence surveillée. *Bourguiba* disait, non, je préfère m'en débarrasser, qu'il s'en aille ! Et bien, il a monté tout le Moyen Orient contre nous ! Quelle propagande !

Le but de *Bourguiba*, il me l'a dit, c'était de continuer la lutte seul et que *Ben Youssef* assiste à l'indépendance de son pays, il ne voulait pas en faire un martyr. Quand je lui disais, mais regardez ce qu'il fait contre nous ! Il répondait, je veux qu'il nous voit faire, un pas en arrière, un pas en avant, jusqu'à l'indépendance... Et bien, il a vu !

Moi personnellement, *Ben Youssef* m'inquiétait beaucoup, il cherchait par tous les moyens à aller chez le Bey, à faire du commerce, des affaires, je ne pense pas qu'il était un homme intègre, que ce soient des on-dit... Tout le monde parle de tout le monde mais tout ce qu'on racontait sur lui me paraît vrai. Ce qui est certain c'est qu'il a tout fait pour supprimer *Bourguiba*, il a dépensé des millions et il n'a pas réussi. Les gens qu'il avait chargés de cela sont encore là, ils avaient des mitrailleuses et leurs doigts ont refusé de tirer. *Bourguiba* ne croit pas au Mektoub, mais moi oui, c'est Dieu qui l'a sauvé. Il était entouré de trente personnes armées, payées pour le tuer... Un des hommes existe encore, il pleure et c'est lui qui m'a tout raconté ! Il n'a pas pu tirer, il avait l'impression qu'il allait tuer son père, il n'a pas pu. Il m'a raconté que *Ben Youssef* lui avait donné de l'argent pour cela...maintenant il est gardien quelque part.

- As-tu eu des relations personnelles avec Ben Youssef ?

- Oui je l'ai rencontré souvent. Quand *Bourguiba* était au Caire, personne n'avait de nouvelles. *Ben Youssef* le croyait mort et cela l'arrangeait de le croire. Tout le monde était inquiet. Alors quand j'ai reçu une première lettre, par l'intermédiaire de mon cousin Hichem, j'ai prévenu *Ben Youssef*, je lui ai dit que j'avais des lettres et des photos de *Bourguiba*. J'ai pris deux fois rendez vous avec lui et deux fois il n'est pas venu. Alors j'ai donné lettres et photos à un véritable ami, lui et il les a apportées à *Mongi Slim* et comme cela on a pu avoir des nouvelles de *Bourguiba* partout dans les journaux, par mon intermédiaire.

Avant le départ de *Bourguiba* pour Le Caire, à travers le désert, accompagné de *Khalifa Haouas*, j'avais entendu parler du projet au Palais Beylical de Sidi Bou Saïd. J'avais dit à *Bourguiba* que tout le monde connaissait son projet et que c'était *Ben Youssef* qui avait raconté cela au Bey. Le voyage a été annulé. Deux mois après, sans avis préalable, on est venu chercher *Bourguiba*, et on l'a fait partir sur le champ, on lui a fait prendre cet itinéraire que tout le monde connaissait. *Ben Youssef* pensait qu'il n'arriverait jamais au Caire et que s'il y arrivait, il ne reviendrait pas...

Moi, je me suis toujours méfiée de *Ben Youssef*, *Bourguiba* lui, l'aimait, il l'avait créé, il le trouvait le plus intelligent de toute la bande et il le poussait. Quand je suis allée au Caire en 1948 pour voir *Bourguiba*, je lui ai raconté beaucoup de choses au sujet de *Ben Youssef*. Il disait, que veux tu, je suis loin, c'est comme une grenade remplie de petits grains, si je l'ouvre, de loin que puis je faire, il ne le croyait pas si dangereux, il ne m'a pas tout à fait crue.

Bourguiba s'est trompé deux fois dans sa vie, et cela a été encore plus grave pour *Ben Youssef* que pour *Ben Salah*. *Ben Salah* a essayé d'établir un socialisme qui s'est effondré dans

la démagogie et dans l'ambition personnelle, mais pendant la lutte avec *Ben Youssef* les Tunisiens se sont tués entre eux et il a aussi monté les gens de la Grande Mosquée, et tous les fanatiques.... il a su y faire, mais il n'avait pas le courage de *Bourguiba*. A l'époque un ami français m'a raconté que lorsque l'on faisait dire à *Ben Youssef* qu'il était dangereux d'aller faire une réunion dans tel ou tel gouvernorat, il n'y allait pas mais que *Bourguiba* ne reculait jamais. Enfin entre eux cela été une lutte à mort. *Bourguiba* a essayé de le convaincre par tous les moyens mais il n'y a rien eu à faire, il avait beau lui expliquer qu'il fallait accepter l'Autonomie Interne comme une étape, il ne voulait rien entendre. Ils ont eu un jour une entrevue de deux heures au bout de laquelle *Bourguiba* était si épuisé que sa cravate était mouillée de sueur et *Ben Youssef* a dit à *Masmoudi* en s'en allant : « Il a failli m'avoir, il est toujours le même, il a failli me convaincre » mais il était engagé avec le Moyen Orient, il ne pouvait plus reculer.

- Le Président a été très déçu par Ben Youssef ?

- Terriblement, ça été très dur pour lui et quand on pense que cela s'est passé trois mois après le retour triomphal de *Bourguiba* le premier juin... C'est ça le peuple ! *Ben Youssef* s'était promené partout en racontant que *Bourguiba* combattait le Prophète, tous les moyens lui étaient bons. Et puis *Bourguiba* a tout repris en main et *Ben Youssef* a été oublié sauf par une petite poignée de ses amis. Maintenant il est entré dans l'Histoire.

XII

- Aujourd'hui je suis déprimée, je fais des cauchemars, le matin je me lève en me disant, voilà le jour et après ce sera la nuit, et puis le jour et encore la nuit, jusqu'à quand ce sera ainsi pour moi. Je vois que la mort est proche, la vie passe, la mienne est monotone, je n'ai envie de voir personne. Je t'ai déjà dit que j'étais sentimentale, les soucis de ma famille et de mes amis me rendent malade. Hier dans le journal, il y avait une photo de *Nixon* et dessous la photo d'une femme déchirée de pleurs, à la main deux enfants en pleurs et devant eux un enfant mort, au Vietnam. J'ai été malade toute la journée, rien ne m'est égal, je prends tout à cœur.

- Nous pouvons peut-être aborder des sujets plus légers. Je sais que tu as bien aimé ton voyage en Suède .Tu es allée y faire un voyage officiel. Comment c'est, la Suède ?

- La Suède, c'est extraordinaire ! Les gens sont gentils, travailleurs, consciencieux. J'ai vu là un vrai socialisme, les réformes agraires. J'aurais bien voulu que nous soyons comme la Suède, mais il faut être très évolué pour être comme cela, très évolué et très instruit. Là bas, j'ai visité des petites propriétés de dix hectares, les gens vivent bien. Ils ont tous un frigidaire, une télévision, une voiture. L'étable de dix vaches est tout à fait moderne. Partout la confiance règne, les gens mettent le lait, la récolte des légumes devant leur porte, les camions passent les prendre, le poids est indiqué, il n'y a jamais de discussion. L'agriculture est dirigée, il y a la garantie

de la vente des marchandises. Les gens m'ont paru heureux.

- Et la famille royale, comment l'as tu trouvée ?

- Ils sont très sympathiques, modestes et sympathiques, on n'a pas l'impression de s'adresser à des rois tant ils sont modestes. Un soir, le roi et la reine nous ont raccompagnées jusqu'à la porte du palais où nous habitions. Ma belle sœur Simone et moi, avons pris congé d'eux et nous avons monté l'escalier en riant, en nous racontant des histoires, nous avions même enlevé nos souliers et montions pieds nus. Pour nous la soirée était finie. En arrivant en haut de l'escalier, qu'est ce que nous voyons ! Le roi et la reine qui étaient passés par un autre chemin, nous attendaient pour nous reconduire jusqu'à nos chambres. Tu ne peux pas imaginer dans quel état nous étions, nous nous excusions, nous ne savions pas comment nous excuser et tout cela avec nos souliers à la main. Eux avaient un petit sourire, nous ne savions pas où nous mettre !

En Suède, la beauté des femmes frappe, les filles sont saines avec de belles dents, les hommes aussi sont beaux. Dans la rue tout le monde est beau.

Les Suédois sont très bien organisés du point de vue social. Par exemple, j'ai visité un asile de vieillards. Ils n'ont pas l'air malheureux, c'est le seul asile de ce genre que j'ai visité, partout ailleurs les vieillards ont l'air malheureux, pas en Suède. Ici on abandonne rarement les vieillards, mais ceux qui n'ont pas de parents pour les recueillir vont à l'asile et c'est vraiment triste, c'est une question de budget bien sûr mais aussi parce que personne ne veut s'occuper des vieux, c'est un travail ingrat, il ne s'agit pas d'honneurs ou d'être en photo dans les journaux, alors il y a peu de volontaires.

- Voilà quelque chose à organiser pour toi. Mais toi tu as créé une œuvre, « Le Nourrisson » Tu peux m'en parler ?

- Avant l'indépendance, j'avais visité une œuvre qui s'occupait

d'enfants abandonnés, dirigée par des sœurs elle dépendait de la Résidence. C'était bien tenu mais j'avais été frappée du fait qu'il existait deux départements. Dans l'un il y avait des enfants blonds aux yeux bleus, dans l'autre des bruns et des noirs. On s'occupait d'eux de la même façon mais ils étaient séparés. Les enfants blonds étaient là pour être adoptés, les autres étaient donnés à des familles tunisiennes qui ne les adoptaient pas légalement, ils devenaient des sortes de domestiques. Au Caire j'avais visité une œuvre qui s'appelait, « les enfants de la rue » et en Jordanie on les appelait les Bâtards, tout cela m'avait impressionnée. Je pensais que ce n'était pas juste et dès l'Indépendance j'ai voulu créer une œuvre d'adoption que j'ai appelée « Le Nourrisson ». C'est moi aussi qui ai demandé pour les grands enfants orphelins qu'on les appelle « Les enfants de *Bourguiba* » et par jugement, chacun a un nom propre.

- As-tu eu des difficultés avec les familles puisque avant toi, on n'adoptait pas d'enfants en Tunisie ?

- Non. Dès qu'il y a eu une loi d'adoption, les gens ont adopté des enfants, mais c'était une goutte d'eau, on ne dépassait pas quarante enfants, à cause des épidémies, c'était une goutte d'eau à côté de tout ce qu'il y avait à faire, mais j'en ai quand même placé huit cents, tous adoptés, ils sont tous bien et les parents sont très heureux. Par contre les enfants abandonnés qui restent dans les établissements de l'État deviennent presque tous arriérés, parce qu'ils manquent d'affection, on a pensé pour améliorer leur sort à les placer dans des familles nourricières à qui l'on donnerait une mensualité, pour qu'ils soient élevés avec les autres enfants de la famille, médicalement cela permet au cerveau de mieux se développer.

Je voulais faire un Institut de l'enfance financé par des dons de l'étranger, mais il faut un statut autonome, il faut payer les gens qui s'en occupent. Tout est une question de budget ! Maintenant c'est l'État qui s'occupe du « Nourrisson » ils font de leur mieux mais ce n'est pas comme si c'était une institution

autonome, le budget est dispersé entre les différents services, l'hôpital d'enfants de Kassar Saïd et d'autres mais cela ne résout pas le problème comme pourrait le faire un « Institut de l'enfance » qui centraliserait tout ce qui concerne l'enfance abandonnée ou maltraitée. Au « Nourrisson », au début, il y avait des femmes bénévoles qui allaient une fois par semaine s'occuper des enfants, les amuser. Les premiers jours elles étaient plus de cent, maintenant il n'y en a plus une seule !

- Comment les femmes se sont elles décidées à adopter des enfants, ce n'était pas dans les mœurs.

- Non seulement ce n'était pas dans les mœurs mais on disait dans les familles qu'un bâtard portait malheur. On ne faisait pas entrer un bâtard dans une maison, même comme domestique, alors tu imagines ce que ça représentait d'en adopter un. A travers l'œuvre du « Nourrisson », le Président a expliqué aux gens que le Coran n'était pas contre, il a cherché une formule et les gens ont pris l'habitude, il n'y a pas eu vraiment de résistance et toutes ces lois ont été facilement adoptées, le droit de la femme par exemple. Avant le mari pouvait d'un seul mot répudier sa femme.

Il y a 25 ans une de mes amies devait aller à un mariage, elle voulait aller chez le coiffeur, elle s'est préparée. A la dernière minute son mari lui a défendu d'y aller, mais elle voulait y aller. Alors le mari jure que si elle passe la porte, il divorce. A cette époque cela était possible, il suffisait au mari de dire une telle phrase pour que le divorce soit effectif. Elle a prévenu son père qui était avocat, il lui a dit, passe par la fenêtre et ainsi elle n'a pas été répudiée.

- Heureusement qu'elle n'habitait pas au dixième étage !

- Tu sais, dans le bled, je voyais des femmes répudiées parce que la soupe était froide, ou trop salée, ou trop pimentée, cela arrivait surtout l'été, quand les hommes avaient un peu d'argent, ils prenaient tout de suite une autre femme et bien,

tout cela est fini, comme si cela n'avait jamais existé. Pour en revenir « au Nourrisson », quand je pense à tous ces enfants adoptés cela me rend heureuse.

- Toi aussi tu en as adopté un.

- Oui, j'ai eu un faible pour cette enfant et je l'ai adoptée, elle sait qu'elle est adoptée, elle a maintenant quatorze ans, elle est belle, gentille et intelligente, elle travaille bien en classe et ne me donne pas de soucis mais cela m'ennuie qu'elle n'ait pas eu d'enfance, elle vit avec de vieux parents... elle ne vit pas avec des enfants de son âge et ce n'est pas bien pour elle. Mes petits fils vivent aussi avec des grandes personnes, ils sont gâtés, pour eux je suis une roue de secours.

XIII

- As-tu déjà eu peur ?

- J'ai eu souvent peur. Ainsi le jour de l'assassinat de *Farhat Hached*, le 5 décembre 1952, il faut se rappeler la force de la colonie française à ce moment là, la force de l'armée, des gendarmes. Tunis était occupée par des soldats casqués, mitraillette au poing, il y avait partout des chars. Ce jour là j'ai eu du courage. La manifestation était dirigée par le docteur M'Hamed *Ben Salah*, un militant dur et courageux. Avec un groupe de femmes, nous sommes allées à la rencontre de l'armée et de la police. Nous portions de grandes photos de *Farhat Hached*. Je suis partie manifester avec l'idée que peut être je ne reviendrai pas vivante. J'avais l'impression que nous risquions vraiment notre vie. Pour la première fois je me sacrifiais vraiment totalement, j'étais prête à tout. Nous avions mis un crêpe noir sur les photos, nous étions habillées de noir et je suis partie à la tête de la délégation des femmes. J'avais dit aux autres que nous allions à la Mosquée parler de *Farhat Hached*, elles ne savaient pas que j'allais manifester. Nous étions environ trois cents femmes. Dans la Mosquée j'ai dit quelques mots et puis nous avons décidé de sortir. Certaines ont eu peur et ne sont pas venues. Dehors des policiers tunisiens aux ordres des français tiraient sur la Mosquée, il y a encore des traces de balles aujourd'hui. Nous sommes sorties quand même et nous sommes dirigées vers la rue de l'Église. Là les gens nous jetaient des ordures, des pots de fleurs, des objets divers depuis les fenêtres. C'étaient surtout des Italiens

qui habitaient ce quartier. Nous avons reçu le choc de toutes ces choses, trois cents femmes dans ces rues si étroites et puis au bout de la rue nous nous sommes heurtées aux policiers et aux soldats armés de mitraillettes, ils n'ont pas tiré, nous avons pris une autre rue, vers le bureau de l'*UGTT* (le bureau de *Farhat Hached*). Quand nous sommes arrivées là, les militaires ont tiré en l'air, tout le monde s'est affolé, les femmes se sont enfuies en laissant peut être deux cents paires de souliers. Moi aussi je me suis enfuie. J'ai essayé de me faire ouvrir une porte derrière laquelle habitait quelqu'un de ma famille, personne n'a ouvert, alors j'ai pris le chemin par les Souks, le plus tranquillement possible. J'étais dévoilée et je suis rentrée ainsi sans que personne ne me demande rien. Mais ce jour là, en allant à la rencontre des soldats armés, j'ai eu la plus grande peur de ma vie, mais aussi je pense avoir fait preuve du plus grand courage dont je suis capable.

Un autre genre de peur, c'était le jour de l'accident de ma sœur qui m'a beaucoup secouée. J'ai eu là une très grande émotion. Je me souviens aussi d'un jour pendant l'occupation. J'étais en voiture sur la route de Bizerte, une route que je prenais tous les jours, il y avait là un pont. Ce jour là, j'arrive au pont, et au moment où j'allais m'engager, le pont saute. J'ai donné un coup de frein et je me suis arrêtée au bord du vide. C'était l'époque des fellaghas, à Djebel Ichkeul, les français faisaient sauter les ponts et ils n'avaient laissé personne pour prévenir. J'en ai réchappé par miracle et j'ai eu très peur.

- L'attentat contre le Président, as-tu eu peur, ce jour là ?

- Peur et une grande émotion aussi, cela a été un miracle d'en réchapper. Voilà ce qui s'est passé. Il faut remonter dans le passé. Une de mes cousines a élevé comme son fils l'enfant de sa bonne, il a fait une carrière militaire. Il n'était pas content parce qu'il trouvait qu'il y avait des injustices, il voulait quitter l'armée. Un de ses amis qui connaissait son mécontentement est venu lui proposer d'entrer dans un complot contre le Président.

Le garçon a demandé à réfléchir, l'autre lui a dit que tout était préparé, que le chef de l'armée de l'air était dans le coup ainsi que celui de l'armée de terre et que tout allait commencer à trois heures du matin. Le garçon qui vivait dans ma famille et aimait *Bourguiba* a décidé de le prévenir mais il a eu peur de celui qui lui avait parlé de l'affaire et il est allé voir le chef de cabinet de *Bahi Ladgham* qui a failli ne pas le recevoir en pensant qu'il venait encore se plaindre de son sort mais l'autre a tellement insisté qu'il l'a reçu. Ainsi le complot a-t-il été déjoué in extremis. La police a pu attraper tout le monde, il y en avait même un dans le Palais, c'était celui qui donnait le mot de passe.
Remarque que ce jour là, je n'ai pas eu le temps d'avoir peur. Mais avant oui j'avais eu peur, c'était je pense en rapport avec ce complot. A peu près deux mois avant, une nuit, je me réveille avec la sensation que quelqu'un respire au dessus de moi, je réveille ma cousine et je lui dis qu'il y avait un homme dans ma chambre, elle me dit que j'avais fait un cauchemar et me montre qu'il n'y avait personne. Quinze jours après, même chose, je pince ma cousine, elle regarde et cette fois elle voit un homme elle aussi. J'ai prévenu *Taieb Mehiri*, je n'ai rien dit au Président. On a fait surveiller de plus près...mais celui qui a été chargé de surveiller était celui qui était entré dans la chambre pour faire une répétition de l'attentat. C'était le complice à l'intérieur du Palais, celui qui devait faire entrer ceux du complot chez moi, chez le Président, chez tout le monde. Finalement ils ont tous été arrêtés et fusillés sauf deux qui ont été condamnés à perpétuité. C'est un vrai miracle d'avoir échappé à ça. Au fond je n'ai pas eu très peur mais ça m'a secouée parce que ce complot est arrivé dans une période où tout le monde était dans l'euphorie de l'indépendance et que tous ces gens nous les connaissions.. Il y avait un jeune militaire qui venait de se marier. Il était venu chez nous, nous lui avions fait un cadeau de mariage. J'avais vraiment l'impression d'être trahie, que c'était de l'ingratitude. Il me semblait que c'était sans raison car il n'y avait pas de malaise dans le pays à ce moment là.

Pendant la guerre aussi j'ai eu peur. Il y avait des bombes partout, à Tunis, à Hammam-Lif. De peur, j'ai maigri de vingt kilos. J'admire vraiment le peuple Vietnamien d'avoir vécu tant d'années sous les bombes. J'ai passé deux nuits et trois jours dans une grotte à Hammam-Lif au moment de l'entrée des alliés à Tunis, nous n'avions rien à manger que quelques morceaux de sucre que j'ai donnés à une petite fille de trois ans et j'ai vu une bombe éclater à cinq ou six mètres. C'était horrible ! Alors quand je pense aux Vietnamiens qui supportent cela depuis vingt ans !...

Toute cette période a été horrible, et en particulier le jour où ma fille a eu une broncho-pneumonie, je pensais qu'elle allait mourir. Le médecin m'avait dit, elle est perdue, vous en ferez une autre ! ! ! Et puis tout cela a passé.

- Finalement tu es plus courageuse que tu ne le dis. Tu as résisté plutôt pas mal à tout cela.

- Oui c'est vrai, et je me plains d'avoir une mauvaise santé ! Au fond, j'ai une santé de fer et bien, dans mon souvenir, ce qui m'a le plus marquée, je peux te dire que c'est la mort de mon père et je crois que jusqu'à ce jour je n'ai pas repris tout à fait goût à la vie ! Mon père je l'associe toujours à tous les actes de ma vie et quand j'ai trop de soucis, je vais au cimetière le raconter à mon père. C'est sûrement ridicule à soixante ans mais c'est ainsi. Parfois je me dis que ce n'est pas juste, si l'âme existe de ne lui apporter que des soucis et pourtant pour moi, un mort est un mort. J'ai changé la tombe de mon père de place parce qu'on construisait une route, j'ai voulu assister au transfert du corps et j'ai vu le squelette de mon père tout entier, tout à fait complet après trente ans. Combien ça dure tout à fait complet un squelette, sauf les côtes ? Je l'ai changé de place et je me suis dit, vraiment ce n'est rien, quand on va ainsi visiter un mort, ce n'est rien qu'un squelette, un squelette, c'est tout ! Le mort est mort, enfin j'y vais de temps en temps, par respect, par souvenir mais c'est un souvenir triste.

Une grande émotion pour moi, ça été le jour de la crise cardiaque du Président, à neuf heures du soir. Il m'appelle, il me dit qu'il a une très grande douleur dans la poitrine, il voulait être digne, même dans la maladie, il ne voulait pas crier mais il tournait comme une toupie, avec cette douleur atroce dans la poitrine. J'ai tout de suite compris qu'il s'agissait d'une crise cardiaque, j'ai appelé le médecin d'urgence. Ils ont mis vingt cinq minutes à arriver, heureusement j'avais des médicaments pour moi en réserve et ça a gagné du temps.

Un autre de mes affreux souvenirs, c'est le bombardement de *Sakiet Sidi Youssef* par l'armée française. Tout a été détruit. J'ai visité l'hôpital, il y avait un enfant qui n'avait pas l'air blessé, il disait seulement, Je ne vois pas, je ne vois pas ! La guerre, il n'y a rien de plus injuste. Heureusement que la guerre du Vietnam se termine, c'est vraiment une bonne nouvelle ! J'admire les Vietnamiens d'avoir résisté vingt huit ans dont dix contre les américains. Quel courage ! Maintenant, ils vont se battre à l'intérieur....Ils ont du pain sur la planche !

- Et le Président, a t'il été content ?

- Lui, il n'aime pas la défaite et il juge que les américains ont subi une défaite, ça l'ennuie. Il avait écrit à Ho Chi Minh de négocier, il n'imaginait pas qu'un grand pays comme l'Amérique pouvait subir une défaite.

- Toi, tu trouves que c'est une défaite pour l'Amérique ?

- Après vingt cinq ans, se retirer, c'est une défaite, oui.

- Mais ne penses tu pas que c'est une plus grande défaite encore de continuer une guerre pareille ?

- L'Amérique s'en fichait de l'opinion mondiale mais une partie de sa population était contre et le gouvernement a dû en tenir compte. Je souhaite maintenant la paix en Palestine. C'est un des derniers pays où l'on se bat, il faut négocier la paix.

XIV

- Depuis que nous nous sommes vues, il s'est passé beaucoup de choses. Peux-tu m'en parler ?

- Tu veux que je te parle de l'évasion de *Ben Salah*, je suppose. Et bien, la première chose que je peux te dire, c'est que j'ai été très étonnée du calme avec lequel le Président a appris la nouvelle. Quand le Premier Ministre est venu le lui annoncer. Monsieur le Président, lui a t'il dit, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, le Président n'a d'abord rien dit puis il a dit, c'est peut être une façon élégante de s'en tirer. Et depuis il est resté très calme. Bien sûr, il compte changer le responsable, mais ça ne peut pas se passer autrement, c'est bien le moins.

- Es-tu personnellement inquiète de cette évasion ?

- Non, pas vraiment, mais cela va dépendre de deux choses. D'abord de *Ben Salah*, s'il prend asile dans un pays ami, en Autriche qui a toujours proposé de le recevoir, ou en Suède, s'il pense travailler, obtenir peut-être que sa famille le rejoigne, cela ne m'inquiète pas, mais s'il reste mordu par la politique et qu'il commence une lutte, cela peut devenir inquiétant pour le pays, déjà des étudiants font la grève, les gens s'agitent. On a raconté que le frère de *Ben Salah* a été torturé, ce qui est faux. Des médecins l'ont examiné et ils sont formels, il n'y a aucune trace de coups mais il avait dix sept de tension, un point pulmonaire, un électrocardiogramme perturbé. Les jeunes s'agitent pour des choses qui ne sont pas. D'ailleurs il n'y avait pas de raison de le torturer, il a dit tout

ce qu'il savait. Je le connais, il est plus dur que son frère, c'est le vrai militant. Il est dur et courageux plus que son frère.

Ben Salah lui, a écrit à sa femme, une lettre postée d'Italie, le huit, elle est arrivée le douze, il donne des directives pour leurs enfants, il lui demande d'avoir du courage. Il dit qu'il l'a échappé belle, je ne sais pas ce qu'il veut dire, peut-être veut il parler des bruits qui ont couru disant qu'on voulait le tuer en prison, ce qui me paraît absurde ! Ou bien a t'il échappé à un grand danger après son évasion...je ne sais pas ce qu'il veut dire. D'après son frère, il est passé par l'Algérie, mais le gouvernement algérien n'est au courant de rien et ne sait pas où il est. Son secret est bien gardé ! Pour lui c'est une question de vie ou de mort. Il peut demander asile à n'importe quel gouvernement étranger, le Président n'a pas l'intention de demander son extradition, pas plus qu'il n'avait l'intention de la demander aux Algériens en leur envoyant *Masmoudi*. Le Président est presque soulagé qu'il soit parti, c'est comme si on lui avait enlevé une épine du pied et il n'a pas l'air inquiet, il dit, nous avons été bafoués, ce sont des choses qui arrivent dans tous les pays, ce n'est pourtant pas dans son caractère de rester calme. Bien sûr, si *Ben Salah* se met à s'agiter, cela risque de changer, mais le fait de l'évasion ne l'a pas beaucoup remué.

Quinze jours avant l'évasion, il m'avait fait une réflexion, qui m'avait paru annoncer un assouplissement de sa position. Après avoir lu la lettre de *Mendès France* demandant une amélioration du sort de *Ben Salah* il a dit : « Si j'étais lâche je le libérerais mais je suis sûr qu'il serait tué par l'un des agriculteurs qu'il a spolié, il est beaucoup plus en sécurité en prison. » Pour ma part, le connaissant je crois que *Ben Salah* va rester quelques mois tranquille et je le souhaite vivement parce que les gens sont inquiets, les agriculteurs, les commerçants, mais les intellectuels, eux sont pour *Ben Salah*, ils parlent du lendemain, pas du passé.

Maintenant faisons de l'Histoire :

Au moment de la scission de *Ben Youssef*, il y avait une base à ses contestations, *Bourguiba* demandait l'Autonomie interne et *Ben Youssef* l'indépendance immédiate, sa thèse était évidemment plus séduisante pour le peuple, il y avait donc des vraies raisons de scission, mais maintenant, l'indépendance nous l'avons, la lutte est une lutte d'idées, la jeunesse ne s'occupe pas de l'histoire, elle est progressiste, elle demande la démocratie, la liberté de la presse et *Ben Salah* peut se servir de cette arme pour attirer les jeunes, c'est dangereux. Dans les pays sous-développés comme le nôtre, la jeunesse n'est plus encadrée, il y a un très grand vide et *Ben Salah* risque de séduire les jeunes, mais tel que je le connais, il va prendre son temps. J'espère que s'il y a un parti d'opposition il ne va pas tomber dans le piège de la démagogie. A mon avis, ce serait bon d'avoir un parti d'opposition sain, mais je ne crois pas le Président mûr pour accepter une telle chose.

Pour moi, tout le monde est dépassé, il n'y a plus d'unité nationale. Il faudrait changer beaucoup d'institutions, de méthodes et le Président ne changera pas. Je ne dis pas que je crains un coup d'état, mais ce n'est pas impossible. Je cherche des mots qui signifient cela, le Président ne regarde pas l'avenir, il est tout à fait coupé de la jeunesse, à l'université, les murs sont couverts de slogans, les jeunes sont des opposants. Chacun tire à soi la couverture, il y a des clans. Rien ne peut se faire sans une unité nationale et le Président ne voit pas ce qui se passe. Je suis convaincue qu'il pourrait ramener le monde autour de lui, opposition ou pas, mais il ne veut pas. Il ne perd jamais la notion qu'ils sont dans l'opposition. Il leur en veut. Il en veut à *Mestiri*, il écarte tous ces gens, il ne veut pas voir qu'un jour, *Mestiri* et *Ben Salah* peuvent se mettre d'accord... j'ai bien vu Mitterrand, radical socialiste puis socialiste s'allier aux communistes ! J'ai dit au Président que *Mestiri*, *Ben Salah* et d'autres sont moralement

propres, qu'ils n'ont pas trahi, qu'il est dangereux d'ouvrir plusieurs fronts à la fois, mais lui considère qu'ils sont contre lui et il ne veut rien avoir à faire avec eux. *Mestiri* n'est pas un traître, c'est un militant, après le discours de *Kadhafi*, il est venu dire au Président qu'il le soutenait. S'il ne se rallie pas ces gens là il risque d'être isolé, la politique change, ce n'est pas parce que le peuple n'aime pas *Ben Salah* qu'il n'est pas dangereux, le peuple vient à vous quand vous êtes fort. Je dis tout cela au Président, mais lui n'est pas d'accord, il est très sûr de lui, il ne craint pas *Ben Salah*, il est dans une période de très grand calme, il pense qu'il est tout à fait guéri, qu'il est en état d'imposer sa volonté. Oui il l'impose mais dans son entourage de gens tous bourguibistes. Moi je lui dis, mais tout le monde est avec vous, ce n'est pas parce que les gens ne sont pas d'accord sur tout, qu'il faut les considérer comme traîtres et les exclure. L'histoire on ne l'efface pas mais les jeunes ne sont pas impressionnés par l'histoire, c'est le présent et l'avenir qui les intéressent, pas le passé, si glorieux soit il. Le Président est très autoritaire, « dictatorial » mais pas sanguinaire. Mais il y en a d'autres qui sont dictatoriaux et sanguinaires.

Et ceux, qui depuis le congrès se sont écartés, ne reviendront avec *Bourguiba* que s'il applique les décisions exposées dans son discours du 8 Juin : liberté de la Presse, succession du Président de la République, etc... autrement ils resteront à l'écart. Mais maintenant, il faut le dire ils sont tous des « mineurs » devant *Bourguiba*. Après *Bourguiba* ils seront tous majeurs. *Bourguiba* est un grand professeur mais de sa classe personne n'a été reçu. Ils sont tous recalés. Après sa mort ils se battront. Pour moi, le pays est malade, bien sûr, il ne mourra pas mais je le vois condamné après *Bourguiba* à beaucoup de complications. Rien n'arrivera pendant sa vie, par exemple, l'évasion de *Ben Salah* c'est un coup dur mais rien ne se passe vraiment de grave. *Bourguiba* va aller à Gafsa, tout le monde va l'acclamer, le peuple l'aime lui, mais après

sa mort tout le monde se battra pour être *Bourguiba*. La sécurité du pays, c'est lui, il a la baraka, tout est une question de chance, même ici au palais, je suis comme dans une île, tu crois que ces agents de police surveillent quelque chose ! Quand je suis allée à Londres, à Paris ou ailleurs, j'ai constaté que la police gardait vraiment quelque chose, ici rien, ils baillent, ils fument, même en ajoutant deux ou trois policiers par ci par là qu'est ce que cela changerait ? Tu prends de l'école deux mille garçons qui n'ont pas leur bac et tu en fais des agents de police, ce n'est pas à coups de poings qu'on fait une police. Heureusement que *Bourguiba* a la baraka, c'est elle qui le garde !

L'autre jour, j'ai reçu la militante algérienne *Djamila Bouhired*, elle est venue passer 48 heures auprès de moi, une très gentille fille que j'ai connue en Algérie quand j'y suis allée avec le Président. C'est une fille très modeste, très fine. J'ai eu un faible pour elle, pour son histoire, pour son passé. Maintenant elle est mariée, elle a des enfants et elle travaille. Elle a une petite usine de produits de beauté, elle gagne sa vie. Elle ne fait plus de politique et pourtant du jour où elle est arrivée nous n'avons parlé que de politique, du Vietnam, de la Palestine surtout, elle avait des larmes aux yeux et si elle n'avait pas eu d'enfants, m'a t'elle dit, elle serait allée combattre en Palestine. C'est une passionnée, elle m'a raconté qu'au temps de sa lutte en Algérie, quand elle était en prison, elle trouvait tout à fait normale l'aide de la Tunisie à la cause algérienne, elle n'en était ni étonnée ni reconnaissante, elle tenait cela comme allant de soi, et puis plus les choses avancent, plus elle se rend compte que c'était exceptionnel, que c'était une aide énorme. Et quand elle voit la différence entre cette aide et celle apportée à la Palestine par les pays arabes, elle pense qu'il n'y a pas de commune mesure et que les pays arabes ont trahi la Palestine. Elle a dit cette phrase, les arabes ont trahi la Palestine. C'est dur mais je pense que c'est la vérité. Je suis de son avis... Donc nous avons passé deux jours ensemble, mais

à part cela, depuis le départ du Président pour Gafsa, je n'ai rien fait parce que je suis fatiguée, je pensais prendre des vacances en étant seule, mais je n'ai pas de force, alors je garde le lit, c'est un cercle vicieux parce que le lit cela déprime... *Djamila Bouhired* m'a parlé de la femme algérienne, elle travaille comme ici mais elle n'a pas les mêmes libertés qu'en Tunisie. Elle m'a dit aussi que là bas, tout était très sérieux, les algériens travaillent dur.

XV

- Crois-tu en Dieu ?

- Moi je crois en Dieu ! C'est à dire, je crois à une force qui s'appelle Dieu ou autre chose. Les dernières pluies qui se sont abattues sur la Tunisie, peut on les arrêter par la science ? Non on ne peut pas ! La mort ? Non on ne peut pas ! Peut-on créer un être vivant, non ! Il y a une force supérieure à tout. On est monté sur la lune mais on n'a pas arrêté la mort. Si on arrête la mort avec la science, alors je ne croirais plus en Dieu, tant qu'il y a une force supérieure, je l'appelle Dieu, c'est une force qui fait que la terre tourne.

- Penses tu qu'il s'occupe de chacun de nous ?

- Puisque je ne le vois pas, pourquoi me verrait-il ? Quand on est malheureux ou malade, c'est une réaction de faiblesse, on dit, Mon Dieu j'ai mal ici, il m'arrive cela... ce n'est pas avec l'idée que Dieu va vraiment vous aider, mais c'est une invocation qui vous aide !

- Crois-tu à un Dieu qui nous juge ?

- Dieu nous juge, mais c'est surtout ma conscience qui me juge.

- Crois-tu au Paradis et à l'Enfer ?

- Voilà une chose à laquelle je ne crois pas du tout, je ne crois pas à la vie éternelle. Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose

après la mort et pourtant le Coran le dit, je crois simplement que Dieu est une force, plus forte que tout, que la science, que tout ce que la science peut apporter et tant que la science ne peut pas tout expliquer, je crois en une force plus grande et je l'appelle Dieu, c'est tout. Je ne suis pas fanatique.

- La religion qu'est ce que c'est pour toi ?

- Notre religion musulmane est très simple, ainsi la prière représente une mesure de propreté, il faut se laver avant chaque prière, cinq fois par jour, c'est aussi un exercice physique, malheureusement cela me fatigue, je ne peux plus le faire.

- Pratiques-tu ta religion ?

- Je la pratique en esprit, mais je ne fais pas les prières, je ne *jeûne pas et cela pour suivre le Président qui est contre le* jeûne surtout à vrai dire pour les ouvriers qui travaillent toute la journée, qui ont des enfants à nourrir, je pense qu'ils doivent manger bien sûr. Le Ramadan pour ceux qui peuvent dormir jusqu'à midi et qui ont tout ce qu'il leur faut, c'est une fête, mais cela me fait toujours mal de voir jeûner les travailleurs, ils continuent à travailler et mangent peu et pourtant c'est surtout pour eux que c'est indiscutable. Ils jeûnent même s'ils doivent en crever, c'est sacré, on n'y peut rien. Le Président a essayé de libérer les gens du Ramadan, ça il ne l'a pas réussi, le peuple il faut le laisser faire ce qu'il veut dans le domaine de la religion, il ne faut pas le heurter.

- Ne crois tu pas qu'avec l'instruction cela pourrait changer ?

- Voilà ! Cela a déjà évolué, le peuple jeûne, les étudiants ne jeûnent plus, les vieilles femmes font leurs prières, les jeunes ne les font plus.

Les Prophètes eux étaient des combattants, les lieux saints

comme La Mecque par exemple, je pense que c'étaient d'abord des lieux de réunion, de congrès fixés par le Prophète.

- Tu es allée à La Mecque, quel effet cela t'a t'il fait ?

- Chaque fois que je vais à La Mecque, je suis émue, quand je suis sur la tombe du Prophète, cela m'ébranle, je pleure, et je pense que c'est un combattant, un grand homme et qu'il est abandonné au bout du monde, seul là bas, je pleure de l'abandonner, je prie pour lui, cet endroit là m'ébranle vraiment mais la Kaaba, la Pierre noire, c'est un endroit pourtant plus important pour le Pèlerinage et bien là cela me fait l'effet d'un congrès mondial de l'islam, un lieu politique. Bien sûr, c'est un lieu saint mais c'est la tombe qui m'émeut vraiment et chaque fois que j'y vais je ressens la même émotion. Un jour j'étais à Jérusalem avec ma coiffeuse italienne Angèle et nous visitions le Saint Sépulcre. Elle s'est mise à trembler, à pleurer comme moi sur la tombe du Prophète, tu vois chacun a un idéal mais les effets sont les mêmes, elle allait presque s'évanouir. Avec le Président nous parlons souvent de religion, cela l'intéresse toujours .... Mais je ne veux pas qu'il parle de religion devant sa fille parce que je trouve que jusqu'à quinze, seize ans il faut donner une éducation religieuse aux enfants. Plus tard, qu'ils pratiquent ou pas c'est leur affaire, c'est ça l'éducation, une fille qu'on a élevée, on l'entoure, on l'encadre jusqu'à quinze, seize ans, après elle doit choisir peu à peu ce qu'elle veut, l'éducation religieuse aide beaucoup.

- Toi, ça t'a aidée ?

- Moi, j'ai été élevée par un père de la Grande Mosquée mais qui avait des idées modernes, il me disait que si j'allais prier et donner de l'argent aux Marabouts, ce serait moi qui les aiderais et non le contraire et que la même aumône, je pouvais la faire autour de moi. Par contre, mon père respectait certaines fêtes, il m'emmenait à Kairouan pour le «Mouled», c'était important pour lui et c'est resté un jour important pour moi, c'est l'anniversaire du Prophète, un homme adoré par de

nombreuses personnes et je crois en cet homme, c'était un homme de chair et de sang !

- A la Mecque, comment se comportent les gens du Pèlerinage ?

- A la Mecque, c'est terrible, le fanatisme des gens est incroyable, ils deviennent hystériques et toi tu te prends à faire tout ce qu'ils font, tu tournes autour de la pierre noire, tu pries comme ils prient, moi chaque fois que je participe à ça, ce fanatisme m'impressionne, les gens vraiment se défoulent et chacun prie pour les siens, l'un pour son père l'autre pour son enfant; enfin c'est un lieu Saint ! Lourdes doit ressembler à cela, je suppose. C'est à la fois très beau et très triste parce que cela n'évolue pas, et quoique l'on fasse cela n'évolue pas. Les Turcs par exemple sont les plus fanatiques, peut être parce que leur régime est laïc depuis Ataturk. Est ce une réaction au fait qu'ils soient privés de religion, ils deviennent fanatiques. Ils crient, Inch Allah, je suis *musulman* !...*Inch Allah Muslim* !. Je leur demandais, vous êtes Turc ? Ils répondaient, Inch Allah Muslim ! Rien à voir avec les Tunisiens, ici nous ne sommes pas fanatiques, à La Mecque, les Tunisiens sont émus, ils font leurs devoirs religieux, mais ceux qui viennent de Turquie, du Pakistan et de partout, il faut voir ce mélange de nationalités et de fanatisme, là bas, ils sont frères de race, c'est très beau !. Les gens de la Mecque eux, ne sont pas fanatiques, il y a plusieurs sectes, par exemple, la famille du roi ne va pas rendre visite au tombeau de Mohamed, pour eux, un mort est un mort, ils n'ont ni tombes ni Marabouts, on ne sait même pas où les gens sont enterrés. Ils ont des Mosquées pour prier, c'est tout. Ils ont aussi le culte de la Pierre Noire, c'est leur seul culte et si le roi meurt, on le met dans un trou, comme les autres et c'est fini !

- Le Pèlerinage doit être fatigant ?

- Quand on a des commodités de vie, ce n'est pas fatigant,

pourtant, je suis effrayée par la foule, quand un million et demi de personnes sont réunies, cela me paraît effrayant, alors je préfère y aller en dehors du Pèlerinage, on appelle cela Omra, c'est du tourisme, mais pendant le Ramadan il y avait quand même cette année un million de personnes.

C'est un très beau pays et j'aime ses habitants, ce sont de vrais arabes mais moins évolués que les Palestiniens qui sont à mon avis les meilleurs de tous. J'ai visité La Mecque, puis je suis restée huit jours à Médine où le Prophète est enterré. Ma mère était avec moi, elle était très émue, de l'hôtel elle voyait la tombe de Mohamed, pour elle, huit jours ont été trop courts, elle aurait pu rester un mois sans se lasser, les femmes de cette génération sont très pieuses, quand on est jeune, on n'y pense pas. Pourtant, ma fille aînée est plus pratiquante que moi ou plus superstitieuse, elle a peur, si elle commet un péché, elle a peur qu'il arrive quelque chose à ses enfants, elle a l'impression qu'elle va être punie, mais elle n'a pas voulu aller à La Mecque avec moi, elle m'a dit, plus tard, quand je serai plus âgée.

- Toi, tu n'es pas superstitieuse ?

- Non.

- Tu passes sous une échelle ?

- Que d'échelles dans ma vie !

- Et à la punition de Dieu ? Crois-tu à la punition de Dieu ?

- Dans notre religion, Dieu s'occupe de tout, même des détails, il y a de nombreuses anecdotes qui en font foi. Un jour, par exemple, le Prophète était en froid avec sa femme Aïcha, Dieu est intervenu en faveur d'Aïcha auprès de Mohamed et comme on disait à Aïcha de remercier Mohamed, elle a répondu, Non, c'est à Dieu que je dis merci.

- Que penses-tu du très beau discours du Président sur la démocratie ?

- C'était en effet un très beau discours. Il a analysé la démocratie dans le monde, aussi bien dans les pays développés que sous-développés, je trouve que c'est un chef d'œuvre, mais il en a profité pour vider son cœur vis à vis de ses compagnons, il a attaqué tout le monde et s'il a dit des choses vraies, je dois dire qu'il a dit aussi des choses qui ne le sont pas, il les croit vraies, les gens viennent lui raconter des choses fausses, lui n'imagine même pas qu'on puisse lui raconter des choses fausses, des mensonges. Raconter des mensonges au Président de la République ! Et quand il a cru quelque chose, même si celui qui la lui a racontée vient lui dire que ce n'est pas vrai, dans son idée cela reste vrai. Par exemple, il croit que pendant la lutte pour l'indépendance, il y a eu un certain groupe qui désarmait les combattants ; tous ces gens sont vivants, viennent lui dire que ce n'est pas vrai, que cela n'a pas existé, il garde son idée. Dans son discours, il démolit tous ses compagnons, il parle de lui, de son action à lui et il attaque tous les autres.

Au moment des collectivisations, je te l'ai déjà raconté, le Président qui était malade en Suisse a dit par téléphone à *Bahi Ladgham* de ne pas imposer de force les collectivisations dans le Sahel. Le gouverneur est passé outre les ordres transmis par *Bahi Ladgham*. Il y a eu des bagarres, un mort, des blessés. *Bahi Ladgham* n'a pas réagi contre le gouverneur, *Bourguiba* l'a attaqué dans son discours. *Bahi Ladgham* a démissionné du bureau du Parti mais là il n'a pas été le seul attaqué, il les a tous attaqués, même s'il ne les a pas tous nommés. A la fin il a fait appel aux hommes de l'opposition pour que tout le monde se rallie autour de lui. A leur place, je viendrais discuter avec lui, c'est une occasion de dire ce qu'ils veulent. Je ne pense pas qu'ils viendront, ils pensent que tout recommencera après et à mon avis, ils n'ont pas tort, le Président ne changera pas. On travaille avec lui comme il l'entend, ou pas !

En définitive il a dit que la démocratie était possible dans les pays développés et pas dans les sous-développés et là, je suis

d'accord. La démocratie, il n'y a rien de mieux, c'est un idéal, c'est un but, mais on n'en est pas là, en Tunisie, il faut encore un chef . Ici les gens sont exigeants, mais ils ne donnent pas, ils sont gâtés « dalloul ». Ils veulent gagner plus, ce qui est légitime, mais veulent ils travailler plus ?

- Et les étudiants ?

- Ils ont un nouveau ministre, *Driss Guiga*. J'espère que cela va améliorer les choses avec les étudiants.

- Comment te portes-tu ? Ton cœur ?

- Je vais mieux depuis quelques jours, j'ai diminué les somnifères, je suis comme quelqu'un qui recommence à fonctionner.

XVI

21.3. 73

- Comment vas-tu aujourd'hui ?

- Tu vois, tu m'as laissée dans un lit et trois semaines après j'y suis encore, j'ai toujours des crises d'angor, on me donne des médicaments pour dormir et je dors dix huit heures par jour, depuis le départ du Président pour Gafsa il y a un mois.

- Que s'est il passé à Gafsa ?

- Je n'y étais pas, j'ai suivi comme tout le monde à la télévision. Le Président a été content de son voyage, le peuple l'aime et le lui a montré. Bien qu'il se soit fatigué physiquement, cela lui a semblé un repos, il veut faire d'autres voyages, Kairouan, Kasserine. Il veut faire ainsi deux gouvernorats par deux gouvernorats, il adore cela !

Moi, je dois absolument commencer à me lever, parce que de rester ainsi couché, on perd ses forces.

- Que s'est il passé pendant ces trois semaines ? Les gens finalement ont accepté ce qu'a dit le Président dans son discours, succession, remise en cause du congrès ...

- Oui, parce que finalement ils ont conscience que le Président pense faire cela pour le bien du pays.

Il y a eu aussi un changement de ministère, on a remplacé le ministre de l'intérieur à cause de l'évasion de *Ben Salah* bien sûr, mais aussi pour réviser la police. La police n'est plus

respectée, il n'y a pas de main de fer pour la tenir, ce sont tous des jeunes et il faut les tenir, le Président pense que *Tahar Belkhodja* est dur et aussi il se souvient qu'il a fait de la prison parce qu'il n'était pas d'accord avec *Ben Salah* alors c'est comme une réparation pour lui. Le Président pense que *Belkhodja* est dur et Bourguibiste et c'est tout ce qui compte pour lui. Le ministre de l'Éducation Nationale et celui de la Santé ont permuté, parce que pour les étudiants, *Guiga* est plus souple, moins rigide que *Mzali*, cela s'est fait très vite, en un après midi, j'ai presque appris cela par la radio, le président m'en avait parlé, mais comme d'une idée qu'il avait et le lendemain, c'était fait. Il va y avoir les vacances de printemps et puis la période des examens, je suis sûre que les étudiants vont rester tranquilles, après ce sera les grandes vacances. Il faudra donc que tout se règle pour la rentrée d'octobre.

Pour en revenir à la police, il y a de plus en plus de crimes et on ne trouve plus les auteurs, ce qui n'était jamais arrivé à ce point, il faut vraiment un ministre à poigne.

Moi en ce moment, je suis très fatiguée, rester couchée me fatigue et aussi cette douleur dans la poitrine, mais je continue à dire au Président ce que je pense même si cela doit me coûter cher, je peux me tromper, dire des bêtises mais ce sont des bêtises que je pense et je les lui dirai quoiqu'il puisse m'en coûter.

- Encore une question, si tu n'es pas trop fatiguée. Que penses-tu du problème Palestinien ?

- Leur situation est plus que difficile, ils n'ont pas de patrie, alors ils attaquent comme ils peuvent, mais à mon avis ils doivent attaquer à l'intérieur d'Israël et non à l'extérieur. Le désespoir les conduit à attaquer tout le monde, cela me paraît négatif. Toute attaque en Israël est une étape, s'ils arrivent à se battre ainsi, cela durera ce que ça durera mais ils finiront par avoir gain de cause. Quand à faire une vraie guerre....

Tous les arabes doivent les aider matériellement et

moralement mais ils doivent se débrouiller seuls, prendre leurs responsabilités. C'est une cause arabe mais c'est aux Palestiniens de prendre leur destin en main. Moi je suis furieuse contre *Hussein de Jordanie* ! Dans notre salon nous avons les portraits de tous les chefs d'État qui sont venus nous visiter. J'ai eu une réaction, peut être trop spontanée mais j'ai retourné sa photographie, on a sûrement dû la remettre en place, mais je ne la regarderai plus. On peut comprendre qu'il veuille préserver l'ordre chez lui, c'est vrai que les Palestiniens ont exagéré, mais nous aussi nous avions un grand nombre d'algériens pendant la guerre d'Algérie, ils ne sont pas entrés dans les affaires de la Tunisie, tandis que les Palestiniens sont entrés dans les affaires de la Jordanie. *Hussein* a voulu se défendre, mais pour cela il les a massacrés ! Il n'a rien fait pour les aider, il est d'accord avec Israël qui se conduit en colonialiste et les Palestiniens sont dans leur droit quand ils luttent pour récupérer leur pays.

Il y a de plus en plus d'actes de désespoir chez les Palestiniens. Parfois il y a provocation d'Israël ou de la Jordanie mais parfois comme à Khartoum, ce sont des actes de désespoir ! On commence à avoir des détails sur l'histoire de Khartoum, l'ambassadeur américain qui a été tué, était en Jordanie au moment du massacre des Palestiniens, il était l'ami intime de *Wasfi Tall*, il aurait collaboré au massacre des vingt deux mille Palestiniens. Ce ne serait donc pas un américain quelconque qui aurait été tué. Je suis contre ce genre d'acte mais on peut comprendre. Les Palestiniens sont abandonnés de tous. Les pays arabes soutiennent *Hussein* et seulement un peu les Palestiniens, le malheur, c'est qu'ils sont divisés, Arafat est un homme très bien mais il ne peut pas rallier tout le monde et aucun des autres ne le peut. Arafat m'a raconté la façon dont *Hussein* a fait massacrer, plus de dix mille personnes avec des rafales de mitrailleuses. Les Palestiniens étaient dans des camps bien sûr mais aussi dans toutes les branches d'activités, ils travaillaient partout, ils habitaient partout, la Jordanie était vraiment occupée par les Palestiniens et cela a fini par un massacre

POSTFACE

Ici s'achèvent donc ces Entretiens. Je crois me souvenir que nous les avons suspendus d'un commun accord parce que *Wassila Bourguiba* avait dit tout ce qu'elle avait envie de raconter de sa vie intime mais aussi de sa vie publique, de ses rencontres et de ses actions passées.

Pour le «Présent» il fallait un certain recul et nous ne voulions pas partir à la recherche de sujets quand jusque là, tout était venu si spontanément. Nous ne voulions pas de bavardages. Peut être pourrions nous reprendre plus tard...

Terminer sur la Palestine me paraît d'ailleurs une bonne fin, une fin légitime, lorsque l'on sait le rôle important qu'a joué Madame *Bourguiba* dans l'arrivée d'Arafat et du bureau politique et de leur long séjour en Tunisie.

Après elle a été très occupée....

Notes

Wassila Bourguiba (1912-1999) En 1986, elle part pour raisons de santé aux USA; pendant son absence, le Président, malade et très influencé par son entourage demande le divorce.

Elle s'installe alors deux ans à Paris puis rentre en Tunisie en 1988. Elle y vivra dans sa maison de La Marsa jusqu'à sa mort en 1999.

Habib Bourguiba (1903-2000) Après trente ans à la tête de l'État, il est destitué le 7 Novembre 1987 par un «coup d'état médical» fomenté par son premier ministre Zine El Abidine Ben Ali. Il sera assigné à résidence dans sa ville natale de Monastir où il mourra le 6 Avril 2000.

Par ordre alphabétique les mots en italique dans le texte :

Achour Habib (1913-1999) Nationaliste et syndicaliste à l' UGTT dont il est l'un des fondateurs. Vice président des Syndicats libres en 1965. Trois fois Secrétaire Général de l'UGTT (1963/65 – 1970/81 -1984/89). A partir de 1964 il sera plusieurs fois arrêté puis réhabilité.

Badra Mohamed (1900-1971) Militant nationaliste, très proche de Mhamed Chenik, il fit partie de son gouvernement. Ambassadeur de Tunisie au Caire et à Rome.

Bel Hadj Ammar Ferjani (1916-1988). Il est l'un des fondateurs de l'UTAC puis de l'UTICA, Syndicat Patronal de Tunisie, dont il sera Secrétaire Général entre 1947 et 1988 puis Directeur. Ministre de l'économie dans le premier ministère de la Tunisie indépendante d'avril 1956 à juillet 1957. Directeur du *Néo-Destour* d'Octobre 1972 à Juin 1973.

Belhaj Mohamed Salah (1923-1982) Secrétaire Général du Parti Socialiste Destourien. Il a été maire de La Marsa.

Belkhodja Hassen (1916-1981) Docteur en Droit de la faculté de Paris. Président de l'Association des Étudiants Nord-Africains de France. Il sera plusieurs fois ministre, Industrie et Commerce (1969), Agriculture (1974) Transports et Télécommunications (1979) Affaires Etrangères (1980).

Belkhodja Tahar, né en 1931 Ecole d'Agriculture de Tunis. Ministre de l'Agriculture (1969 – 1970) de la Jeunesse et des Sports (1970 – 1971) et de l'Intérieur (1973 – 1977).

Ben Abdelaziz Hassen Militant du Néo Destour, il a été le chef de la révolte armée du Sahel (1952)

Ben Abderrahmane Mongia Militante nationaliste, participe à la lutte pour l'indépendance et pour le Droit des Femmes.

Ben Achour Fadhel (1909-1970) Etudes à la faculté de Lettres d'Alger et de Théologie à la mosquée de la Zitouna à Tunis. Directeur de la Khaldounia puis membre de l'académie de langue arabe du Caire. Mufti Malékite en 1953 puis Cadi en 1956 il sera, après l'indépendance, premier président de la cour de cassation puis premier Mufti de la République. Il occupera ce poste jusqu'à sa mort.

Ben Ammar Hassib (1924-2008) Gouverneur maire de Tunis de 1963 à 1969. Directeur du Néo-Destour de Septembre 1969 à Juin 1970. Ministre de la Défense en 1970 et 1971. Partisan de l'aile “libérale” au congrès de Monastir il

est exclu du PSD et fonde avec Ahmed Mestiri le Mouvement des Démocrates Socialistes (MDS). Il participe à la fondation de la Ligue Tunisienne des Droits de l'Homme.

Ben Ammar Mondher (1917-2004) frère de Wassila *Bourguiba*. Etudes de Droit à Marseille, Alger et Paris. Avocat. Ambassadeur de Tunisie à Rome puis en Allemagne. Successivement Ministre de la Santé, des Affaires Sociales, de la Jeunesse et des Sports, du Tourisme jusqu'à 1970.

Ben Ammar Naïla née en (1926-2018), sœur de Wassila *Bourguiba*. Militante nationaliste, participe à la lutte pour l'indépendance dès le retour de *Bourguiba* en Tunisie.

Ben Salah Ahmed, né en 1926. Il s'engage très jeune dans la politique et le syndicalisme. Secrétaire Général de l'UGTT en 1957. Membre du bureau Politique du Néo Destour. Secrétaire d'État à la Santé en 1957, en même temps qu'aux Affaires Sociales à partir de 1959. Avec le Secrétariat d'État au Plan et aux Finances, il contrôle et gère toute l'économie tunisienne (1961-1969). Le regroupement autoritaire des petits commerces, et des terres, la politique d'étatisation totale de l'économie entraînent un fort mécontentement populaire et sont un échec économique retentissant. Les émeutes paysannes contre la collectivisation des terres en 1969 signent son éviction par *Bourguiba* et la fin de la période «socialiste» en Tunisie. Il sera condamné en mai 1970 à dix ans de travaux forcés. Il s'évade de la prison civile le 4 février 1973 et s'expatrie en Algérie. Il y vivra quinze ans avant de revenir en Tunisie.

Ben Salah Mhamed Frère d'Ahmed *Ben Salah*. Médecin. Militant au Néo-Destour. On lui attribue un rôle essentiel dans l'évasion de prison de son frère.

Ben Youssef Salah (1907-1961) Etudes de droit et de sciences politiques à Paris. Avocat à Tunis il rejoint le Néo-Destour, fondé quelques mois auparavant. Trésorier

Général du Néo-Destour d'Octobre 1948 à Octobre 1955. Il dirige le Parti en l'absence de *Bourguiba* alors en Egypte. Lorsque *Bourguiba* demande l'Autonomie Interne, il dénonce les accords comme étant un « pas en arrière », « une nouvelle entrave sur la voie de la liberté et de l'indépendance ». Il continuera à réclamer l'indépendance immédiate et à prôner le panarabisme. Il est exclu du Néo-Destour, et en janvier 1956, juste avant l'indépendance de la Tunisie, il part pour la Libye, puis l'Egypte d'où il continuera ses attaques contre la politique de *Bourguiba*, en particulier à travers des émissions de radio. Il sera assassiné en 1961, à Francfort.

L'Autonomie Interne sera donc l'occasion de l'affrontement entre les deux rivaux *Bourguiba* et *Ben Youssef*. *Bourguiba* la défend en ces termes «Peu importe que la voie menant à l'objectif soit directe ou tortueuse. Le responsable de la bataille doit s'assurer du meilleur itinéraire conduisant au but. Parfois l'exigence de la lutte impose contours et détours.

En août 1954 commencent les négociations pour l'Autonomie Interne, *les accords seront signés à Paris le 3 juin* 1955 entre le Premier Ministre Ben Ammar et Edgar Faure successeur de *Mendès France*. L'indépendance sera obtenue moins d'un an plus tard le 20 mars 1956.

Beys de Tunis, Le 12 mai 1881 Sadok Bey signe le Traité du Bardo qui reconnaît l'établissement du Protectorat Français en Tunisie. Un Résident Général français sera nommé. En 1942 Moncef Bey se distingue par ses revendications nationalistes et ses prises de position contre les forces de l'Axe et celles de Vichy. En 1948 alors que *Bourguiba* est au Caire, *Ben Youssef* à Tunis, et lui même exilé à Pau il devient le symbole de la résistance. Lamine Bey (1943-1957) sera le dernier Bey de la dynastie Husseinite qui gouvernait Tunis depuis 1705. Il est détrôné en 1957 par *Bourguiba* qui sera le premier président de la République.

Bizerte. En juillet 1961 la «crise de Bizerte» oppose

violemment la France et la Tunisie indépendante depuis 1956. Elle est déclenchée par l'agrandissement des pistes d'atterrissage décidé sans l'accord de la Tunisie. La rétrocession à la Tunisie de la base militaire de Bizerte restée aux mains des français en était l'enjeu. D'après les différentes estimations il y a entre 1000 et 4000 morts tunisiens et 20 français. Le journaliste Jean Daniel futur directeur du Nouvel Observateur sera parmi les blessés. La base sera évacuée en 1963. Nasser et Ben Bella seront présents aux cérémonies.

Bouhired Djamila militante nationaliste algérienne, combattante du FLN. Condamnée à mort, elle sera défendue par l'avocat Jacques Vergès qu'elle épousera par la suite.

Bourguiba Habib (Junior) (1927-2009) Diplomé de droit, ambassadeur à Rome en 1958, à Paris puis à Washington entre 1961 et 1964. Ministre des Affaires étrangères de 1964 à 1970.

Chaban Delmas Jacques Premier Ministre français sous le mandat de Georges Pompidou de 1969 à 1972.

Destour (parti destourien) :

- En 1907 fondation du Parti des Jeunes Tunisiens, premier parti nationaliste.
- En 1920 création du Destour autour du cheikh Thaalbi, regroupant plusieurs mouvements nationalistes.
- En 1934, des conflits éclatent entre le vieux Destour et les nouveaux militants plus actifs dans la lutte pour l'indépendance. Une rupture provoquée par *Bourguiba* et ses compagnons, par opposition au Vieux Destour, jugé trop traditionaliste et trop conciliant avec les autorités du Protectorat, donne naissance au Néo Destour. Mahmoud Materi en est le Président et *Bourguiba* le Secrétaire Général.
- En 1938 les conflits entre les deux Destour, l'agitation sociale entraînent la dissolution des deux partis, l'arrestation et

l'emprisonnement de leurs dirigeants dont *Bourguiba*.

- En 1952 à Béja manifestation de femmes création d'une Première cellule mixte du Destour.
- En 1963, après la découverte d'un complot contre *Bourguiba* tous les partis d'opposition dont le Parti Communiste sont interdits et le Néo-Destour se retrouve seul parti autorisé.
- En 1964 il deviendra le Parti Socialiste Destourien PSD, parti unique.
- Congrès du Parti Les partisans d'une avancée démocratique l'emportent aux élections du Huitième Congrès du P S D tenu à Monastir en septembre 1971 . Leur chef de file est Ahmed Mestiri. Les résultats sont en partie invalidés par *Bourguiba* qui décide de ne choisir que certains des élus parmi les membres du bureau politique et fait exclure Mestiri du Parti.

Dien Bien Phu Le 7 mai 1954 la Bataille de Dien Bien Phu se terminera par la victoire du Viet Minh contre la France signant la fin de la guerre entre les deux pays. L'armée française se retire définitivement d'Indochine. (1946-1954).

Fares Jellouli (1909-2001) Ministre de l'Education de septembre 1955 à avril 1956 dans le gouvernement de Tahar Ben Ammar. Président de la première Assemblée Constituante (1956 – 1959) Il présidera l'Assemblée Nationale depuis sa création en 1959 jusqu'en 1964.

Farhat Abdallah (1914-1985) Ministre des PTT (1957) des Transports et des Télécommunications (1964 – 1969) de l'Agriculture (1971) et de la Défense (1972 -1974 et 1976 – 1979) Il devient Directeur de Cabinet de *Bourguiba* en 1985.

Farouk 1er (1920-1965) Roi d'Egypte à partir de 1936 . Détrôné par Nasser et le conseil révolutionnaire en 1952.

Filali Mustapha né en 1921. Professeur de Littérature et de Philosophie, il militera dans les rangs de l'UGTT et du Néo Destour. Ministre de l'Agriculture (1956 – 1957) et

de l'Information (1957 – 1958). Directeur du Néo-Destour d'octobre 1971 à octobre 1972.

Guiga Driss né en1924. Études de Droit et d'Histoire à Alger. Directeur de la Sécurité au Ministère de l'Intérieur jusqu'en 1962. Ministre de la Santé en 1969 puis Ministre de l'Éducation Nationale en 1973. Ministre de l'Intérieur de 1980 à 1984.

Hached Farhat (1914-1952) Syndicaliste militant, il fonde en 1946 l'UGTT dont il est élu à l'unanimité Secrétaire Général. Très proche des nationalistes du Néo Destour, il sera assassiné par la Main Rouge, organisation de colons extrémistes, le 5 décembre 1952.

Haddad Radhia (1922-2003) A l'âge de 12 ans sa famille lui impose l'arrêt des études et le port du voile. Elle consacre sa vie à militer pour l'émancipation des femmes. Elle participe activement à la vie politique, et devient une des premières femmes parlementaires. Membre du Néo Destour elle participe à la création de l'Union Nationale des Femmes de Tunisie UNFT qu'elle dirigera de 1958 à 1972.

Haouas Khalifa Militant destourien, marin qui a aidé *Bourguiba* à rejoindre Le Caire après un voyage en barque de Kerkennah à la Libye et à pied jusqu'au Caire. Ses voyages professionnels entre Tunis et Marseille ont permis au marin Khalifa de faire le lien entre leurs familles et les étudiants tunisiens amis. Les colis de nourriture ainsi transmis ont été particulièrement attendus et utiles dans ces années de restrictions dues à l'occupation de la France.

Hussein de Jordanie (1935-1999) Roi de Jordanie de la dynastie Hachémite de1952 à 1999. En 1970 le Fatah, faction de l'OLP s'installe en Jordanie créant un état dans l'état et s'oppose ouvertement au Roi. En septembre 1970 l'armée Jordanienne attaque les camps de réfugiés palestiniens faisant des milliers de victimes (Septembre Noir). Les Palestiniens se réfugient alors au Liban.

Idriss 1er (1889-1983) Premier roi de Libye après l'indépendance, destitué par Kadhafi en 1970.

Kadhafi Mouammar (1942-2011)Chef d'État Libyen de 1970 à 2011. Lors d'une visite officielle à Tunis le 15 Décembre 1972 il fait au Palmarium un discours dans lequel il prône l'Union Panarabique avec fusion de la Tunisie et de la Libye. *Bourguiba*, qui écoute le discours à la radio, se précipite au Palmarium et prend la parole en rappelant qu'il ne doit «pas sa fonction à une révolution ou à un coup d'État mais à une lutte d'un demi siècle qui a été celle de la Tunisie, et cela pour une patrie tunisienne et non pour devenir un fragment d'on ne sait quelle nation arabe». Il dénonce le fait que les arabes aient été un jour unis, et rejette toutes les propositions de Kadhafi sur une unité arabe improvisée et engage les Libyens à se pencher sur leur manque d'unité nationale et leur retard. «Le Président Libyen est venu ici préconiser l'Unité Arabe. Sa sincérité, son dévouement à la cause arabe ne sont pas mis en doute...mais il manque d'expérience..Pour faire de la Libye elle-même une nation homogène, il reste beaucoup à faire». Il sera tué en 2011 pendant la révolution libyenne.

Ladgham Bahi (1913-1998) Milite dans les rangs du Néo Destour durant la lutte pour l'indépendance. Secrétaire Général du Néo-Destour d'octobre 1955 à octobre 1964. Occupe différents postes ministériels de la Tunisie indépendante. Ministre de la Défense (1957 – 1966) puis brièvement ministre des Finances et du Commerce avant d'être Secrétaire d'État à la Présidence et Premier Ministre (1969 –1970). Il quitte la vie politique tunisienne en mars 1973 et fera des missions pour la ligue arabe.

Laouiti Allala (1913-1993). Membre du Néo Destour depuis 1934. Il a été, dès le retour de *Bourguiba*, son secrétaire particulier et sans doute son confident.

Masmoudi Mohamed (1925-2016). Proche de

Bourguiba. Il préside, en 1949, la Fédération du Parti Destourien, en France. Ministre de l'Économie du gouvernement de Tahar Ben Ammar. Secrétaire d'État à l'Information, il est démis de son poste en 1962 pour ses prises de position pour la démocratisation. Ambassadeur en France puis Ministre des Affaires Étrangères (1970). Il joue un rôle prépondérant lors de l'éphémère union tuniso-libyenne en 1974. Limogé, il quittera la vie publique tunisienne en 1974. Il vit depuis entre l'Europe et les Émirats Arabes Unis.

Mehiri Taieb (1924-1965) Études de droit à Paris. Militant, cadre puis directeur du Néo Destour en 1955, il est nommé Ministre de l'Intérieur de 1956 à sa mort en juin 1965.

Mendès France Pierre (1907-1982) Chef du Gouvernement Français en 1954 et 1955, partisan des négociations avec les indépendantistes. Le 31 Juillet 1954 à Carthage il proclame l'Autonomie Interne réclamée par le Néo Destour.

Messadi Cherifa (1908-1990), Enseignante, militante nationaliste, participe à la lutte syndicale dès les débuts de l'UGTT. Elle est la première femme à faire partie de la Commission Administrative de l'UGTT.

Messadi Mahmoud (1911-2004) Agrégé d'arabe de la Sorbonne (1947) . Il intègre le Néo Destour à sa création (1934) et l'UGTT dont il sera le Secrétaire Général de 1948 à 1953. Ministre de l'Éducation Nationale il met en œuvre la réforme de l'enseignement. (1958 – 1968) Ministre des Affaires Culturelles (1973 – 1976) il présidera l'Assemblée Nationale de 1981 à 1987.

MestiriAhmed Né en 1925. Diplômé de droit et d'études politiques de Paris, il s'installe en 1948 comme avocat à Tunis. En 1952 il est membre de la direction clandestine du Destour. Il sera Ministre de la Justice du premier gouvernement de *Bourguiba* et participera à l'élaboration du Code du Statut Personnel. Il s'insurge contre la politique économique de *Ben Salah* et démissionne du gouvernement en janvier 1968.

Réconcilié avec *Bourguiba* en 1970 il réintègre le PSD et devient Ministre de l'Intérieur jusqu'en septembre 1971. Après le congrès du PSD d'octobre 1971, où il réclame une démocratisation des structures de l'état, il sera exclu du Parti et perdra son ministère ainsi que son siège de Député. Il fonde alors le Mouvement des Démocrates Socialistes. Il quitte en 1989 la vie politique active.

Mohieddine Zakaria et ***Ali Sabri*** Politiques Égyptiens donnés comme successeurs possibles à Nasser.

Mzali Mohamed (1925-2010) Plusieurs fois Ministre entre 1968 et 1986 (Défense, Jeunesse et Sport, Santé, Éducation Nationale, Intérieur). Premier Ministre en 1980, limogé en 1986 il fuit par l'Algérie et s'expatrie en Suisse.

Nasser (1918-1970) Président de la première république d'Egypte de 1956 à 1970. Le "Nasserisme" est une branche du Nationalisme Arabe.

Nixon Richard (1913-1994) Président des États Unis de 1969 à 1974. Poussé par l'opinion publique américaine et mondiale, Nixon décide un retrait total des troupes américaines au Viet Nam après plus de dix ans de guerre laissant en 1973 les armées Nord vietnamiennes communistes et le Sud affaibli seuls, face à face.

Nouira Hedi (1911-1993) Études de droit à Paris. Participe à la lutte pour l'Indépendance. Compagnon de prison de *Bourguiba* au Fort St Nicolas de Marseille. Ministre du Commerce dans le gouvernement de Tahar Ben Ammar (1954). Ministre des Finances après l'indépendance. Gouverneur de la Banque Centrale de 1958 à 1970. En 1970 il prend la suite de *Ben Salah*, devient Ministre de l'Economie et Président du Conseil. Il libéralisera l'économie tunisienne et sera chargé de faire oublier l'expérience "socialiste" d'Ahmed *Ben Salah*. Il quitte la vie politique en 1980.

Oum Kalthoum (1904-1975) Surnommée l'"Astre

d'Orient", elle est considérée, à aujourd'hui, comme la plus grande chanteuse du monde arabe. Son engagement dans des œuvres caritatives lui valut le surnom de "cantatrice du peuple"

Protectorat Français en Tunisie (1881-1956)
Mai 1881 le Bey, en situation fragile à l'intérieur comme à l'extérieur, signe avec les autorités françaises le Traité du Bardo qui reconnaît l'établissement du Protectorat français en Tunisie.

La lutte pour l'indépendance, s'organise à partir de 1907 autour d'une nouvelle « élite » de nationalistes diplômés souvent formés en France, et s'intensifie avec le retour de *Bourguiba* en Tunisie en 1949.

Le 31 Juillet 1954 à Carthage Mendès France proclame l'Autonomie Interne.

Le 20 mars 1956 la Tunisie est indépendante.

SadateAnouar (1918-1981) Successeur de Nasser Président de la république d'Egypte de 1970 à son assassinat.

Sakiet Sidi Youssef, en 1958, l'aviation française bombarde le village de Sakiet Sidi Youssef, usant de son "droit de poursuite" des nationalistes algériens. *Bourguiba* fait appel aux instances internationales et réclame le départ des troupes françaises de Tunisie. Les bases militaires seront alors évacuées à l'exception de celle de Bizerte qui restera occupée jusqu'en 1963.

Slim Mongi (1908-1969) Diplômé de la faculté de droit de Paris, il adhère au Destour dès 1936 et le dirigera d'Octobre 1948 à Novembre 1955. Militant au Néo Destour dès sa formation, il participera aux négociations entre la Tunisie et la France pour l'Autonomie interne. Premier président africain de l'Assemblée Générale de l'ONU (1961 – 1962), Ministre des Affaires Étrangères de 1962 à 1964, Ministre de la Justice de 1966 à 1969.

Code du Statut Personnel. Il est promulgué en 1956 par décret beylical à l'initiative de *Bourguiba* qui était alors Premier Ministre : Série de lois progressistes qui visent à l'instauration de l'égalité entre les hommes et les femmes. Il abolit notamment la polygamie et n'autorise le mariage que sous consentement mutuel entre les deux époux. Le divorce est autorisé, la répudiation est interdite, le contrôle des naissances est mis en place.

Tall Wasfi homme politique et premier ministre jordanien. Ministre de la Défense lors "de Septembre noir" en 1970. Considéré comme responsable du massacres des palestiniens il sera abattu en 1971 au Caire.

Tlili Ahmed (1916-1967) Syndicaliste à l'UGTT, depuis sa création. Dirige la centrale syndicale de 1957 à 1963. Membre du Bureau Politique du Néo Destour. En 1965, partisan de la ligne libérale, il prend position en faveur de la démocratisation, et est exclu du PSD. Il dénonce une dérive autoritaire et part vivre en Europe .

UGTT Union Générale des Travailleurs Tunisiens, unique et puissante Centrale Syndicale. Elle est fondée en 1946 par *Farhat Hached*. *Bourguiba* de retour en Tunisie en 1949 intensifie la lutte pour l'indépendance en s'appuyant sur l'UGTT. Après l'indépendance, grâce à sa grande capacité de mobilisation, elle est une vraie force d'opposition au Parti Destourien, mais elle sera aussi plus tard sous son contrôle.

Zarg Layoum Béchir Militant de la première heure pour l'indépendance, fidèle à *Bourguiba* et cousin de *Ben Youssef*.

DISCOURS DU PRÉSIDENT BOURGUIBA 3 MARS 1965 À JÉRICHO. (Extraits)

Le contexte : Bourguiba fait la tournée des pays du Moyen-Orient. En Jordanie, il visite un camp de réfugiés palestiniens, à Jéricho. Il y est accueilli par une foule enthousiaste. (...) Habib Bourguiba est ému(...) Aucun discours écrit n'est prévu ; il improvise. De fil en aiguille, il dit le fond de sa pensée.

Chers frères,

Je ressens en ce moment un double sentiment d'émotion et de fierté. Ému, je le suis lorsque je pense à l'ampleur du désastre que nous avons subi en Palestine il y a dix-sept ans. Mais en même temps, l'enthousiasme qui vous anime, la volonté farouche que je lis sur vos visages, la détermination à reconquérir vos droits, tout cela me réconforte et consolide mon optimisme.

Vous savez, sans doute, que le peuple tunisien alors qu'il menait encore une lutte âpre contre la forme la plus abjecte du colonialisme, a tenu à apporter sa contribution dans la guerre de Palestine. De tous les coins de Tunisie, jeunes et vieux sont accourus ici pour prendre effectivement part à votre lutte (...).

(...) La Tunisie qui a combattu le colonialisme est consciente du rôle qu'elle doit assumer dans la libération de chaque pouce du sol arabe, demeuré encore sous l'emprise de l'étranger. J'avais déjà proclamé à la première Conférence du Sommet Arabe, que la Tunisie était décidée

à mettre à la disposition de la cause palestinienne toutes ses potentialités. Je le proclame à nouveau aujourd'hui. (...) Il est de mon devoir de vous entretenir en toute franchise d'un certain nombre de vérités que vous devez avoir présentes à l'esprit. D'abord, votre rôle dans la lutte est primordial. C'est ce que vous ne devez jamais perdre de vue. D'autre part, je voudrais dire, en ce moment où je m'adresse à tous les Arabes partout où ils se trouvent, que mon expérience personnelle, issue d'une dure et longue lutte, m'a appris que l'enthousiasme et les manifestations de patriotisme, ne suffisent point pour remporter la victoire. C'est une condition nécessaire. Mais elle n'est pas suffisante. En même temps que l'esprit de sacrifice, il faut un commandement lucide qui sache organiser la lutte, voir loin, et prévoir l'avenir. Or, la lutte rationnellement conçue implique une connaissance précise de la mentalité de l'adversaire, une appréciation objective du rapport des forces, afin d'éviter les risques inutiles qui aggraveraient la situation.

(...) Si toutes ces conditions sont réunies, alors notre cause triomphera, d'autant plus sûrement que le Droit est de notre côté. C'est aux responsables qu'il revient de réunir les atouts du succès. Ces atouts nous manquaient lorsque nous avions, il y a quelques années, engagé la bataille ; cette fois ci, c'est sans répit qu'il faut travailler pour les réunir. (...)

Il est extrêmement facile de se livrer à des proclamations enflammées et grandiloquentes. Mais il est autrement difficile d'agir avec méthode et sérieux. (...)

Peu importe que la voie menant à l'objectif soit directe ou tortueuse. Le responsable de la bataille doit s'assurer du meilleur itinéraire conduisant au but. Parfois, l'exigence de la lutte impose des détours.

Il est vrai que l'esprit s'accommode plus aisément de la ligne droite.

Mais, lorsque le leader s'aperçoit que cette ligne ne mène pas au but, il doit prendre un détour. (...)

Aujourd'hui, les chefs d'État travaillent sérieusement à

mettre en place un commandement qui soit au niveau de ses responsabilités. Mais cela ne saurait suffire. Il est nécessaire que les peuples se gardent de gêner, par des débordements passionnels, l'action des dirigeants. (...)Mais, pour que le peuple ne gêne pas ou ne fasse pas échec à l'exécution des plans arrêtés, il est nécessaire— comme c'est le cas en Tunisie—qu'il ait confiance en ses dirigeants. (...) Quant à la politique du " tout ou rien ", elle nous a menés en Palestine à la défaite et nous a réduits à la triste situation où nous nous débattons aujourd'hui.

(...) Si nous avions, en Tunisie refusé en 1954, l'autonomie interne comme solution de compromis, le pays serait demeuré jusqu'à ce jour sous la domination française.

Il est donc essentiel que le commandement ait la liberté de manœuvre, qu'il soit capable de prendre telle ou telle initiative et qu'il ait des qualités de sincérité, de probité, de dévouement et de clairvoyance.

(...)Voilà ce qu'un frère a voulu dire à l'occasion de cette visite. Voilà le conseil que je crois devoir vous donner ainsi qu'à tous les Arabes. Il est nécessaire d'appuyer les sentiments et l'enthousiasme par une vision claire des données du problème, pour que notre action soit pleinement efficace.

(...) Il faut que de la nation arabe, montent des voix pour parler franchement aux peuples, savoir que la lutte doit se poursuivre avec tout ce qu'elle comporte de détours, d'étapes, de ruses jusqu'au jour où nous aurons arraché, non seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour les générations futures une victoire complète et définitive.

Je vous demande de méditer ces propos. Chacun de nous aura à rendre compte à Dieu et à sa propre conscience, de ses intentions et de ses actes (...)

Extraits du discours du Palmarium

(16 décembre 1972, Tunis)

Le contexte : Kadhafi, dirige la Libye depuis 1969. Il est en visite officielle à Tunis et prononce un discours au Palmarium. Il y dira : " Les luttes de libération nationale doivent maintenant déboucher sur un combat pour l'édification d'une nation arabe unifiée, du Golfe à l'Atlantique." Bourguiba arrive dans la salle et fait une intervention non prévue.

L'Unité Arabe doit être Réalisée par étapes rationnelles et sans Précipitation

(...) Mais je ne saurais me dérober aux responsabilités de ma charge de Chef de l'État. Cette charge, je ne la dois pas au hasard d'une révolution armée ou d'un coup d'État, mais à une lutte d'un demi-siècle entreprise à partir de zéro, alors que personne au monde ne croyait à l'indépendance de la Tunisie.

Pour réussir dans cette œuvre de longue haleine, nous avions élaboré une stratégie originale dont l'élément fondamental était la transformation des mentalités des Tunisiens pour faire d'eux l'instrument de leur propre libération.

(...) Les vétérans de notre mouvement se souviennent de cette antienne de prudence que me répétaient sans cesse certains de mes compagnons, surtout parmi les vieilles

gens : " On ne s'attaque pas à une montagne avec un simple marteau, me disaient-ils ; par expérience, nous connaissons le prix de la défaite. Nos révoltes contre le régime des Beys n'ont pas eu de lendemains. Il faut donc éviter les actes téméraires qui se soldent par des échecs cuisants ".

Pour que vive la patrie tunisienne.

(...) L'enseignement que j'ai reçu, mon séjour en France, mon expérience de la vie française et la connaissance que j'ai acquise des moyens efficaces d'action dans la lutte de libération de mon pays, me furent d'un grand secours. (...) J'avais pris les choses au sérieux. Il ne s'agissait plus de simples palabres comme c'était le cas pour les Vieux Destouriens dont, au demeurant, le patriotisme n'était pas en doute. Ces derniers ne demandaient pas mieux que de voir leur pays indépendant et libre. Mais la politique qu'ils pratiquaient n'était pas efficace. Leur action se limitait à quelques articles de presse, ou à quelques poèmes bien sentis qui étaient loin de constituer un sujet d'inquiétude pour la France. Par contre, la politique que j'avais inaugurée s'attachait à transformer la mentalité de l'homme tunisien en le sensibilisant à la notion de sacrifice pour sa patrie tunisienne.

Je dis bien sa patrie tunisienne et non arabe, car depuis des millénaires, depuis Carthage, ce pays s'est forgé une personnalité propre. Sa population, de génération en génération, a scellé son unité. Les frontières qui nous séparent de l'Algérie et de la Libye ne sont pas l'œuvre du colonialiste français ou italien : on a sans doute triché dans le tracé des limites sahariennes qui étaient à l'époque sans importance aux yeux des Beys. Mais, pour le reste, les frontières des trois pays voisins étaient grosso modo connues du temps des Romains et après l'Islam. (...) Au même titre, l'Égypte avait des frontières bien définies du temps des Pharaons et son conflit avec les Juifs remonte déjà à cette époque. L'Irak aussi avait sa personnalité

propre et sa population avait ses caractéristiques spécifiques si bien définies par El Hajjaj dont les invectives à son adresse gardent encore aujourd'hui leur actualité. La Syrie, de son côté, à toujours été une mosaïque de confessions religieuses rivales.

Des conflits sans cesse répétés.

En vérité le monde arabe n'a jamais été uni. Dès la mort du Prophète un vent de discorde a soufflé dans les rangs des "Mouhajjirines " et des " Ançars ", chacun des deux clans voulant s'emparer du pouvoir. Il fallut pour mettre fin au conflit naissant, l'initiative heureuse de Omar Ibn El Khatab qui fit acte d'allégeance à Abou Bakr. Mais ce n'était qu'un répit. (...)

Quoiqu'il en soit, à travers les vicissitudes de l'Histoire, des entités nationales se sont créées et ont affirmé leurs personnalités propres. C'est le cas pour la Tunisie.

(...) Si on nous reproche notre patriotisme tunisien " étriqué" il faut comprendre dans quelles conditions particulières il est né. Quand j'ai commencé mon action politique il ne m'étais pas possible matériellement de prêcher la bonne parole en Algérie et encore moins en Libye. Mon action n'a pu se développer que dans les limites de la Tunisie. C'est dans ces conditions qu'est né le sentiment patriotique tunisien. Il en est de même pour le Maroc et l'Algérie qui, dans des conditions semblables aux nôtres, ont développé des patriotismes spécifiques.

La Libye eut la chance exceptionnelle d'être libérée de la tyrannie fasciste italienne grâce à la huitième armée anglaise, venue d'El Alamein. (...)

Des faits historiques

C'était donc en 1942, l'année qui a vu naître le Colonel Maamar Kadhafi, que les troupes alliées ont chassé de Libye les Italiens et mis fin au régime odieux qu'ils pratiquaient dans le pays. Les Libyens considéraient alors la

colonisation française comme bien plus supportable que celle qui leur était imposée par les Italiens qui refoulaient les indigènes dans les zones désertiques et se livraient sur eux à un véritable génocide pour faire place nette à leurs colons. Ces faits ne doivent pas être perdus de vue.

Après sa victoire, la Grande Bretagne ne chercha pas à supplanter les anciens colonisateurs italiens. Elle avait promis à son allié le roi Idriss Senoussi, l'indépendance de son pays, en cas de victoire. Par contre, le cas de la Tripolitaine n'avait pas été tranché.

Si j'ai bonne mémoire, cette situation ne manqua pas, la guerre finie, d'inquiéter sérieusement les Tripolitains qui étaient menacés de retomber sous le domination italienne, dans le cadre d'un mandat international. C'est pourquoi ils demandèrent au Roi Idriss leur inclusion dans le traité passé avec la Grande Bretagne afin de bénéficier de l'indépendance promise à la Cyrénaïque.

(...) Le colonel Kadhafi soutient que nous devons, une fois dépassée cette étape de la lutte pour la libération, penser à réaliser l'unité. Je réponds quant à moi que cette vision des choses n'est pas déraisonnable ; je suis d'accord sur l'objectif final ; mais l'importance considérable de l'entreprise à réaliser exige des délais pour la transformation des esprits habitués depuis des siècles à considérer nos peuples comme des entités distinctes dont il faut graduellement réduire les particularismes pour restituer à l'ensemble des Arabes leur personnalité commune, dans une patrie commune et faire d'eux une seule et même nation.

La tâche demande des dizaines d'années. Elle commande une approche longuement mûrie ; elle exige surtout à ses débuts que nous procédions avec prudence, sans aucune précipitation.

De telles expériences ont déjà été tentées sans succès ! Nasser avait bien cru faire l'unité du monde arabe, mais cette unité ne tarda pas à s'effriter et l'on sait comment la

situation a tourné en Egypte et en Syrie.

Le Colonel Kadhafi lui-même a adhéré récemment à une union avec la Syrie, l'Egypte et le Soudan. Qu'en est-il advenu de cette union ?La Syrie a sa propre politique, le Soudan fait bande à part... ainsi que vient de le crier quelqu'un dans l'assistance, il nous faut parvenir à réaliser l'union des peuples, seul objectif digne d'être poursuivi. Or, les peuples ne peuvent y accéder que par une mutation des esprits propice à l'élargissement de la notion de patrie que nous avons déjà créée, nourrie et enrichie dans un cadre étroit, ici tunisien, là algérien, libyen, égyptien, syrien ou libanais.

Une forme nouvelle de colonisation.

L'unité, ne l'oublions pas, n'a de signification que dans la mesure où elle est facteur de force. Nous avons besoin d'être forts pour sortir de la léthargie, du retard scientifique et technologique où nous croupissons, alors que le monde va toujours de l'avant.

Or, ce n'est pas accroître nos forces que d'ajouter un million et demi de Libyens à cinq millions de Tunisiens sans nous attaquer aux causes réelles de leur sous-développement. N'oublions pas qu'en 1967, quatre pays ont été écrasés par Israël, y compris l'Egypte qui prétendait libérer la Palestine. Faut-il en conclure que le soldat israélien est plus courageux que le soldat égyptien ? Nullement ! La vraie raison est le manque d'entraînement, l'inexpérience, l'ignorance des méthodes de la guerre moderne. La vraie raison c'est aussi la grande différence de niveau de civilisation. Les Juifs d'Israël sont issus de l'élite de peuples qui ont pris sur nous une avance de plusieurs siècles. Ce sont ces peuples, qui par leurs recherches et leurs inventions, ont su créer la civilisation technicienne d'aujourd'hui et de demain. A leur égard, nous sommes assujettis à une forme nouvelle de colonisation du fait que nous avons besoin de leurs matériels et des services né-

cessaires à l'entretien et aux réparations des machines que nous leur achetons. Tout dernièrement, dans le palais présidentiel de Carthage, un arrêt du système de chauffage central nous mit dans l'obligation de faire appel à un technicien de Paris. Voilà une des contraintes que nous subissons.

Si nous sommes libres quant à l'exercice de notre souveraineté, nous sommes à la merci de l'étranger pour la plupart des choses concernant notre vie quotidienne comme l'utilisation d'accessoires dont nous ne pouvons plus nous passer.

(...) Voilà où nous en sommes ! Et nous lançons des défis ! Nous défions l'Amérique ! Quel peut en être le résultat ? Vous le devinez aisément !

Transformer la mentalité arabe d'abord.

Pour ma part je préfère construire sur du solide, fonder mon action sur la raison lucide.

De même que j'ai fondé le nationalisme tunisien sur la transformation de la mentalité tunisienne, je voudrais que le nationalisme arabe, auquel nous croyons profondément, repose sur la transformation de la mentalité arabe. Un nouveau style de pensée doit s'affirmer qui doit faire éclater les cadres étroits qui prévalent encore chez nous et dont la disparition progressive exige des siècles.

Les obstacles à franchir sont innombrables. Déjà nous en rencontrons puisque l'on met à l'index les monarchies et qu'on refuse toute discussion avec elles, en proclamant comme seul valable le régime républicain. Nous nous défendons quant à nous de faire aucune différence entre les régimes des États dans nos rapports internationaux. Chaque peuple est libre de choisir son régime et de le modifier à son gré, chaque pays a le droit de changer ou réformer son organisation intérieure. Qu'avons-nous à intervenir dans les affaires intérieures des autres États et d'y susciter des séditions ? Pourquoi encourager les

rébellions , envoyer les armes à telle ou telle faction ? Nous voulons défier la Grande-Bretagne en aidant les Irlandais. Mais les Irlandais, depuis des siècles, sont plus près des Anglais que de n'importe quel autre peuple !

Avec le Colonel Kadhafi, nous ne sommes donc pas en désaccord sur l'objectif final. Cet objectif ne saurait être mis en discussion par personne. Car l'unité garantit l'accroissement de nos forces et le renforcement de notre prestige. Elle pourrait donner à nos peuples plus de poids dans le monde. Mais cette union, nous entendons l'édifier sur des bases solides, pour éviter les déboires des expériences passées qui ont débouché sur des débâcles et des humiliations.

Des défaites successives, pourquoi ?

Je le dis en présence de notre hôte, qui ne le sait peut être pas, comme d'ailleurs d'autres responsables d'États arabes : il n'est pas un pays arabe disposé à attaquer Israël. Parce que les pays arabes se disent que par trois fois ils ont attaqué Israël et qu'ils ont à chaque fois essuyé une défaite. Beaucoup d'entre eux entretiennent l'espoir que les États Unis fassent pression sur Israël pour l'amener à accepter une solution de compromis. Or pour les États Unis, Israël est un État dont l'existence est consacrée par une résolution de l'ONU, votée par les deux tiers de ses membres .

Ce qu'il nous faut donc faire, c'est d'entreprendre une campagne intense de persuasion, non seulement aux États Unis, mais dans les pays qui font la majorité acquise à Israël, pour leur démontrer que leur vote a consacré une grande injustice, la plus grande du vingtième siècle. Un peuple entier a été ainsi condamné à l'exil et au malheur. Certes, ce peuple ne fut amputé que d'une simple bande de son territoire donné à Israël. Mais, à cause des erreurs successives commises par les arabes, l'expansionnisme sioniste a vite fait de conquérir toute la Palestine.

(...) Il en était du reste de même en Tunisie où, sous l'empire du sentiment, la défaite française de 1940 fut accueillie avec la joie de la revanche. J'étais alors détenu dans les prisons françaises et un dossier accablant m'attendait avec la réquisition de la peine capitale. Or, Hitler connaissait à cette époque sa première défaite contre la Grande Bretagne, n'ayant pu s'assurer la maîtrise des airs au dessus du territoire britannique. Dès lors, j'étais persuadé que la partie était perdue pour lui et que la Grande Bretagne ne s'avouerait jamais vaincue, dût-elle rester seule face à l'armée nazie et poursuivre la guerre pendant cent ans.

(...)Le Colonel Kadhafi est venu ici préconiser l'unité arabe. Il est allé jusqu'à me proposer la Présidence des deux Républiques. Sa sincérité, son dévouement à la cause arabe, son abnégation ne sont pas à mettre en doute. C'est un nationaliste passionné. Les principes qu'il défend partent d'un bon sentiment. Mais il manque d'expérience. Il est mal informé. Il ne sait pas comment on transforme les mentalités.

Des liens historiques entre la Tunisie et la Libye.

Pour faire de la Libye elle même une nation homogène, il reste beaucoup à faire ; il faut constituer des liens solides entre la Tripolitaine, la Cyrénaïque et le Fezzan, séparés par de vastes espaces sahariens que je connais pour les avoir traversés. J'avais alors constaté combien leurs populations vivaient en marge du progrès, non pas au Moyen Age, mais pour ainsi dire dans la pré-histoire. Le régime instauré au lendemain du coup d'État du premier septembre 1969 avait commencé à créer des centres –Cela je l'ai appris par la radio Libyenne- où les jeunes venus des trois provinces apprenaient à se connaître. Si les jeunes originaires de la Tripolitaine, de la Cyrénaïque et du Fezzan se connaissent si mal entre eux, que dire alors des liens qu'ils ont avec ceux du Soudan, du Liban,

de Syrie ou des Émirats du Golfe, d'autant plus que les ethnies et même la couleur de la peau sont différentes. Il faudrait longtemps pour qu'ils fassent connaissance.

En Tunisie il nous a fallu près de cinquante ans pour faire de la Tunisie une nation, pour unir citadins et bédouins, villes et campagnes, populations de nord et du sud. En dépit de nos efforts, il demeure des séquelles du tribalisme, qu'on a pu constater lors de la dernière campagne électorale. L'homogénéité, la cohésion ne sont pas encore totalement réalisées entre les citoyens tunisiens, et, a fortiori, entre les peuples tunisien et libyen.

(...) La dernière tentative – l'unité quadripartite – est intervenue le lendemain du message que le Colonel Kadhafi m'envoya me signalant que les Jordaniens fuyant la répression militaire dans leur pays, traversaient le Jourdain et cherchaient refuge en Israël.

(...).Cependant la situation en Palestine et en Jordanie, celle des Arabes et des Juifs n'a pas pour autant changé.

Rattraper le cortège des pays développés.

(...)Aujourd'hui, je le répète, il faut du temps et une action soutenue pour transformer les mentalités. Il faut aussi gagner la bataille du développement. C'est au prix du succès dans la lutte pour le progrès et la prospérité que nous deviendrons forts, capables de lancer ou de relever valablement les défis.

(...) Si un jour une puissance moderne décidait d'attaquer et d'occuper la Tunisie ou la Libye, les avions militaires dont nous nous dotons à coups de milliards ne pourraient rien empêcher. (...)

Wassila et le Leader Palestinien, Yasser Arafat..



Wassila et Habib Bourguiba avec, à gauche, Pierre Mendès France.

Wassila et Nancy Reagan, à Washington.



Page de droite, Wassila et Habib Bourguiba au palais Essaada, à La Marsa



TABLE



La Maghrébine pour l'impression et la Publication du Livre

22, Rue des Entrepreneurs - Z.I. Charguia II - ARIANA.
B.P. N°89 - 1080 Tunis CEDEX.
T (+216) 70 837 471 / 70 837 683 - F (+216) 70 837 263



(...) Je lui ai donc proposé de rendre nos rencontres moins éphémères et elle a accepté et accepté qu'on les matérialise. Nous nous sommes donc retrouvées le matin de bonne heure dans sa chambre au Palais de Carthage, pendant quelques semaines.

Elle parlait facilement, avec plaisir, me semble-t-il, et ses souvenirs se mêlaient à ses jugements anciens ou du moment. Elle ne m'a sans doute pas «tout» dit, mais dit-on jamais «tout» et elle m'en a dit beaucoup.

J'avais conscience que c'était un privilège de recevoir de la bouche de cette femme forte et sensible, de cette «participante» d'exception, de cette femme libre, un peu de la petite histoire mais aussi de la grande Histoire de la Tunisie. C'est à ce titre que je trouve licite, quarante ans ayant passé, de confier ce texte au Lecteur.

Jacqueline Gaspar

Jacqueline Gaspar (1920 - 2017) est née à Paris. Après des études de médecine, elle vient vivre à Tunis en 1951 avec son mari (Tunisien, médecin également), et ses enfants. Elle exercera son métier de radiologue pendant plus de quarante ans, en cabinet privé et dans les hôpitaux de Tunis.

Elle épousera par la suite Lorand Gaspar poète et chirurgien français d'origine hongroise, qui a travaillé pendant vingt ans dans les hôpitaux de Tunis.

En dehors de la Médecine, Jacqueline a écrit, principalement de la poésie. De son premier recueil, publié chez Cérès Productions, à Tunis en 1969, ce court poème en trois vers :

Nés sans savoir
Vivant sans apprendre
Morts sans conclure



Numéro d'éditeur : 030057
ISBN : 9973-706-47-8

12,500 dinars